ALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA

SCAFFALE 12
PLUTEO III
N.° CATENA 4

P. J. 12. III. 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

Tragédies. 4.

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE
GÉNÉRAL
DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXVII.

Second Ordre.

A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET RAYMOND, Libraires-Editeurs,
rue des Grands-Augustins, N.° 25;
ET A VERSAILLES,
CHEZ LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.

Digitized by Google

SPARTACUS,

TRAGÉDIE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 20 février 1760.

NOTICE

SUR SAURIN.

Bernard-Joseph Saurin, naquit à Paris, au mois de mai 1706. Son père, géomètre distingué, étoit membre de l'académie des sciences. Elevé parmi des savans et des littérateurs, le jeune Saurin conçut de bonne heure un goût très-vif pour la poésie ; mais la modicité de sa fortune l'obligeant à choisir un état pour assurer son existence, et comptant peu sur les ressources que présentent les productions littéraires, il s'appliqua à l'étude du droit. Pendant quinze ans il suivit la carrière du barreau, dans laquelle il obtint du succès. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans qu'il put se livrer librement à son penchant pour la poésie. Helvétius, avec qui il étoit lié d'amitié dès sa première jeunesse, le força d'accepter une pension de mille écus, et ce bienfait, en le mettant à l'abri du besoin, permit à Saurin de négliger son état pour s'occuper de littérature. Déjà, le 4 février 1743, il avoit fait paroître, sous le voile de l'anonyme, une comédie en cinq actes, en vers, inti-

tulée *les trois Rivaux*, laquelle avoit eu six représentations. Le 12 novembre 1750, il publia *Aménophis*, tragédie. Cette pièce n'eut point de succès, et l'auteur la retira le lendemain de la première représentation.

Spartacus, qui parut pour la première fois le 20 février 1760, fut joué neuf fois de suite. Le 22 décembre suivant, Saurin donna *les Mœurs du temps*, comédie en un acte, en prose. Cette petite pièce eut un grand succès, et contribua à ouvrir les portes de l'académie à l'auteur, qui y fut reçu le 13 avril 1761, en remplacement de l'abbé Duresnel.

Blanche et Guiscard, imitation d'une tragédie anglaise de Thompson, dont le sujet est tiré d'un épisode du roman de Gil-Blas, parut le 25 septembre 1763. Cette pièce n'eut dans sa nouveauté que trois représentations; mais elle a été reprise plusieurs fois avec succès.

Béverley, drame en cinq actes, en vers libres, imité d'une pièce anglaise, donnée à Londres, par Edouard Moore, sous le titre de *The Gamester*, *le Joueur*, fut représenté pour la première fois, le 7 mai 1768, et joué treize fois de suite.

Le 23 novembre 1772, Saurin fit représenter *l'Anglomane*, comédie en un acte, en vers libres, que sept ans auparavant il avoit déjà mise au théâtre, en trois actes, et sous le titre de l'*Orpheline léguée*.

Cet auteur composa encore une comédie en un acte, en prose, intitulée *le Mariage de Julie*. Cette pièce n'a pas été représentée.

Saurin mourut à Paris, le 17 novembre 1781, âgé de soixante-seize ans.

PERSONNAGES.

SPARTACUS.
CRASSUS, consul.
ÉMILIE, fille du consul.
MESSALA, envoyé du consul.
NORICUS, chef d'un corps de Gaulois.
ALBIN, officier de Spartacus.
SUNNON, confident de Noricus.
SABINE, confidente d'Emilie.
UN TRIBUN de Spartacus.
UN TRIBUN de Crassus.
GARDES.

La scène est dans le camp de Spartacus.

SPARTACUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

Oui, Sunnon, en secret, démentant sa fierté,
Rome aux Insubriens offre la liberté :
Mais, quoiqu'à Spartacus à regret j'obéisse,
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouisse;
Je le hais, mais je hais encor plus les Romains :
D'un sang pour moi trop cher ils ont souillé leurs mains.
Les cruels sur un fils, mon unique espérance,
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance?

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu;
Mais, pour être vengé, vous sera-t-il rendu?

Chef d'un corps de Gaulois, prince de l'Insubrie,
Leur liberté, Seigneur, celle de la patrie,
Est-il pour Noricus un intérêt égal?

NORICUS.

Tu vois que des Romains aussi craint qu'Annibal,
Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire;
Que, cinq fois couronné des mains de la victoire,
Son bras des légions a moissonné la fleur,
Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,
Il promet que bientôt, au pied du Capitole,
Nos drapeaux arborés...

SUNNON, *l'interrompant.*

Espérance frivole!
Rome, dont le colosse embrasse l'univers,
Ecrasera l'esclave échappé de ses fers.
Quelque gloire d'abord que le sort lui destine,
De succès en succès il marche à sa ruine;
La victoire l'épuise en le favorisant.
Oui, sans se réparer, toujours s'affoiblissant,
Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,
Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe.
Ah! pour s'unir à vous par un secret traité,
Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté...

NORICUS, *l'interrompant.*

Spartacus a ma foi, mon honneur est son gage.
Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage:
Mais, lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jeté,
Regarder en arrière est une lâcheté:
On ne peut plus dès-lors l'abandonner sans blâme;
Qui le quitte est léger, qui le trahit, infâme.

Du pouvoir des Romains tu parois effrayé?
De cent peuples rivaux ce colosse étayé,
S'il n'a plus leur appui, si leur bras nous seconde,
Va bientôt de sa chute épouvanter le monde.
Déjà, dans notre camp, et sous nos étendarts,
Aux cris de la victoire on voit de toutes parts
Accourir le Gaulois, le Toscan, le Samnite,
De leur jeunesse enfin toute la brave élite.
Ah! réunissons-nous, et le joug est brisé.
Pour tout assujettir Rome a tout divisé;
De son ambition instrumens et victimes,
Notre fureur jalouse a creusé nos abîmes;
Mais, grâce à Spartacus, nos yeux se sont ouverts,
Et lorsque l'Italie, en secouant ses fers,
Lève un front menaçant, et que sous ce grand homme
Nos drapeaux réunis déjà marchent à Rome,
Tu veux que rendant vains tant de nobles travaux,
Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros!

SUNNON.

Non, mais avec chagrin je vois votre fortune
Suivre le sort douteux de la cause commune,
Et que pour un esclave, un rebelle...

NORICUS, *l'interrompant.*

Laissons
La haine des Romains lui prodiguer ces noms.
De quel droit, à quel titre ont-ils été ses maîtres?
Fils d'un chef de Germains, né d'illustres ancêtres,
Et parmi ses aïeux comptant même des rois,
Aux Suèves, un jour, il eût donné des lois.
Les Romains, en brigands, fondent sur sa patrie;
Son père Arioviste est privé de la vie;

On enlève la mère et le fils au berceau ;
Ermangarde eût suivi son époux au tombeau :
Femme par la tendresse, héros par le courage,
Elle vit pour son fils, triste et précieux gage,
Qui, nourri par sa mère, élevé sur son sein,
Y suce avec le lait l'horreur du nom romain.
Il croît, et de son front l'auguste caractère,
Démentant de son sort la bassesse étrangère,
Le distingua bientôt du reste des mortels.
Tu connois des Romains les passe-temps cruels,
Ce spectacle de sang et ces combats atroces,
Où ce peuple vanté repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde en expirant une noble attitude :
A ces honteux combats Spartacus destiné,
Rappelle en rougissant le sang dont il est né ;
Et de ses compagnons élevant le courage,
Les excite à verser pour un plus noble usage
Ce sang qu'ils prodiguoient dans un vil champ d'honneur.
Ils le prennent pour chef ; ses succès, sa valeur,
La haine des Romains en tous les lieux semée,
Bientôt à Spartacus enfantent une armée :
Il la forme, et toujours combattant à propos,
Les esclaves sous lui deviennent des héros.

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique ?
La vertu n'est souvent qu'un masque politique ;
Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré
Cache l'ardent désir dont il est dévoré.

Il protégeoit le foible, il a vengé le crime;
Mais à peine il peut tout, que lui-même il opprime.
De Spartacus, Seigneur, j'ignore les desseins;
(Eh! qui peut pénétrer dans le cœur des humains?)
Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre,
(Que ce soit le prétexte ou l'objet de la guerre)
Rome vous l'offre sûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur:
D'ailleurs, que m'offre-t-elle? Un appât suborneur.
Oui, tant que son pouvoir n'aura point d'équilibre,
Par elle un peuple en vain seroit déclaré libre.
Ainsi, pour s'acquérir un utile renom,
Rome aux Grecs assemblés fit présent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en maître,
Et cette liberté qui par lui doit renaître,
Jusqu'ici dans ses mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah! de le partager j'avois conçu l'espoir:
Je vois en frémissant que lui seul en dispose,
Et toutefois, Sunnon, sa grande ame m'impose.
On diroit qu'il est né pour n'avoir point d'égal.
Par notre libre choix reconnu général,
Il semble avoir sur tous un naturel empire.
Mon cœur, plein de dépit, le respecte et l'admire.
Je te confesse encor, mais non pas sans rougir,
Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr,
En secret dans mon cœur combat avec puissance
Mes nobles sentimens, et même les balance,
Qu'enfin... Mais les Romains me sont trop en horreur:

C'est ma haine pour eux, c'est ma juste fureur
Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore:
Il sait de me venger que la soif me dévore;
Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré
Une guerre implacable à ce peuple abhorré;
Et loin d'être comme eux inflexible et barbare,
Du sang de ces cruels Spartacus est avare:
Il n'a pour les vaincus que de l'humanité.
Tu l'as vu, de Tarente épargnant la cité,
Arrêter du soldat les fureurs légitimes,
Et de nos bras sanglans arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune beauté
En secret dans ses fers le tenoit arrêté.

NORICUS.

Quelle honte pour lui! c'étoit une romaine!
Un plus noble intérêt cause aujourd'hui sa peine;
Il tremble pour l'objet respectable et chéri,
Dont le sein le forma, dont le lait l'a nourri.
Les Romains en secret ont ménagé des traîtres;
D'Ermangarde par eux ils se sont rendus maîtres.
Hier en diligence il fit partir Albin,
Chargé de leur offrir un immense butin,
Avec tous les captifs qu'ont faits sur eux nos armes.
Mais il n'en a pas moins les plus vives alarmes;
Il connoît les Romains, il sait... Mais le voici.
Du plus sombre chagrin son front est obscurci.

(*Sunnon sort.*)

SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

Albin ne revient point... Affreuse incertitude!
Je succombe au tourment de mon inquiétude;
Je n'y puis résister, et tremble d'en sortir.

NORICUS.

A vos offres, Seigneur, Rome doit consentir.
L'avantage est immense et vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non; le ciel a marqué ce terme à notre gloire:
Rome le sait trop bien; une mère est d'un prix
A qui tout intérêt doit céder dans un fils.
Eh! quelle mère, hélas! Avec quelle constance,
Avec quelle tendresse, élevant mon enfance,
Elle sut m'inspirer, par des soins assidus,
La haine des tyrans et l'amour des vertus!

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus sévère,
Elle respecteroit aujourd'hui votre mère.
La guerre est une loi de sang et de rigueur:
Il falloit à la rage opposer la terreur,
Et rendre sans pitié victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras, qui sait combattre et que l'honneur anime,
Ne sait point égorger des vaincus de sang-froid.
Si la guerre autorise un si terrible droit,

Contre lui dans mon cœur l'humanité réclame;
(*A part.*)
J'en respecte la voix... Dieux! proscrivez la trame
Du féroce mortel, de l'indigne guerrier
Qui souille la victoire et flétrit son laurier...
(*A Noricus.*)
Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre?
Eh! n'est-ce pas un mal assez grand que la guerre?
Vous m'accusez, ami, d'en adoucir les lois;
Et peut-être trop loin j'en ai poussé les droits.
Oui, par nous, sans pitié, Tarente saccagée...

NORICUS, *l'interrompant.*

Tarente au sang des siens fut malgré vous plongée.
Irrité d'un assaut sans espoir soutenu,
Le soldat en fureur n'étoit plus retenu:
Elle poussa trop loin sa résistance vaine.

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, et j'en porte la peine...
Dans cette ville, en proie à toutes nos fureurs,
Dans le sein du tumulte, au milieu des horreurs,
Une jeune romaine... O ciel! quelle foiblesse!
Spartacus! un soldat!

NORICUS.

Quel souvenir vous presse?
De cet objet fatal à jamais séparé...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il n'est que trop présent à mon cœur égaré!
J'en rougis; mais tremblant sur le sort de ma mère,
Je ne puis écarter une image trop chère:
Jusque dans les combats l'amour me vient chercher;
Il pèse sur le trait que je veux arracher.

NORICUS.

Ainsi pour vous Tarente est une autre Capoue?

SPARTACUS.

Non; n'appréhendez pas que ma fortune échoue
A ce honteux écueil des succès d'Annibal:
Non, je triompherai de cet amour fatal.
Les grands cœurs ne sont faits que pour aimer la gloire.
Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,
Pour ramper ici-bas quelques instans de plus,
Que, mourant consumé de regrets superflus,
Jusqu'au bout inutile au monde, à sa patrie,
Il perde également et sa mort et sa vie:
Si la vie, en effet, n'est qu'un rapide instant,
Employons-la du moins à le rendre éclatant;
Faisons-en une époque utile et mémorable;
Laissons à l'univers un monument durable,
Que la vertu consacre aux siècles à venir.
La gloire des Romains fut de tout envahir:
Sur un titre plus beau que la nôtre se fonde;
Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du monde.
Voilà l'ambition, voilà le grand dessein
Que ma mère conçut, qu'elle mit dans mon sein.

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponse.
Votre envoyé paroît.

SCÈNE III.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, *tenant un poignard.*

SPARTACUS, *à part.*

Je frémis... Que m'annonce
Sa douleur... ce poignard ?

ALBIN.

Je tremble de parler...
Ah! de quel coup, Seigneur, je vais vous accabler!

SPARTACUS.

Ma mère?...

ALBIN.

Elle n'est plus.

SPARTACUS, *après un silence.*

Ils ont tranché sa vie,
Ces monstres!...

ALBIN.

Connoissez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Eh bien?

ALBIN.

A mes discours, à vos offres, Seigneur,
D'un refus outrageant opposant la hauteur,
Ils ont à votre mère annoncé le supplice,
Si, pour elle et pour vous, fléchissant leur justice,
Elle ne se hâtoit de désarmer vos mains.

SPARTACUS, *à part.*

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains!

ALBIN.

On presse votre mère; elle, sans se confondre :
« Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre. »
A ces mots, d'un poignard que receloit son sein...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Dieux!

ALBIN.

Elle s'en saisit... On accourt, mais en vain;
Sa main, tout à la fois généreuse et cruelle,
Le plonge dans son flanc: « Je suis libre, dit-elle,
» Tyrans! qui sait mourir brave votre pouvoir...
» Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir.
» Porte-lui ce poignard; et, si je lui fus chère,
» Que l'univers soit libre, et qu'il venge sa mère. »

SPARTACUS, *à part.*

Oui, je la vengerai!... Vous périrez, tyrans!...
(*Prenant le poignard des mains d'Albin.*)
J'en jure sur ce fer... Mânes chers et sanglans!...

SCÈNE IV.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, SUNNON, UN TRIBUN.

LE TRIBUN, *à Spartacus.*

La fille du consul est en votre puissance,
Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous?... ô justice! ô vengeance!

LE TRIBUN.

Il l'envoyoit à Rome: elle étoit sur un char,
Que de deux légions entouroit le rempart.

Soudain nous paroissons, et, d'un cri de menace,
Défiant les Romains, qui se serrent, font face,
De toutes parts on perce, on enfonce leurs rangs :
Bientôt au pied du char tous les chefs expirans
Ont laissé dans nos mains une si belle proie.

NORICUS, *à Spartacus.*

Ah! c'est le ciel vengeur, Seigneur, qui nous l'envoie.
Votre mère et mon fils vous demandent son sang,
Et, sans respect pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,
Il faut...

SPARTACUS.

(*A part.*)

Oui, je le veux, oui... La douleur m'égare...
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

NORICUS.

Ah! songez...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : qu'on me laisse. Mon cœur
Ne peut dans ce moment que sentir sa douleur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

Eh! qui ne frémiroit du sort qu'on nous prépare,
Madame? Spartacus fut toujours un barbare.
Et le sang de sa mère irritant sa fureur...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ah! que dis-tu, Sabine? et quelle est ton erreur!
(*A part.*)
Spartacus un barbare!... Aveugles que nous sommes!
Notre haine souvent juge ainsi les grands hommes;
De nos propres couleurs nous chargeons leurs portraits
Et les défigurons en leur prêtant nos traits.
Ah! que, pour le repos de la triste Emilie,
N'est-il tel, en effet, que Rome le publie!
Ah! de l'humanité méconnoissant les droits,
Et pour toutes vertus n'offrant que des exploits,
Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire,
Qu'on admire et qu'on craint, qu'on hait et qu'on révère!
Il eût pu d'Alexandre, émule fortuné,
Remplissant l'univers, et s'y trouvant borné,
Sous son bras triomphant voir la terre asservie,
Tout conquérir enfin... hors le cœur d'Emilie.

SABINE.

Votre cœur!... Quoi? Madame, il se pourroit...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Apprends
Un secret à ta foi dérobé trop long-temps;
J'aurois voulu pouvoir le cacher à moi-même.

SABINE.

Le puis-je croire?... O ciel! ma surprise est extrême!
Spartacus?

ÉMILIE.

Apprends donc à le connoître mieux.
Sache que des mortels le plus semblable aux dieux,
C'est celui dont pour nous tu crains la barbarie;
Sache qu'il a sauvé mon honneur et ma vie.
Te dirai-je encor plus? Sans savoir qui je suis,
Il m'aime.

SABINE.

Eh! voilà donc d'où naissoient vos ennuis?
Rien ne sembloit troubler une si belle vie.
Votre mère à Crassus secrètement unie,
Venoit de voir enfin cet hymen déclaré.
J'admirois que, passant d'un état ignoré
Dans un rang qui manquoit aux vertus d'Emilie,
En un sombre chagrin toujours ensevelie,
Vous eussiez paru voir d'un œil indifférent
L'éclat de la grandeur joint à celui du sang.

ÉMILIE.

D'un sentiment profond, ah! que l'ame occupée,
De cet éclat trompeur, Sabine, est peu frappée!
Que sont tous ces faux biens pour un sensible cœur?
Un vain fantôme, hélas! revêtu de splendeur,

Qui, brillant aux regards de la foule éblouie,
D'un malheureux souvent fait un objet d'envie.

SABINE.

Mais comment Spartacus...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Une action d'éclat,
Qui surprit à la fois le peuple et le sénat,
M'imprima pour toujours ses traits dans la mémoire.
Rome de Lucullus célébroit la victoire;
Pour la première fois j'assistois à ces jeux,
Où le sang prodigué de tant de malheureux
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine.
Mes yeux, avec horreur, se portoient sur l'arène;
D'affreux cris de douleurs, de sourds gémissemens,
Se mêloient à la joie, aux applaudissemens.
Un cimbre, dont le front respirant la menace,
D'une large blessure offroit l'horrible trace,
De deux braves gaulois avoit ouvert le flanc:
Il les fouloit aux pieds; il nageoit dans le sang,
Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,
Sur l'arène soudain on vit paroître un homme,
Dont la stature noble et la mâle beauté
Allioient la jeunesse avec la majesté.
Cet homme avec dédain sur l'arène se couche;
Il garde en frémissant un silence farouche:
On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux.
Plein d'un brutal orgueil, le cimbre audacieux,
Prend ce noble dédain pour amour de la vie,
Le frappe... Celui-ci s'élance avec furie,
Et, présentant le fer à ses yeux effrayés,
De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.

Tout le peuple, à grands cris, applaudit sa victoire.
Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire :
« Peuple romain, dit-il, vous consuls et sénat,
» Qui me voyez frémir de ce honteux combat,
» C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,
» Que d'exposer ainsi, sur une arène indigne,
» Le sang d'Arioviste à vos gladiateurs!
» Etouffez dans mon sang ma honte et mes fureurs,
» Votre opprobre est le mien, ou j'atteste le Tibre
» Que, si Spartacus vit et se voit jamais libre,
» Des flots de sang romain pourront seuls effacer
» La tache de celui que je viens de verser.... »
Sabine, il a trop bien acquitté sa promesse!
(*Voyant Sabine en pleurs.*)
Mais je vois que pour lui ce récit t'intéresse?

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs.
Mais votre cœur dès-lors sensible à ses malheurs....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

D'une vive pitié je me sentis émue.
Depuis en sa faveur mon ame prévenue,
Avec tout l'univers admira ses hauts faits....
Mais de mon cœur encor rien ne troubloit la paix;
Tarente en fut l'écueil; Tarente infortunée,
Aux flammes, au pillage, au meurtre abandonnée.
Jour affreux, du soleil à regret éclairé,
Où ce que les humains ont de plus révéré
Du vainqueur insolent éprouva la furie;
Où la licence, jointe avec la barbarie,
De sang et de forfaits inonda nos remparts!
Au temple de Vesta, femmes, enfans, vieillards,

Sous la garde des dieux avoient mis leur foiblesse.
Prosternée à l'autel j'implorois la déesse :
Soudain un bruit terrible et d'effroyables cris
Font retentir la voûte et glacent les esprits ;
On a forcé le temple, et, fondant sur leur proie,
Les yeux étincelans d'une barbare joie,
Des cruels.... Ecartons ce funeste tableau...
Pour asile l'honneur n'avoit que le tombeau ;
Et, les cheveux épars, la gorge demi-nue,
De Vesta, d'une main, embrassant la statue,
De l'autre, sur mon sein appuyant un poignard,
Je m'adressois au ciel par un dernier regard,
Quand Spartacus parut, comme un dieu secourable.

SABINE, *à part.*

Je respire !

ÉMILIE.

Ah ! combien, dans ce jour effroyable,
Sa pitié, sa vertu sauva de malheureux !
A quels périls, Sabine, il s'exposa pour eux !
Le soldat, enivré de sang et de furie,
Levoit sur lui le fer, et menaçoit sa vie.
Eh ! que, pour secourir la triste humanité,
Il est beau de montrer cette intrépidité,
De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage !
C'est ce qu'en Spartacus j'admire davantage.
De tous les temps il fut d'illustres conquérans,
Qui de sang altérés, moins guerriers que brigands,
Pour le malheur du monde ont recherché la gloire.
Parmi tant de héros trop vantés dans l'histoire,
A peine en est-il un qui soit, par sa bonté,
Digne d'être transmis à la postérité ;

Ivres de la victoire, injustes, sanguinaires,
Ils ont tous oublié que les hommes sont frères.

SABINE.

De Spartacus, Madame, admirez les vertus :
Vous lui devez beaucoup; mais vous vous devez plus.
C'est trop que de l'aimer, et, si je l'ose dire....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Sabine, on est bien près d'aimer ce qu'on admire.
Un grand homme eut toujours des droits sur notre cœur,
Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,
Ou soit que la conquête illustre la victoire,
Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

SABINE.

Ah! songez qu'Emilie est fille de Crassus.

ÉMILIE.

Je l'ignorois encor quand je vis Spartacus :
Mais au sang dont je sors le sien ne fait pas honte;
Non, pourtant, que l'amour lâchement me surmonte....

SABINE, *l'interrompant.*

Mais devant votre père on porte les faisceaux,
Crassus est un consul.

ÉMILIE.

Spartacus un héros.

SABINE.

Mais il fut notre esclave; et, quoiqu'on le renomme....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Va, dès long-temps l'esclave a fait place au grand homme.
Il naquit libre, et ceux dont il reçut le sang
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang.
Mais, de lui-même enfin empruntant tout son lustre,
N'eut-il pas, en effet, une origine illustre,
Fût-il

Fût-il formé d'un sang que l'orgueil nomme abject,
Il en seroit plus grand, plus digne de respect,
Puisqu'il fait éclater la généreuse audace
De ces premiers héros fondateurs de leur race,
Et dont les descendans de mollesse abattus,
Trop souvent en orgueil remplacent les vertus.

SABINE.

Mais...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Qui pensoit qu'on dût redouter sa vengeance,
Quand le poids du malheur accablant son enfance,
Interdisoit l'essor à ses puissans destins?
Mais Spartacus est né pour apprendre aux humains
Ce que peut un mortel en qui le ciel allie
La force du courage à celle du génie.
Que l'on naisse monarque, esclave ou citoyen,
C'est l'ouvrage du sort; un grand homme est le sien.

SABINE.

Eh! vous louez le bras armé pour nous détruire?
Un ennemi de Rome?

ÉMILIE.

Elle-même l'admire.
C'est l'homme le plus grand que le ciel pût former,
Et peut-être Emilie est digne de l'aimer.
Mais je sais mon devoir, et tu dois me connoître;
L'amour est mon tyran, mais il n'est pas mon maître,
Sabine; et jusqu'ici renfermé dans mon cœur,
J'ai du moins dérobé sa flamme à mon vainqueur;
Mais qu'il en coûte, hélas! d'affliger ce qu'on aime!
Je partis de Tarente; il s'éloigna lui-même.

On m'apprit que j'étois la fille de Crassus...
Que de raisons, hélas! d'oublier Spartacus!
D'un souvenir si cher toutefois possédée,
Dans mon cœur, en secret, j'en nourrissois l'idée;
Mais, enfin, me voilà sa captive aujourd'hui,
Et mon nouvel état n'est pas connu de lui.
Dans son cœur étonné quels sentimens vont naître,
Si mes traits dans ce cœur mal conservés peut-être...

SABINE, *l'interrompant.*

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'est lui-même. Un sombre et fier chagrin
Obscurcit de son front l'air auguste et serein;
Un nuage s'y mêle aux rayons de sa gloire.

SCÈNE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, *à Emilie d'un air triste et fier, et sans la regarder.*

Je viens vous rassurer, Madame. Je dois croire
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Romains
La fille du consul, tombée entre nos mains,
Doit craindre...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,
Vous pouvez...

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

(*La reconnoissant.*)

Quelle voix! et quels traits!.. Emilie!
Est-ce un songe, Madame?... En croirai-je mes yeux?

La fille de Crassus... vous, Emilie?... O Dieux!

ÉMILIE.

Oui, c'est moi qui par vous secourue à Tarente,
Dans mon état obscur, peut-être, plus contente,
Du sang dont je suis née ignorois la splendeur.

SPARTACUS.

Ah! ce sang odieux manquoit à mon malheur...
A se percer le sein Rome a forcé ma mère...
Crassus est son consul!... Crassus est votre père...
Ah! parlez, hâtez-vous, éclaircissez mon cœur;
Ne dois-je désormais vous voir qu'avec horreur?

ÉMILIE.

Absent de Rome alors, par cette barbarie
Il n'auroit point souillé l'honneur de sa patrie:
Crassus de votre mère a déploré le sort.

SPARTACUS.

Eh bien! puisque j'en dois croire votre rapport,
Puisque le ciel enfin veut que je vous revoie,
Pour Spartacus encore il est donc quelque joie!
Oui, je sens qu'à travers une nuit de douleur...
Que dis-je?... Quelle honte! ô ciel! et quelle horreur!
Quoi! ma mère n'est plus!.. Quoi son sang fume encore,
Et vous êtes romaine, et mon cœur vous adore!..
Non, je vous dois haïr.

ÉMILIE.

Moi qui de vos bienfaits,
Moi qui de vos vertus éprouvai les effets?
Dût sur moi Spartacus étendre sa vengeance,
Il aura mon estime et ma reconnoissance!

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainsi vous me rendez confus!
Ah! Madame, excusez...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Spartacus, je fais plus;
Je vous plains.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon ame :
Ma mère, les Romains, et ma haine et ma flamme,
Tout combat à la fois, tout déchire mon cœur.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux, je sens votre douleur;
Mais vous triompherez d'une vaine tendresse;
Le grand homme n'est pas l'homme exempt de foiblesse,
C'est celui qui la domte.

SPARTACUS.

Eh! qu'il en coûte, hélas!
Si votre cœur savoit quels efforts, quels combats!..

ÉMILIE.

Ne parlons point du cœur d'une foible mortelle;
Un héros ne doit point prendre l'exemple d'elle.
Songez que vos projets, songez que mon devoir...

SPARTACUS.

Oui, je sais que le sort m'interdit tout espoir,
Qu'à jamais séparant mon destin et le vôtre,
Le ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre;
Que bientôt loin de vous, et peut-être haï...

ÉMILIE.

Si mon devoir l'exige, il est mal obéi.
Mon cœur n'embrasse point une vertu farouche :
J'admire le héros, le bienfaiteur me touche;

Mais un devoir sacré m'attache à mon pays...
Ah ! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas ! avez-vous pris naissance?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance.
Ma mère attend de moi le sang de ses bourreaux :
L'univers en attend le terme de ses maux.

ÉMILIE.

Mais je sais qu'envers vous député par mon père,
Messala doit venir, et peut-être... j'espère...

SPARTACUS.

Non, n'en espérez rien ; non, je vous tromperois ;
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix ;
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie,
Et ma juste fureur n'excepte qu'Emilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr, vous m'exceptez en vain.

SCÈNE III.

SPARTACUS, ÉMILIE, ALBIN, SABINE.

SPARTACUS, *à Albin.*

Qui vous fait accourir? qu'annoncez-vous, Albin?

ALBIN, *à Emilie.*

Madame, pardonnez, si, ne pouvant me taire...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh bien?

ALBIN.

On veut, Seigneur, que vengeant votre mère,
A ses mânes, à ceux du fils de Noricus,
Vous fassiez immoler la fille de Crassus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je?

ALBIN.

Tous les chefs, qu'un même esprit anime,
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches!

ÉMILIE.

Contentez, Seigneur, ces furieux :
La mort pour Emilie est un présent des cieux.

SPARTACUS.

Ne craignez rien, Madame; entrez dans cette tente...
Ils me verront... Croyez que leur troupe insolente
N'osera qu'en tremblant soutenir mon aspect,
Et que tout rentrera bientôt dans le respect...
Soyez sûre, du moins, que tant que je respire
Contre vos jours en vain leur lâcheté conspire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, UNE FOULE DE SOLDATS.

NORICUS, *à Spartacus.*

Daignez leur pardonner un trop juste transport;
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort,
Et ceux peut-être aussi qui prennent leur défense,
Qui, faits pour maintenir l'ordre et l'obéissance,
De la sédition loin d'étouffer la voix,
En deviennent l'organe et m'apportent des lois.
N'est-ce donc plus ici Spartacus qui commande ?
Ah! je rejetterois la plus juste demande,
Si la rebellion en étoit le soutien.
Mais qu'ose-t-on vouloir? Votre opprobre et le mien...
(*Aux chefs de l'armée et aux soldats.*)
Guerriers, que de la gloire un noble amour enflamme,
Que me demandez-vous?.. C'est le sang d'une femme.

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé:
Ce n'est qu'à leur exemple; ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple ?
(*Aux chefs de l'armée et aux soldats.*)
Vous par qui les punit le ciel qui nous contemple,
Serez-vous criminels et barbares comme eux ?
Vous êtes plus vaillans; soyez plus généreux.
La grandeur d'ame est rare, et la valeur commune.
Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune;
Ah! si nous aspirons à des lauriers nouveaux,
Vengeons-nous en soldats, et non pas en bourreaux,
Et, contre des cruels combattant avec gloire,
Ne déshonorons pas d'avance la victoire.

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux.
Envers des inhumains se montrer généreux,
C'est, par l'impunité, les enhardir au crime.
Tout votre camp, Seigneur, qu'un même esprit anime,
Vous parle par ma voix, et demande, à grands cris,
Un sang qui doit venger votre mère et mon fils.

SPARTACUS.

Eh bien! à vos fureurs moi-même je me livre;
Spartacus ne veut plus ni commander, ni vivre.
Suivez d'un noir transport l'égarement fatal,
Et, tout souillés du sang de votre général,
Plongez vos bras fumans dans le sein d'Emilie;
D'un si grand attentat effrayez l'Italie :
Mais sachez que bientôt, l'un de l'autre jaloux,
La soif de commander vous divisera tous;
Que par les fondemens votre ligue frappée,
Sera dans peu de temps détruite et dissipée;

Qu'il faut pour être unis le ciment des vertus.
Encore une victoire et Rome n'étoit plus :
La liberté par vous eût relevé son temple;
Du monde vous étiez les vengeurs et l'exemple :
(*Découvrant sa poitrine.*)
Vous en serez l'horreur... Frappez, voilà mon sein ;
J'ai trop vécu.

NORICUS, *interdit.*

Seigneur!...

SPARTACUS.

Qui retient votre main?
Votre honneur et le mien sont plus chers que ma vie.
Ne demandez-vous pas que je les sacrifie?
Oubliez les sermens qui vous tiennent liés :
Je vous les rends. Frappez.

NORICUS, *tombant à ses pieds, ainsi que tous les chefs de l'armée et les soldats.*

Nous tombons à vos pieds.

SPARTACUS.

Eh! pensez-vous ainsi désarmer ma colère?
Jusqu'ici votre chef, bien moins que votre frère,
De nos travaux communs vous laissant tout le fruit,
Pour le repos de tous j'ai veillé jour et nuit...
Mais pour vous commander il faut qu'on vous ressemble;
Il faut pour obéir que chacun de vous tremble :
Eh bien!...

NORICUS, *l'interrompant.*

S'il faut verser tout notre sang...

SPARTACUS, *l'interrompant à son tour.*

Ingrats!
J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats:

Le vôtre m'est trop cher pour vouloir le répandre...
Ah! je sens que mon cœur est pressé de se rendre...
(*Aux chefs de l'armée.*) (*Les chefs de l'armée se relèvent.*)
Levez-vous, compagnons... Mais vous devez savoir
Qu'obéir, à la guerre est le premier devoir :
L'autorité périt en souffrant qu'on l'outrage.
Peut-être en ai-je fait un assez digne usage...
(*Aux soldats.*)
Vous, soldats, dont les cris et la témérité
Exigeroient de moi plus de sévérité,
Je pourrai pardonner... Il faut s'en rendre dignes ;
Et, par une valeur, par des exploits insignes,
Désarmant un courroux dont je suspends l'effet,
Dans le sang des Romains laver votre forfait.
(*Les soldats se relèvent. Il fait signe qu'on se retire, et Noricus, les chefs de l'armée et les soldats sortent.*)

SCÈNE II.

SPARTACUS.

L'INDULGENCE affoiblit et perd la discipline...
Trop de rigueur aussi quelquefois la ruine...
Mon cœur à pardonner aisément se résout.
Que ne puis-je de même, hélas! me vaincre en tout!
O ma mère! combien ton ombre courroucée
Frémit du trait honteux dont mon ame est blessée!
Ah! pardonne... A l'amour je suis loin d'obéir :
Non, ton fils jusque-là ne sauroit se trahir ;
Mais c'est un ennemi, je l'avoue, à ma honte,
Que toujours je combats, qui toujours me surmonte.

SCÈNE III.

SPARTACUS, ALBIN.

ALBIN.

L'envoyé du consul...

SPARTACUS, *à part, l'interrompant.*

Ciel vengeur ! un romain !...

(*A Albin.*) (*A part.*)

J'ai promis de l'entendre... O ma mère ! ô destin !...

(*Albin sort.*)

SCÈNE IV.

SPARTACUS, MESSALA.

SPARTACUS.

Croirai-je, Messala, que la fierté de Rome
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme,
En esclave, en rebelle indignement traité?
Mais, lorsque son orgueil, lorsque sa cruauté,
Au fer des assassins abandonne ma tête,
Qu'à ses yeux tout moyen pour me perdre est honnête;
Et, ce que sans horreur je ne puis rappeler,
Quand, venant de forcer ma mère à s'immoler,
A ma juste fureur tout devient légitime,
Certes, de Spartacus c'est faire grande estime
Que d'oser en mon camp vous commettre à ma foi :
Ne craignez pas pourtant.

MESSALA.

Mon cœur est sans effroi,
Je connois Spartacus; sa parole est mon gage,
Et ce gage sacré vaut le plus sûr ôtage.

Quant à Rome, souffrez que je parle sans fard :
Je croirois l'abaisser en venant de sa part.
Le consul m'a chargé d'un autre ministère:
Il ne députe ici qu'en qualité de père.

SPARTACUS.

Eh ! quel espoir encor lui peut être permis,
(*A part.*)
Quand ma mère... Ah ! cruel ! qu'attendez-vous d'un fils
Qui ne respire plus que pour venger sa perte ?

MESSALA.

Ce n'est point par Crassus que vous l'avez soufferte.
Parti de Rome alors, il n'a pu...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Si mon cœur
De l'affreux droit de guerre admettoit la rigueur,
De cette loi de sang dont l'atroce justice
Fait traîner sans pitié l'innocence au supplice,
Si cet esclave, enfin, ne passoit en vertus
Ce que sont en orgueil ses maîtres prétendus,
La fille du consul, à périr condamnée,
Expieroit à vos yeux le sang dont elle est née.
Cette leçon terrible apprendroit aux Romains
Que fouler à ses pieds tous les droits des humains,
C'est sous ses propres pas se creuser un abîme.
Rassurez-vous, Seigneur ; l'humanité m'anime ;
Je n'outragerai point ses droits pour la venger.

MESSALA.

Le consul pour sa fille a peu craint ce danger :
Il connoît vos vertus ; et sa reconnoissance...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Ah ! c'est un sentiment dont mon cœur le dispense.

Qu'il rende grâce au ciel qui n'a pas dans mon sein
Mis l'ame d'un barbare... ou plutôt d'un romain...
Je crois qu'à vous parler avec cette franchise
La cruauté de Rome aujourd'hui m'autorise;
Que le sang de ma mère et mes jours mis à prix
M'ont trop bien dispensé, comme homme et comme fils,
D'avoir pour des cruels les égards ordinaires
Que conservent entre eux de nobles adversaires.

MESSALA.

On dut à votre mère un traitement plus doux,
Et son sang est, sans doute, une tache pour nous;
Mais, si je puis user à mon tour de franchise,
Esclave des Romains, permettez qu'on vous dise...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Leur esclave! Eh! quel droit me mit entre vos mains?
A quel titre, au berceau, ravi par les Romains,
Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaînes?
Rome m'opposera ses fureurs inhumaines!
Elle voudra s'en faire un titre révéré!...
Quoi! son ambition, à qui rien n'est sacré,
Désole mon pays et massacre mon père,
Traîne en captivité le fils avec la mère,
Et prétend s'arroger un juste droit sur eux?...
C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux
Dont il ose ravir la dépouille sanglante...
(*A part.*)
Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante;
Mais à la terre, enfin, le ciel donne un vengeur.
Il est temps de marquer un terme à ta fureur,
Il est temps d'écraser une superbe race,
Un peuple de tyrans, dont l'insolente audace

Se vante que les dieux ont formé l'univers
Pour la gloire de Rome et pour porter ses fers.

MESSALA.

La force fonde, étend et maintient un empire;
Le droit de dominer, où chaque peuple aspire,
De l'habile et du brave est le prix glorieux :
Et si de l'univers Rome fixant les yeux
Passe les nations en génie, en courage,
Le droit de dominer est son juste partage.
Tous ont même désir, mais non même vertu.
La loi de l'univers, c'est: malheur au vaincu!

SPARTACUS.

Eh! malheur donc à Rome!... Autrefois son esclave,
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus brave.
Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,
Puisque, de votre aveu, le succès fit les siens.
Qu'étoit Rome, en effet, qui furent vos ancêtres?...
Un vil amas de serfs, échappés à leurs maîtres,
De femmes et de biens perfides ravisseurs...
(*A part.*)
Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!...
(*A Messala.*)
Laissez donc là mes fers; non pas que j'en rougisse;
La honte en est à vous, ainsi que l'injustice;
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,
Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,
Qui, votre esclave enfin, sus, créant une armée,
Me faire le vengeur de la terre opprimée.
Que Rome quitte donc cette vaine hauteur,
Qui lui sied mal, sans doute, et devant son vainqueur.
En barbares, surtout, ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais, vous-même de sang inondant cette terre,
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?
Tarente, abandonnée aux fureurs du soldat....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde
La guerre en cruautés, en ruines féconde?
Par un vil intérêt le soldat excité,
Au désir du butin joint la férocité;
Et ce sont ces cruels, ces ames sanguinaires,
Des plus nobles projets instrumens mercenaires,
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains.
Nous avons trop peut-être imité les Romains;
Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.
Eh! que sont en effet quelques cités détruites,
Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,
Si du monde opprimé leur perte est le salut,
Et si des nations par mon bras affranchies,
Les biens, les libertés, les honneurs et les vies
Ne sont plus le jouet de ces brigands titrés,
De tous ces proconsuls à qui vous les livrez?

MESSALA.

Votre projet est grand: mais souffrez qu'on vous dise
Que le succès encore est loin de l'entreprise;
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter,
Et j'ose...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il faut les vaincre, et non pas les compter:
Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire
Veut que l'on exécute, et non qu'on délibère,

J'ose tout espérer : les miracles sont faits
Pour qui veut fermement la mort ou le succès.

MESSALA.

A ces grands sentimens il faut que j'applaudisse ;
J'ose vous dire plus, Rome vous rend justice.
Un accommodement se pourroit pressentir,
Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir.

SPARTACUS, *d'un ton fier et ironique.*

Mais il n'a député qu'en qualité de père....
Ne vous chargez donc point d'un autre ministère.
Vous abaisseriez Rome en me parlant d'accord,
Et ce seroit en vain. Sa ruine, ou ma mort,
Voilà tous nos traités.

MESSALA.

Que la guerre en décide...
Mais un autre intérêt dans votre camp me guide.
Je viens pour Emilie offrir une rançon,
Et vous pouvez vous-même en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.
Spartacus ne fait point de la guerre un commerce ;
Dans mes justes projets si le sort me traverse,
Tout est fini pour moi : s'il remplit mon espoir,
Rome et tous ses trésors seront en mon pouvoir.
Je vous rends Emilie... Oui, ma main la délivre :
Retournez au consul ; sa fille va vous suivre.

MESSALA.

C'en est trop...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Il suffit : je n'entends rien de plus.

Vous pouvez cependant annoncer à Crassus
Qu'il me verra bientôt.

(*Messala sort.*)

SCÈNE V.

SPARTACUS.

Que cet effort me coûte!
Et j'ai pu m'y résoudre!... Ah! je l'ai dû, sans doute...
Il faut, belle Emilie, être digne de vous,
Et vous perdre... Le ciel, de mon bonheur jaloux,
Ne permet pas...

SCÈNE VI.

SPARTACUS, EMILIE.

ÉMILIE.

Seigneur, notre envoyé vous quitte...
Que de cet entretien je crains la réussite!
Il part... Ah! Spartacus! n'est-il donc plus d'espoir?
Et mon père....

SPARTACUS.

Bientôt vous allez le revoir.
A ce père si cher dans peu d'instans rendue,
Emilie, à loisir, jouira de sa vue.
Je m'arrache à moi-même, et vous rends à Crassus.

ÉMILIE.

Que mon cœur à ce trait reconnoît Spartacus!
Combien j'en suis touchée!... Eh! comment y répondre?
Tout ce que je vous dois ne sert qu'à me confondre.

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien; c'est moi qui vous ai dû

L'inestimable honneur de sauver la vertu.

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits.

SPARTACUS.

Adorable Emilie,
Vous me cachez des pleurs; votre ame est attendrie:
Ah! pourrois-je penser?...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ta magnanimité
Te donne droit au moins à ma sincérité.
Spartacus, ta vertu si hautement éclate,
Je te dois tant, enfin, que je serois ingrate
Si, prête à te quitter, de vains déguisemens,
Te déroboient encor mes secrets sentimens.
Non, d'un trop noble feu je me sens l'ame atteinte
Pour vouloir avec toi m'abaisser à la feinte:
Je t'aime... Reçois-en le généreux aveu,
Qu'au moment de te dire un éternel adieu,
Mon estime te fait, et non pas ma foiblesse.

SPARTACUS, *faisant un mouvement vers elle.*

Ah!...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Permets que j'achève... Oui, mon cœur te confesse
Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité
Tant d'héroïsme joint à tant d'humanité,
Mais tu connois les lois que le devoir m'impose,
Cet obstacle éternel que mon pays t'oppose,
Cet invincible mur qu'il élève entre nous;
Ce devoir est sacré, c'est le premier de tous.
Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chère;
Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon père

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu si flatteur!
Qu'en me désespérant il console mon cœur!
Qu'il déchire, à la fois, qu'il élève mon ame!
Oui, je sens que l'aveu d'une si noble flamme
Prête un nouveau courage à ma foible vertu :
Le tourment de vous perdre en est sans doute accru :
Mais...

ÉMILIE.

J'ai réglé mon sort; et si Rome succombe,
Le ciel sous ses débris aura marqué ma tombe.
Mais aussi, Spartacus, si tu péris...

SPARTACUS.

Eh bien?

ÉMILIE.

Ma mort... Mais il suffit : un plus long entretien
Ne feroit voir en nous qu'une foiblesse vaine,
Indigne d'un héros, comme d'une romaine...
Séparons-nous... Mes yeux se remplissent de pleurs.

SPARTACUS.

Ciel!

ÉMILIE.

Ne suis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS, *voulant la suivre.*

Permettez, du moins...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Non; jusqu'au camp de mon père
Albin me conduira. Toi, si je te fus chère...
Mon cœur se trouble... Adieu, Spartacus.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

SPARTACUS.

ELLE sort!

Mon ame sur ses pas s'attache avec transport;
La lumière à mes yeux se dérobe avec elle.
Triste fatalité! nécessité cruelle!
Pour la dernière fois je viens donc de la voir!
O combien sur un cœur l'amour a de pouvoir!
Je voudrois... Quelle erreur, et quelle honte extrême!...
Ah! cesse, Spartacus, de t'abuser toi-même.
Ce pouvoir de l'amour, il le tient des mortels :
C'est notre lâcheté qui dressa ses autels;
Sous un nom révéré consacrant la mollesse,
L'homme s'est fait un dieu de sa propre foiblesse....
Allons; et, tout entier à mes nobles desseins,
Ne songeons plus qu'à vaincre, et marchons aux Romains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

Modérez les transports que vous faites paroître.

NORICUS.

De ma juste fureur comment me rendre maître,
Après l'indigne affront dont je me vois couvert?

SUNNON.

Mais évitez du moins un éclat qui vous perd.
Les Romains sont en proie aux plus vives alarmes,
Serrés de toutes parts, entourés de nos armes;
Crassus est dans son camp réduit au triste sort
De n'avoir à choisir que les fers ou la mort.
Osez le secourir, et la vengeance est sûre...
Mais que s'est-il passé? Quelle est donc cette injure?
Par une fausse attaque occupé loin de vous,
J'ignore...

NORICUS, *l'interrompant.*

Apprends ma honte, et frémis de courroux.
Chargé de m'emparer d'une hauteur voisine,
Qui voit le camp romain, le serre et le domine,
Crassus m'a prévenu. Déjà de toutes parts,
J'y vois des légions flotter les étendards.

De dards, de javelots, une forêt pressée
Offroit partout de fer la cime hérissée,
Et le soleil brûlant dans les yeux du soldat
En renvoyoit encor le formidable éclat.
Au péril toutefois opposant le courage,
Je dispose l'attaque, et le combat s'engage:
Mais le lieu, le soleil protègent les Romains;
Leurs traits lancés d'en-haut portent des coups certains.
Ma troupe est repoussée; en vain je la ramène.
Bientôt, sourd à ma voix, chacun fuit et m'entraîne,
Quand Spartacus accourt, saisit un étendard,
Me présente en fureur la pointe de son dard:
« Lâche! arrête, dit-il... Compagnons, qu'on me suive,
» C'est là qu'est l'ennemi. » Cette apostrophe vive,
Sa démarche, sa voix, son œil étincelant,
Et, s'il faut l'avouer, je ne sais quoi de grand
Et de terrible peint sur ce front qu'on renomme,
Tout en lui nous parut être au-dessus de l'homme.
Ce n'est point un mortel, un héros; c'est un dieu.
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu.
Le soldat pousse un cri, sur ses pas s'abandonne:
Nul obstacle n'arrête, aucun péril n'étonne;
L'on monte, l'on gravit, l'un sur l'autre porté.
Sur la cime déjà l'étendard est planté,
Et l'aigle des Romains fuit et se précipite...
Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite;
Mais, méritois-je, moi, de m'en voir outragé?

SUNNON.

L'affront n'existe plus quand l'outrage est vengé.
Hâtez-vous de saisir l'occasion présente,
Tandis que des Gaulois la cohorte puissante

Tient le poste important par eux-même forcé.

NORICUS.

Je ne balance plus... Mon honneur offensé...
Oui, Sunnon.

SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS, SUNNON,
LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS, *à Noricus.*

Noricus, je confesse à ma honte,
Que tantôt, emporté d'une chaleur trop prompte,
J'ai par un mot cruel blessé votre grand cœur;
Mais, non moins que du mien, jaloux de votre honneur,
Je viens publiquement réparer cet outrage.
Tous ces chefs assemblés vous rendront témoignage
Qu'ici je désavoue un aveugle transport:
Vous avez vaillamment secondé mon effort,
Quand du poste attaqué je me suis rendu maître;
Et si j'ai réussi, je ne le dois peut-être
Qu'aux attaques déjà deux fois faites en vain,
Mais qui m'ont du succès applani le chemin.
Votre haute valeur est partout reconnue.
Calmez le fier courroux dont votre ame est émue;
Et, sans plus me montrer un visage ennemi,
(*Lui présentant la main.*) (*L'embrassant.*)
Touchez dans cette main... Embrassez votre ami,
Qui, honteux de la faute, et non pas de l'excuse,
Vous demande pardon, et lui-même s'accuse.

NORICUS.

Spartacus est donc fait pour triompher toujours!

Je ne vous cache pas que, détestant mes jours,
La haine dans le cœur, le désespoir, la rage...
Je brûlois d'égaler la vengeance à l'outrage;
Mais vous me désarmez, et dans vos bras, Seigneur,
J'abjure la vengeance et reprends mon honneur:
L'ami de Spartacus ne peut être un infâme.

SPARTACUS.

Non, sans doute... Eh bien! donc, je crois qu'au fond de l'ame
Noricus ne me garde aucun triste retour:
Je crois que, comme moi, vous êtes sans détour,
Et que votre amitié vient de m'être rendue:
J'y compte... Le consul demande une entrevue;
Il va se rendre ici. J'ignore ses desseins;
Mais que peuvent de nous attendre des Romains?
Vengeurs des nations, enfans de la victoire
Le jour approche, enfin, où guidés par la gloire,
Nos mains renverseront ces monts audacieux,
Ces remparts menaçans, d'où l'aigle impérieux
Du nord jusqu'au midi fait retentir sa foudre,
Met tout en servitude, ou réduit tout en poudre.
Le ciel permet enfin cet espoir à mes vœux.

NORICUS, *voyant approcher Crassus.*

Le consul qui paroît...

SPARTACUS.

Qu'on nous laisse tous deux.

(*Noricus, Sunnon et les chefs de l'armée sortent.*)

SCÈNE

SCÈNE III.

SPARTACUS, CRASSUS, *sa suite restant au fond du théâtre.*

CRASSUS, *à Spartacus.*

Les dieux vous ont sur nous accordé l'avantage,
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage
D'avouer que du ciel, irrité contre nous,
Spartacus a trop bien secondé le courroux :
Un grand cœur rend justice à son ennemi même,
Et je respecte en vous cette valeur suprême
Qui d'un puissant génie empruntant le ressort,
Et jugeant d'un coup-d'œil indépendant du sort,
Ce que le lieu, le temps, l'occasion demande,
Fixe la destinée, ou plutôt lui commande...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Souffrez que j'interrompe un discours trop flatteur.
La victoire toujours ne suit pas la valeur :
Du succès trop souvent la fortune dispose.
Le ciel s'est déclaré pour la plus juste cause :
Il a favorisé l'ennemi des tyrans...
Mais sans plus nous livrer à de vains complimens,
Qu'avez-vous résolu ? Vous voyez votre armée
Sans espoir de secours, par la mienne enfermée ?

CRASSUS.

L'avantage du poste est sans doute pour vous ;
Mais sachez, Spartacus que nous avons pour nous
La nécessité même où nous sommes de vaincre.
Vous savez (mille faits ont dû vous en convaincre)

Que rien n'est impossible à des cœurs obstinés,
Et que des grands périls les grands efforts sont nés.
Du sort toujours changeant prévenez l'inconstance.
Rome, qui sait priser votre haute vaillance,
A des conditions que je viens apporter,
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter? Rome avec un rebelle,
Et dont la tête encore est proscrite par elle?
D'un semblable traité le sénat rougiroit,
En tireroit le fruit et vous désavoueroit.

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure; il m'en laisse le maître...
Mais des faveurs du sort enorgueilli peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Non; à votre malheur je suis loin d'insulter;
Mais ces conditions qu'on me vient apporter,
J'avois cru que c'étoit à moi de les prescrire,
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de souscrire.
Mais l'orgueil du sénat ne se peut abaisser.
Je veux bien cependant ne m'en point offenser.
Sachons ce que par vous ce sénat me propose.
Brisera-t-il le joug qu'à la terre il impose?

CRASSUS.

Vos soldats, Spartacus, seront faits citoyens;
Rome à leur subsistance assignera des biens:
On fera chevalier le chef qui vous seconde;
Avec nous au sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du temps des Scipions j'aurois pu l'accepter;
Rome étoit digne alors qu'on s'en fît adopter.

D'un perfide ennemi magnanime rivale,
Dans cette guerre, un temps pour elle si fatale,
Où le revers sans cesse amenoit le revers,
Quel spectacle elle offrit aux yeux de l'univers!
Aux bords de sa ruine on la vit toujours ferme,
Aux succès d'Annibal marquer enfin leur terme,
Opposer au vainqueur un courage invaincu,
Et lasser le malheur à force de vertu.
Aujourd'hui qu'en son sein les richesses versées
Usurpent tout l'éclat des vertus éclipsées,
Que l'orgueil, l'avarice ont infecté vos cœurs,
Et que de l'univers avides oppresseurs,
Vous en avez conquis les trésors et les vices,
Que m'offrez-vous, sinon d'être un de vos complices?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ses abus:
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus.
Vous connoissez Caton; et si du grand Pompée
La valeur n'étoit pas loin de nous occupée,
Peut-être...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Son grand nom ne m'en impose pas;
Mais tandis qu'en Asie il soumet des Etats,
Rome peut, dès demain, tomber en ma puissance.
Eh! de quoi venez-vous flatter mon espérance?
« Mes soldats, dites-vous, seront faits citoyens;
» Rome à leur subsistance assignera des biens:
» Vous ferez chevalier le chef qui me seconde;
» Avec vous au sénat je régirai le monde... »
Mais peut-être demain, sénateurs, citoyens
Seront en mon pouvoir, ainsi que tous vos biens;

J'ordonnerai du sort de ces maîtres du monde,
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde,
Et si, soumettant tout aux lois du consulat,
Il faut que Rome soit, et qu'elle ait un sénat.

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obstacles;
Un noble désespoir enfante des miracles;
L'espoir le mieux fondé souvent cache un revers;
Enfin les dieux à Rome ont promis l'univers.

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage:
On fit parler les dieux; mais on leur fit outrage.
Tous les foibles mortels sont égaux à leurs yeux,
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux.
De quelque oracle enfin que Rome s'autorise,
Contre elle jusqu'ici le ciel me favorise,
Et j'espère...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Le sort peut encor vous trahir,
Notre courage, au moins, ne se peut démentir.
Quoi qu'ordonne le ciel, Spartacus doit s'attendre
Que le dernier de nous périra sans se rendre.

SPARTACUS.

C'est à vous d'en résoudre.

(*Crassus fait un mouvement pour se retirer, s'arrête, et, après un moment de silence, il revient sur ses pas.*)

CRASSUS.

Ecoutez, Spartacus.
Vous connoissez les biens et le rang de Crassus?
Prenez Rome pour mère, avec vous je m'allie.

SPARTACUS, *à part.*

(*A Crassus.*)

Qu'entends-je ?... Quoi! Seigneur, votre fille Emilie...

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS *à part.*

Ah! cachons le trouble de mon cœur...

(*A Crassus.*)

Crassus abaisseroit jusque-là sa hauteur?

CRASSUS.

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie:
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie;
Il n'est pour moi d'honneur, d'intérêt, que le sien.

SPARTACUS.

De votre fille ainsi joignant le sort au mien,
Et pour Rome et pour moi vous croiriez beaucoup faire ?..
Mais fussé-je sorti du sang le plus vulgaire,
Je crois qu'au moins l'honneur est égal entre nous,
Si je daigne allier mes victoires à vous...
Pardonnez cet orgueil que le vôtre a fait naître...
Mais voici ma réponse, et vous m'allez connoître:
Emilie est le bien le plus cher à mes yeux;
De vertu, de beauté chef-d'œuvre précieux,
Elle est l'amour du ciel et l'honneur de la terre;
Quoique romaine, enfin, elle m'a trop su plaire;
C'est vous dire à quel point je la dois estimer:
Mais je serois, Seigneur, indigne de l'aimer,
Elle désavoueroit un si honteux empire,
Si votre offre un moment avoit pu me séduire,
Si vous m'aviez pu faire un moment balancer.
Pour être digne d'elle il faut y renoncer,

Et ne point immoler, en m'unissant à Rome,
La liberté du monde à l'intérêt d'un homme.
Je n'acheterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Qne résolvez-vous donc ?

SPARTACUS.

Il n'est que deux partis;
Je le dis à regret : ou combattre ou vous rendre.

CRASSUS, *fièrement.*

Combattre donc... Adieu... Nous allons vous attendre;
Et si notre vertu ne peut nous secourir,
Il n'est point deux partis; il n'en est qu'un, mourir.
(*Il sort avec sa suite.*)

SCÈNE IV.

SPARTACUS.

A QUELLE épreuve, ô ciel! il a mis mon courage!...
Sa fille!... Quel trésor eût été mon partage!
Il l'offroit à mes vœux; j'eusse été son époux...
Qui l'eût dit qu'un mortel refusât d'être à vous,
Adorable Emilie?... O devoir trop funeste!
Si je la perds, hélas! que m'importe le reste?...
Je ne sais; mais je sens qu'en mon cœur combattu,
Le consul, sa présence animoit ma vertu...
Que dis-je?... ah! malheureux! souviens-toi de ta mère.
Tu lui promis vengeance; il faut la satisfaire.
Entends les cris plaintifs de ses mânes sanglans,
Qui du séjour des morts réclament tes sermens;
Vois d'indignation sa grande ombre éperdue;
Demander si tu veux que sa mort soit perdue,

Te montrer ce poignard qui déchira son flanc.
Je ne serai point sourd au cri de votre sang.
Ma mère... Votre fils ne sera point parjure.
Non, vous serez vengée... et, de nouveau, j'en jure :
Rome, tu périras... On ne te verra plus
A ton char insolent traîner les rois vaincus,
T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,
Et leur faire, à ce prix, payer l'affront de vivre...
Et vous à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,
Vengeance, liberté, remplissez tout mon cœur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NORICUS, *seul.*

Crassus vouloit traiter; Spartacus s'y refuse :
Seul il décide en maître... Et quant à son excuse,
Je ne sais si j'en dois demeurer satisfait.
Plus il s'est montré grand, et plus mon cœur le hait...
Oui, mon ame, en secret, combattue, incertaine,
A lui bien pardonner ne se résout qu'à peine.
Je sens qu'au fond du cœur le trait est demeuré...
Crassus me promet tout, Crassus désespéré...

SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS.

Tout est prêt pour l'attaque; et, par des cris de rage,
Du soldat frémissant l'impatient courage
Appelle le combat, et presse le signal.
Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal.
Rome, Rome aujourd'hui sera notre conquête.
(*A Noricus.*)
Rejoignez vos Gaulois; mettez-vous à leur tête...
(*Aux chefs.*)
Que par chacun de vous, à son poste rendu,

Le signal du combat, l'ordre soit attendu...
Allez.

(*Noricus et les chefs de l'armée sortent.*)

SCÈNE III.

SPARTACUS.

Enfin mon cœur peut former l'espérance...

SCÈNE IV.

SPARTACUS, ALBIN.

ALBIN.

La fille du consul en ce moment s'avance.

SPARTACUS, *à part.*

(*A Albin.*)

Ciel! Emilie!... Albin, je ne la veux point voir...
Volez, que de ces lieux...

ALBIN, *voyant entrer Emilie.*

La voici.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

SPARTACUS, ÉMILIE.

SPARTACUS.

Quel espoir,
Madame, quel dessein en mon camp vous ramène?
Le consul se rend-il, quand sa perte est certaine?

ÉMILIE.

Le plus saint des devoirs commande, et j'obéis.
Le salut de Crassus, celui de mon pays,

Voilà ce qui m'amène ; et la fière Emilie,
Qui mille fois plutôt prodigueroit sa vie,
Mais qu'un si grand motif condamne à s'oublier,
Croit te pouvoir pour eux dignement supplier.
Je n'ai pour y venir consulté que moi-même.
Ce que j'ose tenter en ce péril extrême,
Prête pour ma patrie à me sacrifier,
Le succès doit l'absoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur, Emilie, est grand et magnanime,
Et si j'ai pu forcer ce cœur à quelque estime,
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,
Vous ne voudriez pas lui ravir sa vertu ?

ÉMILIE.

Non ; et pour le salut de mon père et de Rome,
S'il falloit immoler la vertu d'un grand homme,
J'aurois su, respectant un devoir rigoureux,
Ne te rien demander et périr avec eux.
Mais toi-même, aujourd'hui, crains de souiller ta gloire;
Ne prends point pour vertu l'abus de la victoire ;
Et sache que souvent l'ivresse de l'orgueil
Egara le vainqueur, et marqua son écueil.
Eh ! qu'a-t-on proposé dont ta vertu s'offense?
Crassus t'offre la pourpre avec son alliance :
Il s'honore sans doute en s'alliant à toi ;
Mais que veux-tu de plus (sans te parler de moi)
Que d'avoir pu forcer les souverains du monde
A partager ce titre où leur orgueil se fonde,
Avec ce même esclave, objet de leur mépris,
Dont ils mettoient la tête indignement à prix ?

SPARTACUS.

Ah! loin de Spartacus cet indigne partage!
J'aurois donc combattu pour mon seul avantage?
Je ne mériterois qu'un opprobre éternel,
Si le vil intérêt d'agrandir un mortel
M'eût fait rougir de sang vos fleuves et vos plaines.
Non... Tout est abattu sous les aigles romaines,
La terre gémissante appeloit un vengeur;
J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur:
Je n'aurai point en vain confondu son audace,
Ni vaincu des tyrans pour me mettre en leur place.

ÉMILIE.

Ah! de ce grand projet jugeant sans passion,
Connois-en, Spartacus, toute l'illusion.
Tu veux voir l'univers indépendant du Tibre?...
Mais on veut dominer aussitôt qu'on est libre;
Et tu verrois bientôt l'un contre l'autre armés,
Opprimant tour à tour, tour à tour opprimés,
Les peuples ravager et désoler la terre.
Il faut, pour en bannir les malheurs et la guerre,
Qu'un seul peuple commande et tienne les vaincus
Soumis par sa puissance, heureux par ses vertus.
Les Romains sont ce peuple. En grands hommes féconde,
Bienfaitrice à la fois et maîtresse du monde,
Si Rome sous ses lois a su tout asservir,
C'est pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir.
La guerre est moins cruelle et fait moins de ravage
Que cette affreuse paix, fille de l'esclavage;

Elle est pour les Etats le sommeil de la mort.
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord,
Fruit de son premier âge et de sa politique;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faste tyrannique;
Son luxe insatiable engloutit les Etats;
L'univers est sa proie, et ne lui suffit pas.

ÉMILIE.

Eh bien! si le poison de nos destins prospères
A pu corrompre en nous la vertu de nos pères,
De Fabrice aujourd'hui, si ce n'est plus le temps,
Viens; par Rome adopté, sois un de ses enfans;
Viens; et que parmi nous ton exemple ranime
Ce noble oubli de soi, cette vertu sublime,
Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,
Et qui fit de ce peuple un peuple de héros.
Tu sus vaincre; il te reste une plus noble gloire;
Fais croître l'olivier au champ de la victoire.
Rappelle avec la paix nos vertus et nos mœurs:
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs.
Tu suis, en furieux, une aveugle colère;
Souffre que la raison et te parle et t'éclaire;
J'ose t'en conjurer, Spartacus, tu le doi,
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi...
Pour Emilie enfin; permets que je me nomme,
Si tu ne me confonds dans ta haine pour Rome.

SPARTACUS.

Qui? moi, vous y confondre!... O ciel! moi, vous haïr!
Ah! croyez que mon cœur, tout prêt à se trahir,
Souffre encor plus que vous de tant de résistance;
Plût au ciel que ce cœur, qui se fait violence,

N'eût à sacrifier que son ressentiment!
Maître de se venger, on pardonne aisément;
Mais des peuples sur moi la liberté se fonde,
Et Rome doit périr pour le salut du monde.

ÉMILIE.

Cruel! c'est donc par moi qu'il te faut commencer.
Tu me vois dans ton camp, mais tu peux bien penser
Que si, pour l'intérêt de la plus noble cause,
Franchissant les devoirs que mon sexe m'impose,
J'ai du salut public fait ma suprême loi,
La mort ou le succès sont ce que je me doi...
(*Lui montrant un poignard.*)
Ce poignard....

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Arrêtez.... Ciel!

ÉMILIE, *le poignard levé sur elle.*

J'attends ta réponse.
Sauve Rome et mon père, ou je péris... Prononce.

SPARTACUS.

A quel horrible choix...

SCÈNE VI.

SPARTACUS, ÉMILIE, ALBIN.

ALBIN, *à Spartacus.*

Seigneur, tout est perdu;
Noricus aux Romains secrètement vendu,
Fond avec tous les siens, d'un côté, sur les nôtres,
Tandis que les Romains attaquent de deux autres!

SPARTACUS, *à part.*

Ciel!

ALBIN.

Déjà dans les rangs le désordre s'est mis.

SPARTACUS, *à Emilie.*

Perfide!

ÉMILIE.

Vous croiriez?

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Je vole aux ennemis.

(*Il sort avec Albin.*)

SCÈNE VII.

ÉMILIE.

Que j'ai peu mérité ce reproche funeste!...
Mais, hélas! on combat, nul espoir ne me reste...
Malheureux Spartacus!... Ah! tu me connois mal...
Si tu voyois mon cœur en cet instant fatal,
Tu ne te plaindrois pas de la triste Emilie...
C'est elle cependant qui t'arrache la vie;
En t'arrêtant ici, j'ai causé ton malheur...
Tu péris, et c'est moi qui te perce le cœur...

(*On entend le bruit d'un combat.*)

Ciel!... Mais tout retentit du bruit affreux des armes...
Il redouble, il s'approche... O mortelles alarmes!
On force cette tente; et, le fer à la main,
Mon père... Ah! Spartacus, quel sera ton destin?

SCÈNE VIII.

CRASSUS, *suivi d'un gros de romains;* ÉMILIE.

CRASSUS, *à l'un des romains.*

Allez; que la poursuite achève leur défaite:
Qu'à Spartacus surtout on coupe la retraite.
S'il n'est en mon pouvoir ce fatal ennemi,
Je croirai que mon bras n'a vaincu qu'à demi...
(*A Emilie.*)
Ah! ma fille...

ÉMILIE.

Seigneur, peut-être avec surprise...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Non; j'ai connu ton zèle, et vu ton entreprise.
Ton père, par prudence, a feint de l'ignorer;
Aux Gaulois cependant faisant tout espérer,
J'ai su de Noricus fixer l'ame flottante,
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente
Où, prête à succomber sous un autre Annibal,
J'ai vu Rome toucher à son terme fatal.

ÉMILIE.

Daignez...

CRASSUS, *l'interrompant.*

Je t'avouerai qu'à regret je l'accable,
Que mon cœur envers lui se connoît redevable,
Et voudroit se montrer généreux à son tour;
Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour...
Oui... Messala s'avance.

SCÈNE IX.

CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, SUITE.

CRASSUS, *à Messala.*

Eh bien! quelle nouvelle?
Est-il pris?

MESSALA.

Oui, Seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

O fortune cruelle!

MESSALA, *à Crassus.*

Devant vous à l'instant vous l'allez voir venir;
Et je me suis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui vivant, Messala, qu'il se soit laissé prendre!
Eh! comment a-t-on pu le forcer à se rendre?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont signalé son bras:
Nous l'avons vu trois fois rallier ses soldats;
Terrible, et tout couvert de sang et de poussière,
Des nôtres renverser l'impuissante barrière,
Et pénétrer enfin jusqu'à nos derniers rangs,
Entouré d'un rempart de morts et de mourans.
Mais, presque seul, il voit deux légions nouvelles,
Qui, pour l'environner, développant leurs ailes,
Ne laissent à son choix que les fers ou la mort.
Sa main contre son sein s'alloit tourner d'abord,
Quand le chef des Gaulois s'est offert à sa vue.
De rage, à cet aspect, sa grande ame est émue;

Il pousse un cri, s'élance, et plus prompt que l'éclair,
Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,
Le plonge dans son sein : la pointe étincelante
Perce de part en part, et sort toute sanglante.
Noricus à ses pieds roule en se débattant ;
Le fer reste engagé dans son sein palpitant.
Le bras de Spartacus se trouve sans défense,
Et ce grand homme alors, cédant avec constance...
Mais le voici, Seigneur.

ÉMILIE, *à part.*

Quel spectacle, grands dieux!

SCÈNE X.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, SUITE.

CRASSUS, *à Spartacus.*

Je ne veux point vous faire un reproche odieux,
Spartacus ; mais votre ame inflexible et superbe
Vouloit voir nos remparts ensevelis sous l'herbe.
De tout ce grand projet que reste-t-il?

SPARTACUS.

L'honneur.

CRASSUS.

Ah! si consultant moins une aveugle fureur...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Brave-moi, tu le peux. Réduit à son courage,
Le malheureux se tait, et le lâche l'outrage.

CRASSUS.

Non, Spartacus; je sais respecter le malheur,
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Crassus, par trahison vainqueur,
Tout affreux qu'est mon sort, doit l'envier peut-être.

CRASSUS.

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître;
Je l'ai dû.

SPARTACUS.

De Pyrrhus que diroit le vainqueur?...
(*A part.*)
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur
Imprima le respect à la terre étonnée,
Et fonda sur l'honneur la haute destinée
Sous qui Rome aujourd'hui, tenant tout abattu,
Croit pouvoir désormais se passer de vertu?

SCÈNE XI.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, MESSALA, UN TRIBUN, SUITE.

LE TRIBUN, *à Crassus.*

Près d'ici ralliée, une troupe ennemie
Grossit à chaque instant et marche avec furie.
A ses premiers efforts deux postes ont cédé.

CRASSUS, *à quelques soldats de sa suite.*

Il faut la voir... Qu'ici Spartacus soit gardé.
(*Il sort avec Messala, le tribun et une partie de sa suite.*)

SCÈNE XII.

SPARTACUS, ÉMILIE, GARDES.

ÉMILIE, *aux gardes, en leur montrant Spartacus.*

Je veux l'entretenir. Sans le perdre de vue,
Gardes, éloignez-vous.
(*Les gardes se retirent au fond du théâtre.*)
(*A part.*)
Que je me sens émue!...
(*A Spartacus.*) (*A part.*)
Spartacus..... Ciel! il garde un silence glacé,
Un morne désespoir sur son front est tracé;
Il ne voit, n'entend rien... Ce spectacle me tue...
(*A Spartacus.*)
Spartacus! ah! sur moi, du moins tourne la vue.
L'excès de ma douleur ne peut te consoler;
N'importe... Vois mes pleurs, et daigne me parler.

SPARTACUS.

En l'état où je suis que pourrois-je vous dire?
Je suis vaincu, captif... O ciel! et je respire!
Me plaindrai-je d'un traître immolé par mes mains,
Ou des dieux en courroux, protecteurs des Romains?
Non, Madame, la plainte est indigne d'un homme.
Sans accuser les dieux, ni Noricus, ni Rome,
Qu'elle soumette tout à ses heureux forfaits:
Prêt à subir mon sort, je souffre et je me tais.

ÉMILIE.

Plus ton courage est grand, plus ton malheur me touche;
Mais dépose avec moi cet air sombre et farouche...

De l'amour s'il est vrai que tu sentis les feux...

SPARTACUS, *l'interrompant.*

Ecoute-t-on l'amour en ces momens affreux?
Et vous-même osez-vous...

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour.*

Oui, cruel! on l'écoute:
Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,
Puisque, hélas! cet amour n'offre plus à mon cœur
De partage avec toi que celui du malheur.

SPARTACUS.

Quoi! de la trahison vous au moins la complice,
Vous...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu ne le crois pas : non, tu me rends justice.

SPARTACUS.

Eh bien! prouvez-le donc: et si je vous suis cher...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Parle, qu'exiges-tu?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer.

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour!

SPARTACUS.

Ma honte se prépare;
Songez...

ÉMILIE.

Ah! pour aimer faut-il être barbare?

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'est le plus digne effort;
Mais de m'abandonner aux horreurs de mon sort,
De m'en laisser subir toute l'ignominie,

Digitized by Google

Voilà ce qu'il faudroit appeler barbarie!...

(*Avec indignation, en la voyant pleurer.*)

Vous répandez des pleurs.

ÉMILIE.

Non... je n'en verse plus,
Spartacus... Non, tes vœux ne seront point déçus;
Mon cœur va les remplir, et tu vas me connoître;
Tu vas voir si ce cœur, digne du tien peut-être,
Dut être soupçonné de t'avoir pu trahir...
Il ne te reste plus, sans doute, qu'à mourir.
Annibal s'immola persécuté par Rome;
Il te faut dans sa fin imiter ce grand homme:
Ta vie a surpassé sa gloire et ses travaux...
Je te dois les moyens de mourir en héros.

(*Lui montrant un poignard.*)

Reçois donc ce poignard, dont je m'étois armée
Quand pour Rome tantôt justement alarmée...

SPARTACUS, *l'interrompant, et voulant prendre le poignard.*

Donnez... Ah! ce présent ne se peut trop chérir!

ÉMILIE, *se frappant du poignard, et le lui présentant ensuite.*

Tiens...

SPARTACUS.

Ciel!...

ÉMILIE.

Prends! C'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS, *prenant le poignard.*

Trop généreuse, hélas!... trop cruelle Emilie!...
Qu'avez-vous fait? Faut-il qu'au prix de votre vie...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Tu vois si je t'aimois, Spartacus ? Je me meurs.

SPARTACUS, *se frappant du poignard.*

Je vous suis...

(*Les gardes, qui sont accourus lorsqu'ils ont vu briller le poignard, les reçoivent tous deux.*)

SCÈNE XIII.

SPARTACUS, CRASSUS, ÉMILIE, GARDES.

CRASSUS.

Tout a fui, nos drapeaux sont vainqueurs..
(*A Spartacus.*)
Que vois-je ! juste ciel !... Quoi ! ma fille... Ah ! barbare...

SPARTACUS.

D'amour et de vertu ta fille exemple rare,
Tout fumant de son sang m'a remis ce poignard;
Je lui dois le bonheur d'échapper à ton char.
Spartacus expirant brave l'orgueil du Tibre:
Il vécut non sans gloire, et meurt en homme libre.

FIN DE SPARTACUS.

BLANCHE
ET GUISCARD,

TRAGÉDIE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 25 septembre 1763.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE GUISCARD.
LE COMTE OSMONT, connétable de Sicile.
SIFFRÉDI, grand chancelier.
BLANCHE, fille de Siffrédi.
LAURE, amie et confidente de Blanche.
RODOLPHE, frère de Laure, et confident de Guiscard.
GARDES.

La scène est à Palerme, ville de Sicile, dans le palais des rois, pendant les deux premiers actes, et à Belmont, maison de plaisance de Siffrédi, aux portes de Palerme, pendant les trois derniers.

BLANCHE

BLANCHE ET GUISCARD,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE, *à part.*

O JOUR pour la Sicile à jamais déplorable!
Du meilleur de nos rois ô perte irréparable!
Il n'est donc plus d'espoir, et de nos heureux jours
L'astre brillant s'éteint au midi de son cours.

LAURE.

Tout de sa fin prochaine annonce les présages;
Le trouble et la terreur sont peints sur les visages.

BLANCHE.

Triste effet du retour que chacun fait sur soi!
Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi
Qu'alors que nous voyons, de cette haute sphère
Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire,

Tomber ces dieux mortels, et, semblables à nous,
Rentrer au sein commun d'où nous sortîmes tous:
Du néant des humains cette image frappante
Jette en l'ame glacée une sombre épouvante...
Je ne sais, chère Laure... en ce fatal moment
Je sens que dans mon cœur un noir pressentiment
Se mêle à l'intérêt de la perte publique.
Nous admirions du roi la sage politique;
Mais, s'il nous est ravi, le trône est à sa sœur.
Le connétable Osmont a toute sa faveur;
Tu connois sa fierté, son arrogance extrême:
Ministre de l'Etat et magistrat suprême,
Mon père contre Osmont a souvent éclaté.
Inébranlable appui de ce trône agité,
Son zèle toujours pur, son cœur patriotique,
Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,
Ont long-temps divisé le connétable et lui.
Osmont le doit haïr, et je crains qu'aujourd'hui...

LAURE, *l'interrompant.*

Quoi! leur réunion n'est-elle pas sincère?
Hier, vous le savez, Osmont et votre père,
Tous deux, dans ce palais, s'entretinrent long-temps,
Et parurent sortir l'un de l'autre contens.
Osmont est trop altier, pour daigner se contraindre:
Siffrédi, votre père, ignore l'art de feindre.

BLANCHE.

Mais il est dans l'Etat deux partis ennemis.
Le roi, prudent et ferme, a tenu tout soumis.
Sous Constance bientôt les troubles vont renaître,
Et de mon cher Guiscard me séparer peut-être.

LAURE.

Vaines craintes d'un cœur trop plein de son amant,
Et trop ingénieux à faire son tourment!
Vous savez si Guiscard est cher à votre père ?

BLANCHE.

Ah! qu'à sa fille encore il a bien mieux su plaire!
Mais, jusqu'ici, d'où vient qu'éloigné de la cour
A Palerme, avec nous, il n'est pas de retour?
Mon cœur languit privé d'une si chère vue.

LAURE.

Sa présence à vos vœux sera bientôt rendue;
Le roi l'a fait mander, et cet ordre pressant
A, dit-on, pour motif un secret important.

BLANCHE.

Je ne sais; mais pour moi Guiscard est un mystère.
Guiscard, à ce qu'on dit, eut un héros pour père,
Qu'aux champs de l'Idumée un saint zèle entraîna,
Et que des Sarrasins le fer y moissonna.
De ce noble guerrier, mort au sein de la gloire,
Mon père dans le fils honora la mémoire,
Dans les bois de Belmont, séjour cher à mon cœur,
Lui-même cultiva ce jeune arbre en sa fleur:
Il servit à Guiscard et de père et de maître;
Mais ce héros, enfin, dont il a reçu l'être,
Et qui lui fut ravi, dès ses plus jeunes ans,
N'a-t-il point à son fils laissé quelques parens?
Guiscard reste-t-il seul d'une illustre famille?
Je ne sais quoi d'auguste en sa personne brille:
Dans l'ame de mon père, émue à mon aspect,
J'ai cru plus d'une fois entrevoir le respect.

Ton frère, qu'à son sort un tendre intérêt lie,
Rodolphe, ne croit-il que ce qu'on en publie?

LAURE.

Comme vous, il balance; et dans l'obscurité
Son esprit incertain cherche la vérité.
Mais Guiscard, plein d'ardeur, sans former aucun doute,
Ne pense qu'à s'ouvrir une brillante route:
Il se plaint que le ciel de son bonheur jaloux,
Ait rendu son destin si peu digne de vous.

BLANCHE.

Il l'est par ses vertus... Daigne ne me rien taire;
Il parle donc de moi quelquefois à ton frère?

LAURE.

Dans tous leurs entretiens, d'accord avec son cœur,
Sa bouche aime à vous rendre un hommage flatteur.

BLANCHE.

Ah! tu ravis mon ame... en me flattant peut-être.

LAURE.

Non, non, de ce beau feu qu'en lui Blanche a fait naître,
Plus que je ne vous dis, le comte est occupé;
Et de sa noble ardeur Rodolphe est si frappé,
Qu'en parlant de l'amour il semble amant lui-même.
L'amour est pour nos cœurs, dit-il, le bien suprême;
Non cet amour qui règne en un cœur amolli,
Par qui plus d'un héros s'est souvent avili;
Mais ce céleste feu, cette divine flamme,
Qu'un digne objet allume et qui porte en notre ame
De toutes les vertus le germe précieux,
Le plus beau des présens que nous ont fait les cieux,
Des grandes actions source heureuse et féconde,
L'ame, à la fois, la gloire et le bonheur du monde.

BLANCHE, *à part.*

O vertueux ami!

LAURE.

Guerrier simple et sans art,
Ce n'est qu'en l'admirant qu'il parle de Guiscard.

BLANCHE.

Eh! que dit-il de lui, chère Laure?

LAURE.

Il assure
Que, par les heureux dons qu'il tient de la nature,
Guiscard honoreroit le sang même des rois;
Que tous les malheureux sur son cœur ont des droits;
Qu'ardente, courageuse et vraiment magnanime,
Son ame du héros a l'empreinte sublime;
Que toutes les vertus, dont brille en lui la fleur,
Rare présent du ciel, ont leur germe en son cœur;
Qu'avec un naturel dont la fougue l'emporte,
La raison le ramène et se rend la plus forte.

BLANCHE, *vivement.*

Il ne le flatte pas!... Ah! pour un tendre cœur,
S'il est, ma chère Laure, un plaisir enchanteur,
C'est de voir applaudir le digne objet qu'on aime,
De s'entendre louer dans un autre soi-même,
Notre ame éprouve alors un si doux sentiment!
C'est louer plus que nous que louer notre amant.

LAURE.

On vient... C'est votre père.

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à un homme de sa suite, en dehors, et qu'on ne voit pas.*

Ici je vais l'attendre...

(*A Blanche.*)

Le comte de Guiscard en ce lieu va se rendre.
Ma fille, laissez-nous.

BLANCHE.

Quel est l'état du roi,
Mon père?

SIFFRÉDI.

Des mortels il a subi la loi.
Ma fille, il est passé dans ce monde terrible
Où des foibles humains le juge incorruptible
Voit frémir à ses pieds nos maîtres abattus,
Sans garde, et protégés de leurs seules vertus.

BLANCHE.

La mort d'un vol bien prompt l'a conduit à son terme.

SIFFRÉDI.

Il l'a vu s'approcher, mais d'un œil toujours ferme,
Ne demandant au ciel qu'un moment de retard,
Qui lui permît de voir et d'embrasser Guiscard.

BLANCHE, *avec une émotion marquée.*

Guiscard!... le roi!... mon père?

SIFFRÉDI.

Éh bien! au nom du comte,
Ma fille, d'où vous vient une rougeur si prompte,
Cet intérêt, ce trouble et cette émotion?

BLANCHE, *avec embarras.*

Mon père... il est le fils de votre adoption.
Je prends part à son sort comme à celui d'un frère.

SIFFRÉDI.

Il suffit. Laissez-moi; vous saurez ce mystère.
(*Blanche sort avec Laure.*)

SCÈNE III.

SIFFRÉDI.

Ciel! que dois-je penser, et que viens-je de voir?
S'aiment-ils?... O malheur que j'aurois dû prévoir!
Oui, son trouble a trahi le secret de son ame...
Ah! qu'ils n'espèrent pas que j'approuve leur flamme.
Guiscard doit se soumettre aux volontés du roi.
De l'hymen de Constance on lui fait une loi.
Le repos de l'Etat sur cette loi se fonde;
Et, s'agit-il pour moi de l'empire du monde;
Je dois de tout mon sang, s'il le faut, la sceller.
D'ailleurs, Blanche est promise. Osmont m'a fait parler.
J'ai fait une réponse à ses vœux favorable.
Ma fille pour époux aura le connétable.
Cet hymen politique est un point arrêté:
Le bien public m'en fait une nécessité.
La plus haute grandeur n'offre rien qui me tente:
Mon devoir est sacré, ma parole constante.
Périsse le mortel, périsse le cœur bas
Qui, portant dans ses mains le destin des Etats,
Plein des vils sentimens que l'intérêt inspire,
Immole à sa grandeur le salut d'un empire!...
Mais le comte paroît... Je vais lire en son cœur.

SCÈNE IV.

GUISCARD, SIFFRÉDI.

GUISCARD.

Seigneur, dans vos regards je vois notre malheur.
La nouvelle à Palerme en est déjà semée,
Et par votre douleur m'est trop bien confirmée.
Il n'est donc plus, hélas ! ce roi chéri de tous?
La mort nous le ravit.

SIFFRÉDI.

Oui; le ciel en courroux
Vient de nous retirer son présent le plus rare :
Un roi qui, de nos biens, de notre sang avare,
A conquérir les cœurs mit son ambition,
Et qui, bon sans foiblesse, en mérita le nom :
Titre au-dessus de grand, qu'insensés que nous sommes,
Nous prodiguons souvent aux oppresseurs des hommes.
Du trône il écarta ces mortels bas et faux,
Qui du bonheur public infectent les canaux,
Esclaves que le prince écoute et mésestime.
Il fut sourd à la brigue; il tenoit pour maxime
Qu'un roi doit préférer, obsédé comme il l'est,
Un ami qui l'afflige au flatteur qui lui plaît.
On ne vit point, au sein de l'horrible misère,
Le laboureur gémir du bonheur d'être père,
Ni du luxe, engraissé de son sang précieux,
Les palais insolens s'élever jusqu'aux cieux.
Protecteur éclairé des talens, du génie,
Encourageant les arts, animant l'industrie,

Sachant récompenser et punir à propos,
Père, enfin, de son peuple, il fut plus que héros.

GUISCARD.

Le deuil couvre la ville, et dans toutes les places
La douleur se produit sous différentes faces;
Mais du palais désert les courtisans ingrats
Vers celui de Constance ont tous porté leurs pas.

SIFFRÉDI.

S'ils vont la saluer comme leur souveraine,
Croyez, noble Guiscard, que leur attente est vaine.

GUISCARD.

N'est-elle pas la sœur de notre dernier roi,
Et fille du tyran qui, dans le grand Mainfroi,
S'immola le héros et l'aîné de sa race?

SIFFRÉDI.

Ce tyran détesté, que le meurtre et l'audace
Du trône fraternel rendirent possesseur,
D'un rang payé si cher goûta peu la douceur;
D'un déluge de sang il couvrit la Sicile:
Enfin, après deux ans d'un règne peu tranquille,
Guillaume le Cruel emporta chez les morts
Cet odieux surnom, son crime et ses remords.
Au roi que nous pleurons il laissa la couronne:
Constance en est la sœur, et toutefois au trône
Un héritier plus juste a des droits plus certains.

GUISCARD.

Eh! qui peut donc prétendre à de si hauts destins?

SIFFRÉDI.

Sachez que de Roger un descendant respire.

GUISCARD.

De ce fameux Roger qui fonda cet empire?

SIFFRÉDI.

Oui; le fils de Mainfroi.

GUISCARD.

Mon cœur en est charmé;
Un prince reste encor de ce sang renommé
Dont un âge barbare emprunta tout son lustre.
Ah! de tant de héros le successeur illustre,
Le fils du grand Mainfroi voudra lui ressembler.

SIFFRÉDI.

Cet enfant, dont le sort vient de se révéler,
A crû, dans le silence, en vertus, en années.
On lui cacha toujours ses hautes destinées;
Mais le roi vient enfin, par sa suprême loi,
De reconnoître en lui le sang du grand Mainfroi.
Il le nomme héritier du trône de Sicile.

GUISCARD, *à part.*

Heureux jeune homme, sors de ton obscur asile;
Vois tous tes ennemis tremblans, humiliés:
Vois l'arrogant Osmont et Constance à tes pieds...
La fille de ce monstre assassin de ton père!

SIFFRÉDI.

Ah! qu'il n'écoute pas cette ardeur téméraire!
Constance a dans ses mains les forces de l'Etat;
Le connétable Osmont lui répond du soldat;
Ce seroit dans l'horreur des guerres intestines
Plonger l'Etat, encor fumant de ses ruines.
Si le prince en veut croire un serviteur zélé,
Tout son ressentiment à la paix immolé
Préviendra des esprits le funeste partage,
Et l'hymen de Constance en deviendra le gage.
Le roi vient, en mourant, d'ordonner ces liens.

GUISCARD.

Si de ses sentimens je juge par les miens,
Je doute qu'aisément en faveur de Constance
On puisse de son cœur vaincre la résistance.
Eh! que craindre, après tout? il a pour lui, Seigneur,
Sa naissance, ses droits, sans doute sa valeur.
S'il est de vils humains qui se vendent aux crimes,
Croyez qu'il est aussi des mortels magnanimes
Qui mourront pour défendre et ses droits et son rang.
Quant à moi, je suis prêt à verser tout mon sang.
Brûlant de le servir, je me mets à sa place.
Courons vers lui, Seigneur. Ah! digne de sa race,
Digne du trône auguste où furent ses aïeux,
Peut-être qu'il se plaint que le sort envieux
Sur le théâtre obscur d'une scène privée
Confine les vertus de son ame élevée,
Et qu'il demande au ciel l'heureuse occasion
De montrer un grand cœur et d'acquérir un nom.

SIFFRÉDI.

Et peut-être qu'aussi sa frivole jeunesse
S'endort avec l'amour au sein de la mollesse.

GUISCARD, *vivement.*

Mon cœur répond du sien. Oui, Seigneur, sans effort,
De mon état obscur je m'élève à son sort,
Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carrière,
Mon ame, avec transport, s'élançant toute entière,
Brûleroit d'égaler, en vertu comme en rang,
Ces héros glorieux dont je serois le sang.

SIFFRÉDI.

Eh bien! hâtez-vous donc de marcher sur leur trace....
(*A part.*)
Et vous dont il promet d'être la digne race,
Mânes de ses aïeux, je vous prends à témoins....
(*A Guiscard.*)
O vertueux Guiscard! noble fils de mes soins,
Pardonnez cette épreuve, et souffrez que mon zèle
Vous offre le premier un hommage fidèle.

GUISCARD.

Siffrédi, je serois....

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

L'héritier de nos rois.
Oui; vous êtes celui dont le ciel a fait choix,
Sur tous ceux que nourrit cette île valeureuse,
Pour régir la Sicile et pour la rendre heureuse.

GUISCARD.

Qui? moi! triste orphelin, abandonné de tous,
Sans supports, sans parens, et sans amis que vous,
Passer de cette nuit d'obscurité profonde
A ce jour éclatant du premier rang du monde?...
Ne m'abusé-je point?... Moi le fils de Mainfroi!
Moi le sang d'un héros! et le trône est à moi!...
(*A part.*)
O Blanche!

SIFFRÉDI.

De ce sang on chérit la mémoire.

GUISCARD.

Peut-être, aidé par vous, j'en soutiendrai la gloire....
(*A part.*)
O ciel! qui conduis tout par de secrets ressorts,
Mets en moi les vertus des héros dont je sors;
Fais que, sans trop m'enfler de ma grandeur nouvelle,
Tout entier aux devoirs où le trône m'appelle,
Mon cœur, toujours égal, en soutienne le poids....
(*A Siffrédi.*)
Je sens, ô Siffrédi, tout ce que je vous dois;
Respectable vieillard, soyez toujours mon père:
Mon inexpérience a besoin qu'on l'éclaire;
Gouvernez dans mes mains les rênes de l'Etat.
Je présumerois trop, et serois un ingrat
Si, novice au grand art de régir un Empire,
Je me chargeois sans vous du soin de le conduire.

SIFFRÉDI.

Si la Sicile en vous, Seigneur, trouve un bon roi,
J'ai beaucoup fait pour elle, et vous assez pour moi.

GUISCARD.

Mais quelle est donc du roi la volonté dernière?

SIFFRÉDI.

A sa sœur, qui du trône eût été l'héritière,
Je vous l'ai dit, ce prince engage votre foi.

GUISCARD.

A quel titre peut-il m'imposer cette loi?

SIFFRÉDI.

Cet hyménée importe à l'Etat, à vous-même.
Oui, si vous n'élevez Constance au rang suprême,
Craignez de son parti le dangereux éclat:
Leurs mains ébranleront et le trône et l'Etat.

Quant à moi, qui chéris avant tout la patrie,
Je ne vous cache pas qu'au péril de ma vie
J'appuierai cet hymen ordonné par le roi.

GUISCARD.

C'est un point sur lequel je n'en croirai que moi.

SIFFRÉDI.

Un autre à vos refus doit avoir la couronne.
C'est le roi des Romains.

GUISCARD.

Mais le sang me la donne.
Je ne souffrirai point qu'on en blesse les droits.

SIFFRÉDI.

Ah! Sire....

GUISCARD, *l'interrompant.*

C'est assez.... Mon père, une autre fois
Des secrets de mon cœur je pourrai vous instruire:
Permettez, cependant, qu'un moment je respire;
J'ai besoin d'être à moi.

SIFFRÉDI.

Sire, il faut qu'au sénat
Les barons du royaume et les grands de l'Etat
Viennent rendre à leur maître un légitime hommage.
(*A part.*)
Je vais les assembler... Que de maux j'envisage!
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

GUISCARD.

Moi l'époux de Constance!... Ah! pour elle mon cœur
Sentoit, sans se connoître, une invincible horreur....

Ecartons loin de moi cette funeste idée;
D'un plus doux sentiment mon ame est possédée.
Je puis donc à mon tour me montrer généreux!
O cher et digne objet d'un amour vertueux!
Tu n'as point estimé mon cœur par ma fortune;
Blanche, trop au-dessus d'une erreur si commune,
A sur moi, sans rougir, abaissé son regard:
Enfin, voici le jour du trop heureux Guiscard!
Ton amant à tes pieds va mettre un diadême.
O félicité pure! ô volupté suprême!
Blanche, ma chère Blanche, un trône t'étoit dû:
Je vais, en t'y plaçant, couronner la vertu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GUISCARD, RODOLPHE.

GUISCARD.

Un roi de son sujet essuyer cette injure!

RODOLPHE.

Du trouble où je vous vois que faut-il que j'augure,
Seigneur? Vous paroissez interdit, égaré :
Tout retentit ici de votre nom sacré,
Qu'au ciel avec transport un peuple heureux envoie;
Qui vous fait gémir seul dans la publique joie?

GUISCARD.

Eh! que m'importe, hélas! cette joie et ces cris?
Nous sommes, Blanche et moi, cruellement trahis :
Tu sais que ce matin j'ai trouvé Blanche en larmes;
Que, cherchant de son cœur à calmer les alarmes,
Et voulant en bannir tout sentiment jaloux,
J'ai tracé de ma main le nom de son époux,
Ordonnant qu'à son père elle remit ce titre
De mon cœur, de ma foi le garant et l'arbitre;
Eh bien! ce titre auguste, entre ses mains livré,
Il l'a rempli du nom d'un objet abhorré,
De Constance!

RODOLPHE.

Et comment?...

GUISCARD, *l'interrompant.*

En ce moment, peut-être,
Blanche pleure, gémit; Blanche me nomme traître:
Elle succombe aux maux dont son cœur est pressé.

RODOLPHE.

Mais, Seigneur, au sénat que s'est-il donc passé?
Son père...

GUISCARD, *l'interrompant.*

A quel excès il a porté l'audace!
Apprends son attentat. Chacun avoit pris place,
Suivant l'ordre marqué par le titre ou le sang.
Non loin de moi, Constance, assise au second rang,
D'un œil présomptueux regardoit la couronne.
Siffrédi, chef des lois et l'organe du trône,
Après avoir, de l'œil, pris mon commandement,
En présence de tous ouvre le testament,
Où, m'appelant au trône acquis à ma naissance,
On me fait une loi de l'hymen de Constance.
« Le roi consent à tout, ajoute-t-il soudain.
» Voici l'acte, signé de sa royale main,
» Où sa foi, sa couronne à Constance est promise. »
Plein de rage, à ces mots, autant que de surprise,
Mon esprit indigné méditoit un parti,
Quand d'acclamations la voûte a retenti.
Un applaudissement, une joie unanime
Se peint sur tous les fronts; chaque bouche l'exprime:
Constance est à mes pieds... Interdit et confus,
Comment en ce moment annoncer mes refus?

A peine sur le trône et sans expérience,
Ne possédant encor qu'un titre sans puissance.
Comment m'opposer seul au vœu de tout l'Etat?
Que dirai-je? Peut-être il falloit un éclat.
Crois qu'il m'en a coûté pour me vaincre moi-même;
Mais j'ai dans Siffrédi respecté ce que j'aime :
J'ai considéré Blanche en l'auteur de ses jours;
Des soins qu'il prit de moi j'ai rappelé le cours.
Par égard... par prudence... enfin, l'ame troublée,
Mon ordre au lendemain a remis l'assemblée.
C'est tout ce qu'a permis mon funeste embarras.

RODOLPHE.

Mais qu'aura pensé Blanche en ce moment?

GUISCARD.

Hélas!
Au rang des spectateurs par son père placée,
Cette scène cruelle à ses yeux s'est passée.
Dans les bras de ta sœur j'ai cru la voir tomber.
A mes regards bientôt on l'a su dérober.
Prompt à désabuser son ame prévenue,
J'ai volé vers ces lieux... O douleur qui me tue!
Sans doute, Siffrédi prévoyoit mon dessein :
Le cruel pour Belmont l'a fait partir soudain.

RODOLPHE.

Belmont touche à Palerme : il vous sera facile...

GUISCARD, *l'interrompant.*

D'indispensables soins m'enchaînent à la ville...
Rodolphe, en attendant que, libre de la voir,
Je lui rende moi-même et le calme et l'espoir,

Et qu'au prochain conseil demain tout se répare,
(*Voyant entrer Siffrédi.*)
Je veux par une lettre... Ah! voici ce barbare!

SCÈNE II.

GUISCARD, SIFFRÉDI, RODOLPHE.

GUISCARD, *à Siffrédi.*

Oses-tu bien encor paroître devant moi,
Téméraire vieillard? Viens-tu braver ton roi?
Crains ma juste fureur, crains la juste vengeance
De ton maître indigné, qu'irrite ta présence...
Fuis.

SIFFRÉDI.

Sire, dans mon sang éteignez ce courroux.
Si je puis à ce prix sauver l'État et vous,
Frappez, voilà mon sein.

GUISCARD, *à part.*

Insupportable outrage!...
(*A Siffrédi.*)
Fuis, te dis-je:... j'ai peine à contenir ma rage.

SIFFRÉDI.

Ne la contraignez point.

GUISCARD.

Aujourd'hui, grâce à toi,
Le plus vil des mortels est au-dessus de moi:
Si le sort l'a privé de tout autre avantage,
L'honneur du moins encor, l'honneur est son partage.
Tu m'as ravi le mien... Eh! que pense, cruel,
Le respectable objet d'un amour mutuel,

Qui crut en recevoir l'inviolable gage?
De ce gage sacré qu'as-tu fait? Quel usage?

SIFFRÉDI.

De votre main auguste on m'a remis le seing;
J'ai dû vous supposer un généreux dessein;
J'ai dû, pour le remplir, consulter votre gloire;
C'est elle, et non l'amour, que j'en ai voulu croire.
J'ai pensé que ma fille avoit mal entendu:
J'ai fait, enfin, pour vous ce que vous avez dû;
Et, ne balançant point à me perdre moi-même,
J'ai sauvé votre gloire.

GUISCARD.

Ah! trahir ce que j'aime,
Trahir le cri du sang, rompre un lien sacré,
Etre perfide amant et fils dénaturé,
Si c'est là cette gloire, apprends que j'y renonce,
Apprends que je l'abhorre... Au surplus je t'annonce
Que si dans mon dessein j'étois moins arrêté,
Tu l'aurois affermi par ta témérité;
J'en jure... Le destin n'est pas plus immuable.

SIFFRÉDI.

Mais daignez voir, au moins, quel orage effroyable
Attirera sur vous ce funeste dessein.
Au trône en vain le sang vous donne un droit certain;
Sur votre tête encor la couronne est flottante...
Constance a dans l'armée une brigue puissante,
Et du roi des Romains elle aura les secours.
Vous hasardez l'Etat, votre trône, vos jours...

GUISCARD.

Tombe, tombe sur moi le sort le plus funeste
Avant qu'un nœud honteux, que tout mon cœur déteste,

Mêle au sang de Mainfroi le sang de ses bourreaux!...
(*A part.*)
Vous ne rougirez point, ô mânes d'un héros!
Plutôt mourir cent fois que m'unir à Constance!...
(*A Siffrédi.*)
Loin d'un cœur généreux ta timide prudence!
On n'asservira point mon trône ni mon cœur;
De Constance, d'Osmont je brave la fureur.
Malheur aux factieux qui prendront leur défense!
Cette main, qu'armera le droit et la vengeance,
Ne quittera le fer qu'abreuvé de leur sang.
Les rebelles du mien épuiseront mon flanc,
Ou tous, jusques à toi, sentiront ma furie.

SIFFRÉDI.

Je vous ai consacré mon service, ma vie.
Sans respect de mon âge et de mes cheveux blancs,
Sire, épuisez sur moi tous vos ressentimens.
Peut-être que plus calme, alors, votre ame auguste
Sentira qu'il est grand, je dis plus, qu'il est juste
Que tout intérêt cède et soit sacrifié
Au salut d'un grand peuple à vos soins confié;
Que le premier bonheur d'un roi, digne de l'être,
Est le bonheur de ceux dont le ciel l'a fait maître;
Et que, libre des soins d'une vulgaire ardeur,
C'est son peuple, avant tout, que doit aimer son cœur.

GUISCARD.

Je connois tout le prix de ces grandes maximes;
Mais j'en connois aussi les bornes légitimes,
Et j'envierois le sort des moindres citoyens,
Si, maintenant leurs droits, j'abandonnois les miens.

Je ne souffrirai point, Siffrédi, qu'on me brave;
C'est un père qu'un roi; tu n'en fais qu'un esclave.

SIFFRÉDI.

L'esclave du devoir... Ah! Sire, écoutez-moi...
Daigne écouter encore, ô mon fils, ô mon roi,
Celui qui fut ton père et forma ton jeune âge,
Et qui pour ton honneur, pour ton seul avantage,
Repousse constamment l'appât le plus flatteur
Qu'offre l'ambition aux désirs d'un grand cœur;
Qui refusant (dût-il en être la victime)
Ce qu'un autre peut-être eût acheté du crime,
A ta haute faveur préfère ton courroux...

(*Il se jette aux pieds de Guiscard.*)

Vois ton ami, ton père embrassant tes genoux,
Te conjurer en pleurs de te vaincre toi-même.
A tes pieds, avec moi, vois un peuple qui t'aime,
Et que le ciel confie à tes soins paternels,
Citoyens, magistrats, ministres des autels;
Tous ceux de qui la main aux travaux occupée
Fait croître la moisson de leur sueur trempée,
Qui nourrissent l'Etat et supportent la faim:
Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le sein,
Et l'époux et l'épouse, et la mère et la fille,
Tout un grand peuple, enfin, composant ta famille:
(Car les sujets des rois sont leurs premiers enfans)
Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains et tremblans:
« Sauve-nous, disent-ils, d'une guerre intestine;
» Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine
» Abandonner encor nos champs et nos cités?...
» Ah! pour d'autres exploits que nos calamités,

» Réserve un sang pour toi tout prêt à se répandre !... »
Résisterez-vous donc à cette voix si tendre?
Eh! quel triste bonheur, rapportant tout à soi,
Peut balancer son peuple en l'ame d'un bon roi?

(*S'apercevant que Guiscard s'attendrit.*)

La vôtre... Mais, Seigneur, je vois qu'elle est émue;
Ah! ne dérobez point ces larmes à ma vue.
L'orgueil du trône, hélas! n'est que trop inhumain.

GUISCARD, *attendri et le relevant.*

Lève-toi, Siffrédi; ton roi te tend la main...
Mes peuples me sont chers: je connois tes services;
Mais tu m'as mis, cruel! entre deux précipices.
A Constance engagé par toi dans le sénat,
Détruire son espoir c'est hasarder l'Etat.
A cet engagement si je veux satisfaire,
Il me faut trahir Blanche et le sang de mon père;
Et, de tous les côtés, déchiré, combattu,
La vertu dans mon cœur s'oppose à la vertu...

(*Après une petite pause.*)

C'est à toi, Siffrédi, de venir à mon aide:
Ton zèle a fait le mal; j'en attends le remède.
Il faut que demain même, au sénat assemblé,
De ta témérité le secret dévoilé,
D'un odieux hymen pour jamais me dégage.
Si tu veux appuyer mes droits de ton suffrage,
Je redouterai peu Constance et ses amis:
Qui rend un peuple heureux le voit toujours soumis.
Je veux, dans mes projets si le ciel me seconde,
Que de la foi du mien son amour me réponde.

SIFFRÉDI.

Seigneur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Sans répliquer, obéis. A ce prix
Ton maître te pardonne et redevient ton fils.

SIFFRÉDI.

Des bontés de mon roi je sens le prix insigne,
Mais si j'obéissois je n'en serois plus digne:
Incapable, Seigneur, des souplesses de cour,
On ne me verra point, par un lâche retour,
Plier mes sentimens aux passions du maître.

GUISCARD.

Et désormais en toi je ne vois plus qu'un traître...
Tu voudrois que prenant tes volontés pour loi,
Guiscard fût, sur le trône, un fantôme de roi?
Mais ne t'en flatte pas... Adieu, quoi qu'on projette,
Constance ne sera jamais que ma sujette...
Toi, rends grâce à l'amour dont mon cœur est épris,
Qui te protège encor lorsque tu le trahis.

(*Il sort avec Rodolphe.*)

SCÈNE III.

SIFFRÉDI.

Ah! c'est cet amour seul qui confond ma prudence;
C'est lui seul qui s'oppose à l'hymen de Constance.
Tous ses autres motifs sont de fausses couleurs,
C'est un masque imposant qu'il prête à ses fureurs...
O de la passion aveuglement extrême!
Le prince est le premier à se tromper lui-même;
Et lorsqu'il n'est que foible, il se croit vertueux.
Son caractère est vif, ardent, impétueux,

Et

Et je crains de l'Etat l'embrasement funeste.
Le danger est pressant... Un seul moyen me reste...
Un moyen qui me perd... Mais s'agit-il de moi?
Ne songeons qu'au salut de l'Etat et du roi...
L'espoir nourrit l'amour... Détruisons l'espérance.
De l'hymen de ma fille Osmont a l'assurance,
J'ai promis... Mais il vient.

SCÈNE IV.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT.

La Sicile, Seigneur,
Va devoir à vos soins sa paix et son bonheur.
Oui, l'heureuse union du prince avec Constance,
Qu'avec vous du feu roi concerta la prudence,
Apporte enfin le terme à nos dissentions.
L'hymen confond leurs droits et leurs prétentions,
Qui, rallumant le feu de la guerre civile,
Auroient de sang encore inondé la Sicile.
O vertueux ami, je vous connoissois mal!...
Mais tel est des partis l'aveuglement fatal,
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice;
De mes préventions je connois l'injustice,
Et n'aurai désormais, comme vous citoyen,
De parti que l'Etat, d'intérêt que le sien.

SIFFRÉDI.

A cet aveu, Seigneur, magnanime et sincère,
On reconnoît une ame au-dessus du vulgaire.

De nos troubles cruels tant qu'a duré le cours,
Celle du noble Osmont se distingua toujours.

OSMONT.

Votre amitié, Seigneur, est un bien qu'il désire...
Mais il en est un autre auquel encor j'aspire;
Et, d'un ami commun si j'en crois le rapport,
Vous consentez d'unir votre fille à mon sort.
Ce bonheur...

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

Je rends grâce au ciel qui me l'envoie:
Vous honorez ma fille; et je vois avec joie
Le repos de l'Etat par nos nœuds affermi...
(*Il embrasse Osmont.*)
J'embrasse en vous, Seigneur, mon gendre et mon ami.

OSMONT.

Vous comblez mes désirs: Blanche a touché mon ame:
Mais pour elle brûlant d'une secrète flamme,
J'ai dédaigné ces soins des vulgaires amans,
Esclaves dont bientôt l'hymen fait des tyrans.

SIFFRÉDI.

L'amour a peu de part à ces grands hyménées
Dont la raison d'Etat fixe les destinées;
Ma fille de mes mains recevra son époux.

OSMONT.

Trouvez bon, cependant, Seigneur, qu'auprès de vous
Je presse le moment d'une heureuse alliance.
Chaque instant est un siècle à mon impatience.

SIFFRÉDI.

Il importe à l'Etat que nous soyons unis;
J'assure son bonheur en vous nommant mon fils.
Ma fille est à Belmont. Venez, sans plus attendre.
Auprès d'elle, avec vous, je consens à me rendre.
Là, d'un hymen pompeux négligeant les apprêts,
Vous recevrez sa main, sans bruit et sans délais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(La scène est à Belmont.)

SCÈNE I.

BLANCHE, *seule.*

O barbare Guiscard! ô cœur plus qu'infidèle!
Ame tout à la fois et parjure et cruelle!
Voilà donc ces sermens, ces vœux et cette foi
Que tantôt... Tu blâmois mon trouble et mon effroi...
Ainsi donc, ce matin, quand mon ame glacée
Présageoit le malheur dont j'étois menacée,
Ton cœur, sous un faux air de générosité,
Masquoit la perfidie et l'inhumanité!
Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente...
Hélas! sans rassurer ta malheureuse amante,
Que ne lui disois-tu qu'esclaves couronnés
A leur triste grandeur les rois sont enchaînés?
Blanche en auroit gémi; mais, moins infortunée,
N'accusant que ton rang et que sa destinée,
Elle eût vécu peut-être : un tendre souvenir
Eût rempli les momens de son triste avenir;
Ton image en mon cœur eût demeuré gravée.
Au faîte de l'espoir tu m'as donc élevée
Pour offrir à mes yeux l'abîme plus profond!
Ah! cette cruauté m'accable et me confond...

Guiscard, tu n'as point eu cette bassesse extrême...
Je ne puis à ce point avilir ce que j'aime...
Non... Mais l'ambition, ce poison du bonheur,
Qui corrompt les vertus sous le faux nom d'honneur;
Mais l'orgueil, l'intérêt qui de ce monde est l'ame,
Aux préjugés du trône ont immolé ta flamme...
Guiscard, à qui mon cœur élevoit des autels,
Guiscard est donc semblable au reste des mortels!
Ah!.. Mais mon père vient...Comment cacher un trouble
Qu'en ce fatal moment sa présence redouble?

SCÈNE II.

SIFFRÉDI, BLANCHE.

SIFFRÉDI, *voyant Blanche en pleurs.*

Blanche, ne cherche point à me cacher tes pleurs:
Leur source m'est connue, et je plains tes douleurs.
De ce cœur paternel la facile tendresse
D'un œil compatissant regarde ta foiblesse;
J'espère cependant en ta noble fierté:
Rappelle dans ton cœur toute sa fermeté.
C'est dans l'obscure nuit que la lumière brille;
Arme-toi de courage, et montre-toi ma fille.

BLANCHE.

Ah! je suis à jamais indigne de ce nom.

SIFFRÉDI.

J'aurois pour te blâmer une juste raison:
Ma fille n'a pas dû, sans moi, disposer d'elle;
Mais ton père est sensible à ta peine cruelle;
Sous le poids du reproche il craint de t'accabler.
Guiscard, que de ses dons le ciel voulut combler,

Ses grâces, ses vertus ont fait naître ta flamme;
J'aurois dû le prévoir, et c'est moi que je blâme.

BLANCHE.

Ah! traitez votre fille avec plus de rigueur:
Votre bonté m'accable et me perce le cœur;
Puis-je verser, hélas! des larmes trop amères?
J'afflige le meilleur, le plus tendre des pères.

SIFFRÉDI, *la serrant dans ses bras.*

Viens dans mes bras, ma fille... O toi! dans tous les temps
L'objet de mon amour, l'espoir de mes vieux ans;
Toi que baignent mes pleurs contre mon sein pressée,
Me promets-tu?... Je tremble, et ma langue glacée...

BLANCHE.

Parlez... dites, Seigneur... Qu'exigez-vous de moi?

SIFFRÉDI.

Il seroit trop honteux qu'on crût que pour son roi
Toujours des mêmes feux en secret consumée,
Blanche nourrît l'espoir d'en être encore aimée.

BLANCHE.

Ah! cet espoir, Seigneur, il l'a trop bien détruit.

SIFFRÉDI.

Il l'a dû. De vos feux quel eût été le fruit?
Ta folle passion a-t-elle donc pu croire
Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple, à sa gloire,
T'immolant notre sang, nos biens, notre repos,
D'un romanesque amour méprisable héros,
Il dût, pour être à toi, hasarder sa couronne?
Crois-tu que pour placer ma fille sur le trône,
Mon devoir eût souffert qu'on rouvrît nos tombeaux;
Qu'à ton fatal hymen rallumant ses flambeaux,

La discorde cruelle embrasât ma patrie;
Que mon sang, que ma fille en devînt la furie?
Jamais à ce projet je n'aurois consenti.
Sors d'erreur, et pour toi vois qu'il n'est qu'un parti
Qu'également ton père et l'honneur te commandent.

BLANCHE.

Votre fille en mourra... Mais qu'est-ce qu'ils demandent?

SIFFRÉDI.

Je connois ta vertu : c'est d'elle que j'attends
Le fruit toujours tardif de l'absence et du temps.
Qu'ils guérissent des cœurs peu soigneux de leur gloire;
Tu dois les prévenir, et déjà j'aime à croire
Que tu n'as plus que zèle et respect pour ton roi.
Mais ce n'est pas assez. On ne vit pas pour soi :
Plus le sort nous élève au-dessus du vulgaire,
Plus il nous met en butte à ce juge sévère,
Qui cherche nos défauts, et, sans respect des rangs,
Console sa bassesse en médisant des grands.

BLANCHE.

Que faut-il?

SIFFRÉDI.

Dès ce jour hautement le convaincre
Qu'à l'exemple du roi ma fille a su se vaincre.
Il faut, en bannissant ce prince de ton cœur,
Ne plus voir son amour que comme un déshonneur;
Et, coupant à l'espoir sa dernière racine,
Prendre un illustre époux que ma main te destine.

BLANCHE.

Ciel! un époux à moi, mon père?

SIFFRÉDI.

Au plus haut rang
Osmont joint le mérite et la splendeur du sang.
Il t'aime, et veut unir son sort à ma famille.

BLANCHE.

O mon père! daignez....

SIFFRÉDI, *l'interrompant.*

Ecoutez-moi, ma fille.
Cet hymen est pour vous l'asile de l'honneur.
Il vous faut un époux qui soit un protecteur,
Qu'impunément ne puisse offenser le roi même.
Tel est le connétable. Il est puissant, vous aime...
(*Voyant de nouveau Blanche en pleurs.*)
Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir,
Ma parole est donnée : elle doit s'accomplir,
Et dès aujourd'hui même.

BLANCHE.

Ah! seigneur!... ah! mon père!
Si jamais à vos yeux votre fille fut chère,
Si de ma mère en moi vous rappelant les traits,
Jamais pour mon bonheur vous fîtes des souhaits,
N'exigez pas de moi cet affreux hyménée.

SIFFRÉDI.

Je vous l'ai déjà dit, ma parole est donnée :
Il le faut... c'est en vain.

BLANCHE, *se jetant aux pieds de son père.*

Mon père!

SIFFRÉDI.

Levez-vous.

BLANCHE.

Non... mes tremblantes mains embrassent vos genoux :
Laissez-moi les presser et les mouiller de larmes.
Près de vous la nature est-elle donc sans armes?
Sourd à sa tendre voix, n'accablez pas un cœur
Noyé dans l'amertume et brisé de douleur.
Qu'exigez-vous, ô ciel! Votre rigueur ordonne
Que n'étant point à soi, votre fille se donne.
C'est me percer le sein... c'est outrager Osmont.
Oui, ma main sans mon cœur n'est pour lui qu'un affront.
Souffrez que, loin du monde, à jamais retirée,
Je traîne de mes jours la pénible durée...
Je ne dois pas sans vous disposer de ma foi,
Vous ne devez pas plus en disposer sans moi.
Mon père, j'ai mes droits, si vous avez les vôtres...
Rompre à la fois mes nœuds, et m'en imposer d'autres,
C'est exiger de moi par-delà mon devoir.
Je dis plus : cet effort surpasse mon pouvoir.
Peut-être avec le temps je le pourrai, mon père.
Le ciel sait si mon cœur souffre de vous déplaire.
Accordez-moi du temps... ou bien prenez mes jours;
Prenez-les, terminez leur déplorable cours;
C'est la mort qu'à vos pieds mon désespoir implore.
(*Voyant que Siffrédi s'attendrit.*)
Mais j'aperçois des pleurs que mon père dévore;
Votre cœur s'est ému, vous vous attendrissez.

SIFFRÉDI, *avec un effort marqué.*

Je vous aime, ma fille, et le fais voir assez.

BLANCHE.

Ah! ne repoussez pas un mouvement si tendre.

SIFFRÉDI, *la relevant.*

Levez-vous... Je vous plains! mais gardez-vous d'attendre
Que rien puisse jamais balancer dans mon cœur
L'intérêt de l'Etat et celui de l'honneur.
L'un et l'autre ont parlé... la pitié doit se taire;
Et, par tout le pouvoir dont le ciel arme un père,
Je veux être obéi... Blanche, préparez-vous
A recevoir Osmont en qualité d'époux.
Je vais l'amener.

BLANCHE, *à part, avec l'air abîmé de douleur.*

Ciel!

SIFFRÉDI, *à part.*

O nature trop forte!
Que sur toi le devoir avec peine l'emporte!
Qu'il en coûte à mon cœur!... Arrachons-nous d'ici.

BLANCHE, *avec chaleur.*

Non, vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi,
Mon père!

SCÈNE III.

SIFFRÉDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à Laure.*

VENEZ, Laure, et d'une triste amie
Rendez, par vos conseils, l'ame plus affermie:
Ramenez au devoir un cœur trop égaré;
Que je le trouve enfin soumis et préparé.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE.

Non, ce n'est qu'à la mort que mon cœur se dispose...
Quel amour est trahi! quel devoir on m'impose!
Ah! Laure...

LAURE.

Je ne puis approuver vos douleurs :
Le perfide Guiscard mérite-t-il vos pleurs,
Madame? Ah! c'est trop peu ressentir votre injure!
Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

BLANCHE.

Sans doute... Mais, hélas! crois-tu qu'ainsi soudain
Un cœur puisse passer de l'amour au dédain?
Qu'un sentiment si cher, né dans la solitude,
Par l'estime formé, nourri par l'habitude,
Soit détruit aussitôt qu'on cesse d'estimer?
Long-temps on aime encore en rougissant d'aimer.
On veut que je me force à l'horrible contrainte
De dévorer mes pleurs, et d'étouffer ma plainte,
De porter dans les bras d'un époux odieux
Une image toujours trop présente à mes yeux,
Une image à mon cœur, malgré moi, toujours chère!...
Où fuir?... où me cacher aux humains, à mon père?
Dans quel antre sauvage, expirant de douleur,
Ensevelir mes jours, moissonnés dans la fleur?

LAURE.

Quel est donc cet hymen à vos yeux si funeste?
Quel époux?

BLANCHE.

En est-il que mon cœur ne déteste?
Le fier Osmont pourtant m'inspire plus d'effroi.
C'est lui que, ce jour même, on veut unir à moi:
Oui, ce jour même.

LAURE.

Eh bien! vous êtes outragée:
Ce jour a vu l'affront; il vous verra vengée!

BLANCHE.

Vengée! hélas! sur qui? sur Guiscard, ou sur moi?

LAURE.

Sur cet ingrat amant qui vous manque de foi,
Sur ce cœur vil et faux.

BLANCHE, *vivement.*

Non, il ne peut pas l'être;
Non, mon cœur à ces traits ne peut le reconnoître:
Nous lui faisons injure.

LAURE.

O ciel! que dites-vous?
N'a-t-il pas à Constance, en présence de tous...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Il est trop vrai!... Je cherche à me tromper moi-même.

LAURE.

Quoi! ce matin, Madame, avec un soin extrême,
Sa tendresse s'épuise à calmer votre cœur;
Il semble vous quitter tout plein de son ardeur,
Et c'est pour vous trahir! et, pour comble d'outrage,
Devant vous hautement à Constance il s'engage!
Il veut que vous soyez témoins de votre affront.
Votre ressentiment ne peut être trop prompt...
On dit que dès demain il l'épouse.

BLANCHE, *à part.*

Ah! parjure!

LAURE.

Pouvez-vous balancer?

BLANCHE.

Dès demain?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

Eh! qu'il étouffe donc, s'il se peut, dans son cœur,
Le cri du sang d'un père et le remords vengeur!...
Laure, je veux t'en croire: un fier dépit me guide...
(*A part.*)
Tu me regretteras, homme lâche et perfide!...
(*A Laure.*)
Oui, mon hymen fera son tourment et le mien:
Il a trahi mon cœur; j'ai mal connu le sien.
D'un repentir tardif il sera la victime.
Je servirai d'exemple à celles qu'une estime,
Dans leur crédule esprit trop prompte à se former,
Sous l'appât des vertus engageroit d'aimer.

LAURE.

Voilà les sentimens que j'attendois de Blanche.
Qu'en secret dans mon sein tout votre cœur s'épanche;
Mais gardez au dehors de rien faire éclater
Dont l'orgueil de Guiscard puisse encor se flatter!
Que dans les bras d'Osmont le perfide vous voie.

BLANCHE.

Oui, dans mon désespoir je goûterai la joie...
(*A part.*)
Quelle joie!... ah! cruel! à quel nœud détesté

Me pousse de ton cœur l'horrible fausseté!

LAURE.

Osmont a des vertus : le sang de ses ancêtres,
En ses veines transmis, est le sang de nos maîtres;
Il a de la valeur.

BLANCHE.

Ne parle point de lui;
Parle-moi de l'auteur de mon cruel ennui,
De Guiscard : dis-moi bien que c'est un infidèle,
Et soutiens, s'il se peut, ma vertu qui chancelle.

LAURE.

Songez que votre père...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Oui, j'afflige son cœur,
Et je crains son pouvoir bien moins que sa douleur.

LAURE, *apercevant Siffrédi.*

Il vient.

BLANCHE, *voyant Osmont avec Siffrédi.*

Osmont le suit... O contrainte! ô supplice!
Un père exige, ô ciel! cet affreux sacrifice!

SCÈNE V.

OSMONT, SIFFRÉDI, BLANCHE, LAURE.

SIFFRÉDI, *à Blanche.*

Ma fille, de ma main recevez un époux,
Qui tous deux nous honore en s'unissant à vous;
Et que puisse le ciel, qui vous joint l'un à l'autre,
Faire, au gré de mon cœur, son bonheur et le vôtre!

OSMONT, *à Blanche.*

Le choix de votre père autorise mes feux,

Madame; mais ce choix ne peut me rendre heureux
Si le cœur où j'aspire en ma faveur ne penche.
Croirai-je que, du moins, la vertueuse Blanche
Consentira sans peine à former ce beau nœud?

BLANCHE.

Seigneur... l'obéissance... un père... son aveu...
(*A part.*)
Je me meurs!

OSMONT, *à part.*

Ciel!

SIFFRÉDI, *à Blanche.*

(*A part.*)
Ma fille!... A peine elle respire!

BLANCHE.

(*A Laure.*)
O mon père!... Aide-moi... je ne puis me conduire.
(*Elle sort avec Laure, qui la soutient.*)

SCÈNE VI.

OSMONT, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI.

Je la suis; pardonnez à mon soin paternel.

OSMONT.

Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BLANCHE.

C'EN est donc fait, hélas! un nœud fatal me lie!
Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie!...
Puisse mon père un jour ne se point reprocher
Le sacrifice affreux qu'il me vient d'arracher!
Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe,
M'a-t-il dit?... A ce mot mon courage succombe:
J'ai traîné vers l'autel mes pas avec terreur.
Oh! comment exprimer ce qu'a senti mon cœur
Quand à la main d'Osmont j'ai joint ma main tremblante?
J'ai senti fuir sous moi la terre chancelante;
D'un nuage confus mes yeux se sont couverts;
Du temple j'ai cru voir les combles entr'ouverts;
Tout sembloit s'écrouler... Illusion trop vaine!
La mort que j'invoquois n'a point fini ma peine;
Je vis... et, par mon cœur, en secret démenti,
L'irrévocable aveu de ma bouche est sorti.

SCÈNE II.

BLANCHE, LAURE.

LAURE, *avec un air troublé, et tenant un billet à la main.*

MADAME....

BLANCHE.

O ciel! quel trouble!

LAURE.

Ah! je suis confondue!

BLANCHE.

Mes yeux cherchent les tiens, et tu baisses la vue.
Ai-je quelque malheur encore à redouter?
Ce billet...

LAURE, *l'interrompant.*

Quels regrets il pourra vous coûter!
Quels reproches, hélas! vous aurez à me faire!

BLANCHE.

Je tremble... explique-toi.

LAURE.

Mon frère...

BLANCHE.

Eh bien! ton frère?

LAURE.

Je n'ai pu qu'un instant lui parler sans témoins.
Guiscard a confié ce billet à ses soins,
Qu'il lui tardoit, dit-il, de pouvoir me remettre.

BLANCHE.

Quoi! Guiscard... il m'écrit?... Croit-il par une lettre...
Voyons, Laure... Mais, non... mon cœur m'en presse en vain:
Non, je ne lirai point un billet que sa main...
(*A part.*)
Eh! que peut-il me dire?... Ah! d'une infortunée,
Qu'à des pleurs éternels toi-même as condamnée,
Ne viens point, ô Guiscard! irriter les tourmens:
Il m'en coûte assez cher d'avoir cru tes sermens;
Laisse mon cœur en paix, s'il y peut jamais être.

LAURE.

Mon frère ose vouloir justifier son maître.
Il soutient que son cœur, exempt de fausseté,
N'a fait que se prêter à la nécessité.
Il alloit plus au long m'expliquer ce mystère:
Mais, mandés à Palerme, Osmont et votre père
L'ont appelé près d'eux.

BLANCHE.

O ciel! que me dis-tu?
Mais peut-on démentir ce que mes yeux ont vu?
N'importe... cette lettre... il faut la lire... Donne,
(*Prenant la lettre.*)
Ah! donne... Ma main tremble, et tout mon cœur frissonne.
Que tantôt à l'aspect d'un billet de sa main
Un trouble différent eût agité mon sein!...
Mais lisons...
(*Elle lit.*)
« De ton cœur je conçois les alarmes,
» Chère Blanche!... » (*Elle s'arrête.*)
Ah! mes yeux se remplissent de larmes...
(*Elle continue de lire.*)
« Je brûle de te voir et de les dissiper;
» L'apparence pourtant n'a pas dû te tromper:
» Un cœur chéri du tien n'est ni lâche ni traître.
» Je volerai vers toi, dès que j'en serai maître...
» Ton père... A quel excès, ô ciel! il s'est porté!..
» Tantôt tu sauras tout. Sur ma fidélité
» Repose-toi du soin de notre destinée.
» Crois qu'à toi, pour jamais, la mienne est enchaînée,
» Et qu'en dépit de tout il n'est rien que la mort
» Qui puisse m'empêcher de t'unir à mon sort... »

(*A part, après avoir lu.*)

Jamais, hélas! jamais... Qu'ai-je fait, malheureuse?
Il accuse mon père... O conjecture affreuse!
Cet écrit, par moi-même, entre ses mains remis...
Quoi! sans l'aveu du prince, il auroit... j'en frémis!

(*Relisant.*) (*A part.*)

« Tantôt tu sauras tout... » Ah! si je te suis chère,
Garde-toi d'éclaircir ce funeste mystère,
Guiscard!.. Ah! par pitié, laisse-moi mon erreur...
Quel est donc mon destin? Ciel! quelle en est l'horreur,
Si pour Blanche il n'est plus de repos dans la vie
Qu'à se croire par toi cruellement trahie!
O dépit insensé! trop aveugle courroux!
Un instant a donc mis un abîme entre nous!
De sa fidélité j'avois mille assurances:
En devois-je si tôt croire les apparences?
Devois-je me hâter de nous perdre tous deux?
C'est toi qui l'as voulu, père trop rigoureux!
De ton âge endurci la cruelle prudence,
Un moment de dépit, un désir de vengeance...

(*A Laure.*)

Toi-même, Laure, hélas! ta fatale amitié...
Vous m'avez tous trahie... et mon cœur s'est lié.

LAURE.

Peut-être que pour vous j'en ai trop cru mon zèle;
Guiscard, au fond de l'ame, a pu rester fidèle;
Mais ce consentement, cet acte qui vous perd,
S'il n'en est pas l'auteur, ne l'a-t-il pas souffert?
L'amour est moins timide en un cœur magnanime:
Le sien, n'en doutez pas, faux ou pusillanime...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Arrête, Laure, et crains que ta témérité
Ne porte un jugement encor précipité.
Dans l'abîme déjà c'est toi qui m'as poussée;
Par mon père, par toi, sans relâche pressée,
Je vous ai cru tous deux. (O repentir trop vain!)
L'affreux remords habite et déchire mon sein.
J'ai voulu mon malheur, et je dois m'y soumettre...
J'éviterai le roi... Mais, hélas! cette lettre...
Ah! comment l'oublier?... et me vaincre et me fuir?...
Que Guiscard soit fidèle, ou qu'il m'ait pu trahir,
Ne le voyons jamais. Oui, dans la solitude,
Faisons-nous de nos maux une triste habitude:
Gémissons en secret et dévorons mes pleurs;
Surtout à mon époux cachons bien mes douleurs:
Dérobons tout prétexte à sa jalouse flamme.
Peut-être a-t-il déjà trop bien lu dans mon ame;
Je l'ai vu m'observer d'un œil sombre, inquiet;
Il sembloit de mon cœur épier le secret.
S'il en est encor temps qu'à jamais il l'ignore...
Mais périr lentement d'un feu qui vous dévore,
Et dans son cœur sans cesse en étouffer l'éclat;
Eprouver au dedans un douloureux combat,
Et montrer au dehors un front calme et paisible...
Oh! que la vie alors est un fardeau pénible!

LAURE, *voyant arriver Guiscard.*

Le roi paroît.

BLANCHE, *voulant s'enfuir.*

Fuyons... O ciel! mes pas tremblans...

SCÈNE III.

GUISCARD, BLANCHE, LAURE.

GUISCARD, *à Blanche, en se jetant à ses pieds.*
Le voilà donc passé ce siècle de tourmens;
Ton amant à tes pieds te revoit et t'adore.

BLANCHE.
Il ne m'appartient plus de vous y voir encore,
(*A part.*)
Le temps en est passé... Levez-vous, Sire... Hélas!

GUISCARD, *se relevant.*
Libre des soins cruels qui retenoient mes pas,
Tout entier à l'amour, laisse, laisse à mon ame
Exhaler les transports de sa brûlante flamme...
Mais quel est cet accueil, et d'où naît ta froideur?
M'aurois-tu fait l'affront de douter de mon cœur?
Que l'apparence, ô ciel! jusque-là te prévienne!
Ton ame ne t'a pas répondu de la mienne?

BLANCHE, *confuse et embarrassée.*
Seigneur...

GUISCARD.
Je vois encor ton esprit incertain.
Sache donc que ton père, abusant de mon seing,
A tourné contre nous... Mais quel tourment te presse?
Tu trembles.. tu pâlis... Ma chère Blanche!

BLANCHE, *du ton de la douleur la plus profonde.*
Laisse,
Oh! laisse-moi, Guiscard!

GUISCARD.
Moi te laisser... Jamais!

Non, jamais... A mon cœur il faut rendre la paix,
Il faut qu'à ton amant cette bouche adorée
Renouvelle la foi...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Mon ame est déchirée...

(*A part.*)

O crime irréparable!

GUISCARD, *vivement.*

Il ne l'est pas... Eh bien!
Ton cœur s'est trop hâté de condamner le mien:
Tu devois mieux connoître un amant qui t'adore;
Mais tout est réparé si tu m'aimes encore.

(*Voulant lui prendre la main.*)

Dis que je suis aimé...Donne-moi cette main,
Et qu'à la mienne...

BLANCHE, *retirant sa main.*

Hélas!

GUISCARD.

Tu résistes en vain.

BLANCHE.

Le ciel n'a pas voulu nous former l'un pour l'autre:
Il n'unira jamais cette main à la vôtre.

GUISCARD.

Blanche! Mais ce discours, ton trouble, ton effroi...
Tu m'arraches le cœur!... O ciel! explique-toi...
Quel est donc le secret que ta douleur me cèle?

BLANCHE.

Ne m'interrogez pas... Eloignez-vous.

GUISCARD.

Cruelle!

BLANCHE.

Un obstacle invincible...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il n'en est point pour nous;
Non : je suis roi, je t'aime, et je les vaincrai tous.

BLANCHE.

Votre pouvoir est vain : le comte Osmont...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Le traître!
Oseroit-il prétendre?...

BLANCHE, *l'interrompant aussi.*

Il respecte son maître...
Mais... il est mon époux.

GUISCARD.

Ton époux!... Que dis-tu?
Osmont!

BLANCHE.

Il est trop vrai!

GUISCARD.

Je reste confondu!
(*A part.*)
Qu'as-tu fait?... Juste ciel!

BLANCHE.

L'autorité d'un père,
Une fatale erreur...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Perfide! elle t'est chère,
Cette erreur que l'amour auroit su démentir.
Penses-tu m'abuser par un vain repentir?...
Osmont, ô ciel! Osmont posséder tant de charmes!...
Tu l'aimois, oui!

BLANCHE.

Cruel!

GUISCARD.

Je vois couler tes larmes...
Que servent à présent ces regrets superflus?
Toi seule as pu nous perdre, et tu nous as perdus...
Ciel! tandis qu'accusant l'éternité des heures,
Mon cœur impatient voloit vers ces demeures,
Blanche me trahissoit!

BLANCHE.

Eh bien! tu dois haïr
Celle qui t'adoroit, et qui t'a pu trahir.
Je ne te dirai point que mon père, que Laure...
Plus à plaindre que toi, je m'accuse et m'abhorre.
Va, d'un fatal amour perds jusqu'au souvenir;
Laisse à mon triste cœur le soin de me punir.
Victime d'une erreur que le remords expie,
Quitte-moi pour jamais.

GUISCARD.

Demande donc ma vie:
Ma vie est de t'aimer!

BLANCHE.

Mon devoir de te fuir.

GUISCARD.

Non; tes vœux et les miens tu ne les peux trahir;
Non... ton père a tout fait: il t'a sacrifiée...
(*D'un ton très-ferme.*)
Mais tes sermens d'avance avec moi t'ont liée:
Cette main est à moi.
(*Il lui prend la main.*)

SCÈNE

SCÈNE IV.

GUISCARD, OSMONT, BLANCHE, LAURE.

OSMONT, *à Blanche.*

MADAME, oubliez-vous
Qu'elle vient d'être unie à celle d'un époux?

BLANCHE.

Non : ces nœuds sont sacrés, et mon cœur les révère.

GUISCARD, *à Osmont.*

Quelle est donc cette audace?

SCÈNE V.

GUISCARD, OSMONT, SIFFRÉDI, BLANCHE, LAURE.

BLANCHE, *à Guiscard.*

(*A Siffrédi.*)

AH! Seigneur... Ah! mon père...
Venez, et détournez les maux que je prévoi.

(*Elle sort avec Laure.*)

SCÈNE VI.

GUISCARD, OSMONT, SIFFRÉDI.

GUISCARD, *à Osmont.*

Est-ce là le respect que tu dois à ton roi?

OSMONT.

Ce rang dont il abuse, il me le doit peut-être;
Mais si je l'ai trop tôt reconnu pour mon maître,
Je saurai l'empêcher d'être mon oppresseur.

SIFFRÉDI, *à Guiscard.*

Sire, vous, de nos lois l'auguste protecteur,
Vous, des droits des humains sacré dépositaire,
Méconnoissez-vous ceux et d'époux et de père?
Eh! pourquoi l'homme libre a-t-il créé des rois,
Si ce n'est pour défendre et protéger ses droits?

GUISCARD.

D'un discours importun épargne-moi la suite;
Au lieu de me juger, regarde ta conduite.
Je connois mes devoirs, et saurai les remplir;
Mais connois-tu les tiens, toi qui, pour me trahir,
D'un zèle spécieux couvrant ton imposture,
As violé mes droits et ceux de la nature?
C'est assez, Siffrédi; ne me réplique rien...
(*A Osmont.*)
Toi, Connétable, écoute, et consulte-toi bien.
Blanche aux autels n'a pu, par son père entraînée,
T'engager une foi qu'elle m'avoit donnée.
Fondé sur sa promesse, armé de mon pouvoir,
Je briserai ces nœuds. Ose t'en prévaloir;
Ose à ton souverain disputer sa conquête;
Mais, Connétable, apprends qu'il y va de ta tête.

OSMONT.

Ma tête? Apprends, Guiscard, que ceux dont je descends
Ne la soumirent point à l'ordre des tyrans.
Des fiers enfans du nord la belliqueuse race
Sait repousser l'outrage, et brave la menace.
De ce trône puissant fondateurs et soutiens,
Notre épée a ses droits, si le sceptre a les siens.

GUISCARD.

De ces droits prétendus tu pourras faire usage;
Mais, si le jour t'est cher, désormais n'envisage

Qu'avec l'œil d'un sujet soumis et repentant
Celle qu'aime ton maître, et que mon trône attend.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

OSMONT, SIFFRÉDI.

OSMONT, *à part.*

O CIEL! à cet excès porter la tyrannie!
Me ravir mon épouse et menacer ma vie!...
J'ai, grâce au ciel! un cœur, et trouverai des bras
Qui sauront mettre un frein à de tels attentats.
Il tient le sceptre encor d'une main trop peu ferme,
On peut l'en arracher. Oui, je vole à Palerme.
Il faut désabuser Constance et ses amis....
Perfide! tu tiendras ce que tu nous promis,
Ou je ne connois plus que Constance pour reine.

SIFFRÉDI.

La passion, Seigneur, trop avant vous entraîne;
Le roi s'est oublié; mais, croyez mes vieux ans,
Les conseils du courroux sont toujours imprudens:
Le repentir les suit. Vous êtes ma famille;
Mon honneur est le vôtre et celui de ma fille;
Mais songez qu'avant tout nous sommes citoyens.
Voyons, sans hasarder de dangereux moyens,
Ce qu'exige l'honneur et permet la justice;
Sauvons nos droits, enfin, sans que l'Etat périsse.
Ne précipitez rien; mais évitez le roi,
Et de vos intérêts reposez-vous sur moi.
Je connois bien Guiscard. D'abord ardente et vive
Chez lui la passion tient la raison captive.

Laissez passer ce feu, le repentir naîtra.

OSMONT, *fièrement.*

Je le crois, qu'en effet il se repentira.
Vous connoissez Guiscard, vous auriez dû, peut-être,
Un peu plus tôt, Seigneur, me le faire connoître;
Mais que j'attende en paix, et sans être vengé,
Qu'il daigne faire grâce à mon cœur outragé,
Non.... sans plus écouter une vaine prudence,
Je cours venger l'Etat, mon honneur et Constance.
Je paroîtrois un lâche aux yeux de tous, à moi,
Si je pouvois souffrir....

SCÈNE VIII.

OSMONT, SIFFRÉDI, RODOLPHE, GARDES.

RODOLPHE, *à Osmont.*

SEIGNEUR, au nom du roi,
Il faut que votre épée en mes mains soit remise.

OSMONT.

Mon épée?

RODOLPHE.

Oui, Seigneur.

SIFFRÉDI, *à part.*

Ciel! quelle est ma surprise!

RODOLPHE.

Il faut, de plus, au fort me suivre sans délai.

OSMONT, *à Siffrédi.*

Voilà de son pouvoir un glorieux essai!

SIFFRÉDI, *à part.*

Juste ciel! pour l'Etat quel funeste présage!
Ce prince, dont mes soins ont formé le jeune âge....

Je cours m'offrir à lui, sans doute il m'entendra...

(*A Osmont.*)

Allez... Bientôt, mon fils, le ciel nous rejoindra.
Guiscard a de l'honneur; il aime la justice.
A ses pieds il verra le bord du précipice.
Mes yeux par le sommeil ne seront point fermés
Que vous ne soyez libre et les esprits calmés.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Il fait nuit.)

SCÈNE I.

SIFFRÉDI.

Le roi me l'a promis... Plus calme et plus traitable,
A ma prière, enfin, il rend le connétable.
Demain il sera libre au premier trait du jour.
Mais qu'espérer, hélas! d'un si foible retour?
Indulgent sur ce point, ferme sur tout le reste,
Le roi persiste encor dans son projet funeste.
Il ne compte pour rien les maux les plus affreux,
Notre perte et la sienne... O que de malheureux
Des passions des rois sont les tristes victimes!
Que de sang innocent pour expier leurs crimes!...
Que dis-je?... Ah! n'ai-je rien moi-même à m'imputer?
J'ai couru vers l'écueil... en voulant l'éviter;
Mais j'atteste, du moins, l'œil perçant et sublime
Qui de nos cœurs éclaire et pénètre l'abîme,
Que mon zèle fut pur, et n'eut jamais pour loi
Que le bien de l'Etat et la gloire du roi.
A mon propre péril j'ai soutenu leur cause;
N'importe, quelque fin qu'un grand cœur se propose,
L'artifice peut-être est toujours criminel.
Soyons justes et vrais; et laissons faire au ciel...
Quelqu'un vient... à cette heure...

SCÈNE II.

OSMONT, SIFFRÉDI.

SIFFRÉDI.

O CIEL! quelle est ma joie!
Se peut-il que si tôt, mon fils, je vous revoie!
J'espérois que du jour la naissante clarté
Seroit l'instant heureux de votre liberté;
Mais le roi le prévient, et ce retour efface...

OSMONT, *l'interrompant.*

Je n'ai point de Guiscard obtenu cette grâce;
Je n'en attends de lui, ni n'en veux. Non, mon cœur,
Qui brave son courroux, dédaigne sa faveur.
Robert commande au fort, et mon sort l'intéresse.
Il m'a laissé sortir sur la simple promesse
Que l'aube, en se levant, me verroit de retour.
J'ai trouvé chez Constance une nombreuse cour,
De ses amis, des miens, une troupe zélée,
Qu'au bruit de ma prison la nuit a rassemblée.
Tous réclament l'honneur, la liberté, la foi,
Nomment tyran celui que vous appelez roi.
« C'est saper, disent-ils, la sûreté publique,
» Et les lois de l'Etat, et la paix domestique.
» Quoi! ce consentement authentique et formel,
» Etoit donc pour Constance un affront solennel!
» Mais elle a pour garant tout un sénat auguste.
» Si Guiscard se refuse à la loi sage et juste
» Qui, l'appelant au trône ordonne qu'avec lui
» Constance le partage et s'en rende l'appui,
» C'est au roi des Romains d'y monter avec elle:

» Au défaut de Guiscard, le testament l'appelle... »
Voilà quels sont, Seigneur, les sentimens de tous :
Refuserez-vous seul de vous unir à nous,
Vous dont la politique et les sages lumières
Ont dirigé du roi les volontés dernières ?

SIFFRÉDI.

Je soutiendrai sans doute un plan qu'à ce grand roi
L'intérêt de l'Etat inspira plus que moi;
Mais craignons, avant tout, de plonger la Sicile
Dans toutes les horreurs d'une guerre civile,
Et ne nous hâtons pas d'appeler l'étranger.
Je veux sous vos drapeaux que, prompts à se ranger,
Les amis de Constance embrassent sa querelle,
Que tous brûlent de vaincre, ou de mourir pour elle:
Ceux du roi sont nombreux, et sous ses étendards,
Vous verrez, à son nom, voler de toutes parts
Les peuples attachés au sang qui le fit naître.
On ne veut point ici d'un étranger pour maître.
Ce trône dont jadis posa les fondemens
L'immortelle valeur de nos héros normands,
Leurs fils souffriront-ils que la race suève
A la leur aujourd'hui le dispute et l'enlève?
Non ; le roi des Romains leur seroit odieux.
Ah! que la passion ne ferme point nos yeux ;
Et s'il est vrai, Seigneur, que la vertu nous touche,
Et soit dans notre cœur comme dans notre bouche,
Si nous aimons l'Etat, il faut nous réunir,
Non pour faire les maux, mais pour les prévenir.

OSMONT.

Je n'en sais qu'un moyen : perdons qui nous offense;
Ecrasons un tyran, tandis que sa puissance

N'est pas encore au point de nous faire trembler.
Mais si vous demandez que, pouvant l'accabler,
Au droit de me venger lâchement je renonce,
Interrogez l'honneur, il fera ma réponse.

SIFFRÉDI.

N'appelez point honneur cet enfant de l'orgueil,
Eternel artisan de discorde et de deuil,
Qui, toujours altéré de sang et de vengeance,
N'est jamais assez grand pour pardonner l'offense;
Qui, superbe et farouche, immole tout à soi,
Et prend le préjugé, non la vertu pour loi.
Le véritable honneur n'est que la vertu même;
Oui, de nos actions seul arbitre suprême...

OSMONT, *l'interrompant.*

On peut penser ainsi dans cet âge avancé
Qui transforme en vertu son courage glacé.
Moi, dont le sang encor dans les veines bouillonne,
Je sais comme on se venge, et non comme on pardonne.

SIFFRÉDI.

Eh bien! à vos fureurs immolez donc l'Etat:
Mais ne vous flattez pas que de cet attentat
Un cœur tel que le mien soit jamais le complice.
Non... Du roi, cependant, je blâme l'injustice.
Je maintiendrai le nœud qui joint ma fille à vous:
Le roi réclame en vain; vous êtes son époux.
Ma juste fermeté bravera sa colère;
Mais s'il ne souffre pas que la raison l'éclaire,
S'il persiste à n'avoir que son désir pour loi,
Il n'est qu'un seul parti qui soit digne de moi :
Je ne partagerai vos complots, ni son crime;
Mais je serai, Seigneur, sa première victime.

Adieu... De votre cœur modérez les transports.

OSMONT.

Ah! j'y ferois, Seigneur, d'inutiles efforts.
Osmont n'a point appris à dévorer l'outrage.

SIFFRÉDI.

Le roi verra l'abîme ou son projet l'engage.
Demain tout peut changer. Mon fils, comptez sur moi,
Et retournez au fort dégager votre foi.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

OSMONT.

Que je compte sur lui!... Promesse trop frivole!
Je vois qu'au fond du cœur Guiscard est son idole;
Il porte à ce tyran un amour insensé.
Dois-je lui confier mon honneur menacé?
Il désapprouve en vain la fureur qui m'enflamme:
Mille soupçons affreux s'élèvent dans mon ame.
Guiscard veut que je reste au fort jusqu'au matin...
Si cette nuit couvroit un horrible dessein!
Les pleurs de mon épouse, et sa frayeur mortelle,
Son trouble... Il est trop vrai, Guiscard est aimé d'elle...
La perfide!... Je crains un complot odieux...
Oui, près d'elle Guiscard élevé dans ces lieux...
Arrachons-la d'ici; prévenons l'entreprise.
J'ai des amis tout prêts, la nuit me favorise.
Allons les disposer autour de ce palais.
Il faut de mon projet assurer le succès.
Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre...
Ah! dans les noirs transports où mon ame se livre,

Blanche, Guiscard et moi, je puis tout immoler...
J'entends du bruit... Sortons.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

BLANCHE, LAURE.

LAURE.

Ou voulez-vous aller ?
Errante en ce palais, votre douleur muette
Y promène au hasard sa démarche inquiète,
Et, poursuivant en vain un repos qui vous fuit...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Abandonne mon ame au trouble qui la suit.
Va, laisse-moi; ton soin m'importune et me gêne.

LAURE.

Moi, vous laisser ! ô ciel! et lorsqu'à votre peine
Une effroyable nuit ajoute son horreur!

BLANCHE.

Une horreur plus affreuse est au fond de mon cœur.
Qu'importe, hélas! qu'importe à ma douleur profonde,
Que de son voile obscur la nuit couvre le monde?
Quand elle aura fait place à la clarté du jour,
En gémissant encor j'attendrai son retour.
Laisse-moi, je le veux ; mon amitié l'exige.
Tes conseils m'ont perdue... Oui, laisse-moi, te dis-je.
N'aigris point ma douleur... ne me réplique rien.

(*Laure s'éloigne.*)

SCÈNE V.

BLANCHE.

Me voilà seule enfin... Que ne puis-je aussi bien
Ecarter de mon cœur les cruelles alarmes !
O sommeil! c'est en vain que j'implore tes charmes.
Ta main sur les mortels verse l'oubli des maux ;
Mais il n'est plus pour moi ni douceur, ni repos.
L'avenir m'épouvante, et le présent m'accable.
Osmont au désespoir... Osmont fier, implacable,
Dévorant dans les fers sa jalouse fureur...
O reproche cruel! ô trop fatale erreur!
Mon cœur des passions éprouvoit le tumulte:
J'en ai cru le dépit; il perd qui le consulte...
(*Elle se jette dans un fauteuil.*)
Ne puis-je me calmer? la terreur me poursuit.
Que pour les malheureux l'heure lentement fuit!
Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille!
Mais qu'entends-je?...Quel bruit a frappé mon oreille?...
(*Elle se lève.*)
Je ne me trompe pas. Quelqu'un vient... C'est le roi.
Quel projet!... Je frissonne... ô ciel!

SCÈNE VI.

GUISCARD, BLANCHE.

GUISCARD.

Rassure-toi,
J'ai su me ménager une secrète entrée.

BLANCHE.

Comment, en vous voyant, puis-je être rassurée?

Vous, Guiscard, à cette heure! et lorsque dans les fers
Osmont... Si mon honneur, si mes jours vous sont chers...

GUISCARD, *l'interrompant.*

O Blanche! écoutez-moi.

BLANCHE.

Que pouvez-vous prétendre?
Quel dessein!... Je ne dois, ni ne veux vous entendre,
Non... vous voyez ma peine et mon trouble mortel...
Songez à quel reproche...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Il en est un crnel
Que Guiscard et ton cœur ont seuls droit de te faire;
C'est d'avoir cru perfide un amant si sincère,
C'est de m'avoir trahi... Le temps est précieux,
Rodolphe, avec ma garde, attend près de ces lieux,
Et le trajet est court de Belmont à la ville.
Il faut me suivre... Viens; un respectable asile...

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire, ô ciel! et que proposez-vous?
Un asile! En est-il qu'auprès de mon époux?
Guiscard à ma vertu réservoit cet outrage!
Avez-vous oublié qu'un nœud sacré m'engage
Et que l'honneur me fait un austère devoir
De ne jamais oser vous parler, ni vous voir;
Que je ne dois songer qu'à bannir de mon ame
Le souvenir trop cher d'une première flamme;
Que nous devons nous fuir, et qu'épouse d'Osmont,
Votre amour, désormais, n'est pour moi qu'un affront.

GUISCARD.

Ah! crains mon désespoir, crains ma fureur jalouse.
Non, du perfide Osmont Blanche n'est point l'épouse.

Je ne le reconnois que pour ton ravisseur.
Pour contraindre ta main, l'on a trompé ton cœur.
Rappelle nos sermens et consens que l'on brise
De vains nœuds qu'ont tissus la fraude et la surprise.
Si la loi te dégage et te permet...

BLANCHE, *l'interrompant.*

Seigneur,
La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

GUISCARD.

L'honneur!

BLANCHE.

Ton cœur, soumis à ce juge suprême,
N'a qu'à s'interroger et descendre en lui-même.
Vous n'étoufferez point son murmure importun:
Il dit qu'un souverain, comme père commun,
Doit respecter les droits d'un père de famille;
Le laisser à son gré disposer de sa fille;
Il dit que je ne puis recourir à la loi
Contre des nœuds cruels... mais consentis par moi.

GUISCARD.

Inhumaine!

BLANCHE.

Le ciel qui consacre ma chaîne,
De vos peuples heureux veut qu'une autre soit reine:
C'est un titre plus cher que je regrette, hélas!

GUISCARD.

Tu ne m'aimas jamais.

BLANCHE.

Vous ne le croyez pas.

GUISCARD.

Blanche, l'heure s'envole, il en est temps encore.

J'eus tes premiers sermens : tu m'aimas, je t'adore.
Viens : mon trône t'attend; mais il faut, sans retard...

BLANCHE, *l'interrompant vivement.*

Que parles-tu du trône? Un désert et Guiscard...
C'en est trop... près de vous, malgré moi, je m'oublie.
(*Avec un effort marqué.*)
Plaignez, mais respectez la chaîne qui me lie,
Et recevez de Blanche un éternel adieu.

GUISCARD.

Je ne le reçois point : je demeure en ce lieu;
Je n'écoute plus rien qu'un désespoir funeste.
Périssent à tes yeux mes jours que je déteste!
Je te perds; c'en est fait, tout est fini pour moi.

BLANCHE.

Quel transport te saisit! Ciel! quel est mon effroi.

GUISCARD.

Je ne me connois plus... Blanche veut que je meure...
Oui, tu le veux... Eh bien! j'obéis, et sur l'heure
(*Tirant son épée.*)
Ce fer...

BLANCHE.

Guiscard, arrête, ou le plonge en mon sein;
Termine, par pitié, mon malheureux destin.
C'en est trop, je succombe à ma douleur mortelle.
Au nom de cet amour...

GUISCARD, *l'interrompant.*

Trahi par toi, cruelle!

BLANCHE.

Oui, j'ai trahi l'amour; mais il reste à mon cœur
La vertu, qui console au comble du malheur.

Veux-tu me la ravir? veux-tu souiller ma gloire?
Si je pouvois, cruel, et te suivre et te croire,
Serois-je digne encore et du jour et de toi?
Non...

GUISCARD, *se jetant à ses pieds.*

Je meurs à tes pieds!

SCÈNE VII.

GUISCARD, OSMONT, BLANCHE.

OSMONT, *à part.*

Ciel! qu'est-ce que je voi?
(*A Guiscard, en mettant l'épée à la main.*)
Guiscard aux pieds de Blanche!... A moi, tyran! vengeance!
Défends-toi.

GUISCARD, *mettant aussi l'épée à la main.*

Songe, traître, à ta propre défense.
(*Ils se battent; Osmont tombe mortellement blessé.*)

BLANCHE, *à Osmont, en courant à lui.*

O malheureux époux!

OSMONT, *se ranimant, et la frappant de son épée.*

Femme perfide! meurs.
(*Il retombe.*)

SCÈNE VIII.

GUISCARD, SIFFRÉDI, BLANCHE, RODOLPHE, GARDES.

SIFFRÉDI, *à part.*

Quel bruit se fait entendre!... ô destins! ô fureurs!

GUISCARD, *à Siffrédi.*

Contemple ton ouvrage.

BLANCHE, *d'une voix mourante.*

Ah! si je vous suis chère,
Epargnez ses vieux ans.

SIFFRÉDI.

O ma fille!

BLANCHE.

O mon père!

GUISCARD.

Blanche, ma chère Blanche!

BLANCHE.

Ecoutez-moi, tous deux...,
O trop malheureux père!... Amant plus malheureux!
Jurez de respecter ma volonté dernière.

GUISCARD.

Je jure de quitter avec toi la lumière.

BLANCHE.

Non; vivez : je le veux. Consolez ce vieillard.
(*A Siffrédi.*)
Ne lui reprochez rien... Vous, consolez Guiscard...

L'un à l'autre, en mourant, ma tendresse vous donne...
(*A part.*)
La lumière me fuit... La force m'abandonne.
(*A Guiscard, en lui tendant la main.*)
Ciel! prends pitié de moi...Guiscard... ta main... je meurs!
GUISCARD, *à part, et voulant se frapper de son épée.*
Elle expire !... la mort réunira nos cœurs.
(*On le désarme.*)

FIN DE BLANCHE ET GUISCARD.

LE

SIÉGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 13 février 1765.

NOTICE

SUR DE BELLOY.

Pierre-Laurent Buirette de Belloy, naquit à Saint-Flour, en Auvergne, le 17 novembre 1727. Ayant perdu ses père et mère dès l'âge de six ans, il fut confié à la tutelle d'un oncle paternel, avocat au parlement de Paris. Ce dernier lui fit faire ses études au collége Mazarin, et le destina au barreau. Les heureuses dispositions de son pupille, son aptitude au travail, lui faisoient espérer qu'il pourroit obtenir des succès dans cette carrière; mais le jeune Buirette, entraîné par un goût décidé pour la poésie, ne put se soumettre aux intentions de son oncle. Pour se délivrer de la contrainte où ce tuteur sévère le tenoit, il s'expatria. Le besoin de pourvoir à son existence lui fit embrasser la profession de comédien. Ce fut à cette occasion qu'il prit le nom de de Belloy, qu'il a toujours conservé. Il parcourut le nord, et passa plusieurs années à la cour de Saint-Pétersbourg, sous le règne de l'impératrice Elisabeth, à laquelle il adressa plusieurs fois des vers.

En 1758, il revint à Paris pour y faire jouer *Titus*, tragédie qu'il avoit composée en Russie. Cette pièce, imitée de Métastase, fut représentée le 28 février de l'année suivante, et n'eut aucun succès. L'auteur ne pouvoit compter sur une brillante réussite; cependant, les preuves de talent qu'il donnoit dans son ouvrage, lui méritoient au moins quelques encouragemens. On prétend que son oncle contribua par une cabale à cette chute. Quoi qu'il en soit, de Belloy se soumit au jugement du public : il retira sa pièce le lendemain de la première représentation ; mais loin de se laisser abattre par ce revers, il s'occupa aussitôt de la composition d'un autre ouvrage, et le 6 mai 1762, il fit représenter *Zelmire*, tragédie. Le succès qu'obtint cette pièce fut un heureux prix de la persévérance de l'auteur : elle fut jouée quatorze fois de suite au bruit des applaudissemens. Dès ce moment, la réputation de de Belloy commença à s'établir, et il reçut de plusieurs seigneurs des offres de service. Quoique dans un état peu éloigné de l'indigence, il ne voulut accepter aucun emploi, pour pouvoir se livrer entièrement et sans nulle contrainte à son goût pour les lettres.

Le 13 février 1765, il donna le *Siége de Calais*. Cette pièce, remplie de sentimens vraiment patriotiques, fut accueillie avec enthousiasme pendant dix-neuf représentations. Ce fut à cette occasion que Louis XV accorda à de Belloy une médaille qu'il avoit fondée pour les auteurs qui

auroient obtenu trois succès au théâtre : Sa Majesté voulut que celui du *Siége de Calais* comptât pour deux. La ville de Calais reçut ce poète au nombre de ces citoyens, et lui fit remettre une boîte d'or aux armes de la ville, avec cette inscription :

Lauream tulit, civicam recipit.

De Belloy resta six ans sans rien faire représenter : il fit imprimer en 1770 sa tragédie de *Gaston et Bayard*, mais ce ne fut que le 24 avril de l'année suivante qu'elle parut au théâtre. Le succès qu'obtint cette pièce ouvrit à l'auteur les portes de l'académie.

Pierre-le-Cruel, tragédie que de Belloy donna le 24 mai 1772, n'eut que cette représentation ; Cependant à plusieurs reprises qni en ont été faites dans la suite, elle a obtenu beaucoup de succès.

Gabrielle de Vergy étoit terminée, et de Belloy l'avoit même présentée aux comédiens avant la pièce précédente : mais mademoiselle Clairon ; à qui il vouloit confier le premier rôle, ayant quitté le théâtre à cette époque, il ne fit point représenter cette tragédie. Elle ne fut mise à la scène que le 12 juillet 1777, deux ans après la mort de l'auteur.

Ce poète mourut le 5 mai 1775, dans sa quarante-huitième année.

PERSONNAGES.

EDOUARD III, roi d'Angleterre.
GODEFROI DE HARCOURT, l'un des généraux de l'armée anglaise.
ALIÉNOR, fille du comte de Vienne, gouverneur de Calais.
MAUNI, chevalier anglais.
LE COMTE DE MELUN, chevalier français.
EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, maire de Calais.
AURÈLE, son fils.
AMBLÉTUSE, bourgeois de Calais.
UN OFFICIER anglais.
Troupe de CHEVALIERS ANGLAIS.
Troupe de BOURGEOIS DE CALAIS.
UN HÉRAUT D'ARMES.
GARDES D'EDOUARD.
FEMMES D'ALIÉNOR.

La scène est à Calais. Les trois premiers actes et le cinquième se passent dans la salle d'audience du palais du gouverneur; le quatrième dans la prison, qui est un souterrain du même palais.

LE

LE

SIÉGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE,
AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE.

Quoi! le comte de Vienne est sorti de Calais,
Et son ordre avec vous m'enchaîne en son palais?
Il combat pour nos jours, et sa prudence active
Borne à des soins obscurs notre valeur oisive?
Prêts à voler soudain aux postes menacés,
Au centre de nos murs son choix nous a placés;
Mais l'Anglais prodiguant de trompeuses alarmes,
Pour affoiblir nos coups a divisé nos armes...
(*A part.*)
O patrie!... ô tourment pour un vrai citoyen!...
Je vois ton sang versé sans y mêler le mien!

De ce fier gouverneur la funeste vaillance
Toujours aux grands périls réserve sa présence.

AMBLÉTUSE.

O maire de Calais, modérez vos douleurs :
L'absence des dangers afflige nos deux cœurs :
Mais vous avez un fils que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la patrie.
Près de Vienne et d'Harcourt, par ses exploits naissans,
L'éclat de sa jeunesse honore vos vieux ans.
Pendant ce siége affreux, son zèle et son courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage.
Quel bonheur si ce jour, consommant nos travaux,
Joignoit son nom vainqueur aux noms de nos héros;
S'il obtenoit ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux Français, l'estime de son maître!

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuse, en vain à ma douleur
D'un avenir si doux tu présentes l'erreur;
Par un trouble inconnu malgré moi je rejette
L'image d'un bonheur que mon ame souhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi! vous désespérez du sort de ce combat?

SAINT-PIERRE.

J'espère tout, ami, des destins de l'Etat.
Malheur aux nations qui, cédant à l'orage,
Laissent par les revers avilir leur courage,
N'osent braver le sort qui vient les opprimer,
Et pour dernier affront cessent de s'estimer!
De notre espoir encor rien ne tarit les sources;
C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.

Je pourrai dans ce jour périr avec mon fils,
Mais ma mort peut servir au bien de mon pays;
Et si nos citoyens tiennent tous ce langage,
Du salut de l'Etat c'est le plus sûr présage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du sort;
Croyez qu'ils béniroient leur chute avec transport,
Si Calais, en tombant, pouvoit sauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'est-là, je l'avouerai, ma plus ferme espérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyions introduit
Le secours qu'à grands pas le roi même y conduit.
Peut-il forcer ce camp d'étonnante structure,
Ce chef-d'œuvre de l'art servi par la nature,
Qui, nous environnant d'immenses boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts?
Comment Vienne et le roi, que l'ennemi sépare,
Se concerteront-ils pour l'assaut qu'on prépare?
Du vainqueur de Créci le fatal ascendant,
Du succès d'Edouard est le triste garant.
En vain Louis d'Harcourt, à Valois si fidèle,
Contre un frère proscrit vient signaler son zèle:
Ce coupable héros, ce bouillant Godefroi,
Long-temps l'espoir des lis, aujourd'hui leur effroi,
Bravant de nos guerriers l'imprudence hardie,
Accable la valeur sous l'effort du génie.
Pour ses yeux pénétrans l'art n'a plus de secrets;
La France doit sa perte aux talens d'un français.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable;

Innocent et plongé dans l'horreur des cachots,
La seule excuse, hélas! des erreurs d'un héros,
La vengeance égara son ardente jeunesse;
L'exil accrut encor cette sanglante ivresse.
Aux rigueurs du ministre opposant l'attentat,
Un seul homme opprimé fit les maux de l'Etat.

SAINT-PIERRE, *entendant le bruit du canon.*

J'entends toujours gronder ces foudres mugissantes.

AMBLÉTUSE.

L'écho des mers répond sous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.

Eh! que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs volcans d'un airain destructeur,
Qui semble renfermer le dépôt du tonnerre,
Et dont le seul Anglais effraie encor la terre,
Mais qui, des nations réglant bientôt le sort,
Dans le monde étendra l'empire de la mort,
Monument infernal d'un siècle d'ignorance,
Où l'art de se détruire est la seule science?...
(*A part.*)
Grand Dieu! c'est pour punir les crimes des humains
Que du feu de l'enfer tu viens d'armer nos mains;
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs sanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos frères.
(*A Amblétuse, en n'entendant plus le bruit du canon.*)
Amblétuse, le bruit est soudain suspendu.

AMBLÉTUSE, *à part, après avoir écouté un moment.*

O silence effrayant!

SAINT-PIERRE, *regardant au-dehors.*

Ami, tout est perdu!

Je ne vois point flotter l'étendard de la gloire,
Qui devoit, sur la tour, m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.

Il n'en faut pas douter, nos guerriers sont vaincus.

SAINT-PIERRE.

S'il est vrai, je frissonne! Ah! mon fils n'est donc plus.
Il n'a jamais su fuir... Sa chaleur indiscrète
Voit comme un déshonneur la plus sage retraite...
(*A part.*)
Il est mort; et mes pleurs... Que fais-je? O mon pays!
Quand je t'aurai sauvé, je pleurerai mon fils!
Amour de la patrie, ô pure et vive flamme!
Toi, mère des vertus; toi, l'ame de mon ame,
Rallume dans mon sein tes transports généreux;
Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux.
C'est mon pays, mon roi, la France qui m'appelle,
Et non le sang d'un fils qui dut mourir pour elle...
(*A Amblétuse.*)
Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.
(*Amblétuse sort.*)

SCÈNE II.

SAINT-PIERRE.

Voici donc le moment que j'ai su pressentir!
De tant de jours cruels voici l'heure dernière.
Mais elle ouvre à l'honneur la plus vaste carrière;
C'est l'instant du héros... Rien ne paroît encor.
Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir?... Du haut de nos murailles
Elle a dû voir le sort de ces tristes batailles;

Et Vienne, qui toujours rentroit ici vainqueur,
Ne vouloit point survivre à son premier malheur...
(*Voyant paroître Aliénor.*)
Elle approche.

SCÈNE III.

ALIÉNOR, *suivie de ses femmes;* SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, *en pleurs, soutenue sur une de ses femmes, à Saint-Pierre.*

O MON père!

SAINT-PIERRE, *à part.*

A peine elle respire...
(*A Aliénor.*)
Madame, eh quoi! vos pleurs...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Ils doivent tout vous dire.
Si des revers plus grands pouvoient nous accabler,
Le destin contre nous sauroit les rassembler.
Le roi, mon père, Harcourt, d'une ardeur incroyable,
Ont assailli partout ce camp si redoutable.
J'ai vu périr Harcourt; on dit le roi blessé,
Et mon père est captif d'un vainqueur courroucé.
Nos soldats s'avançoient dans un calme terrible.
Soudain tonne l'airain, jusqu'alors invisible;
Et ses bouches de feu vomissent dans nos rangs
Les instrumens de mort qu'il porte dans ses flancs.
Nos braves chevaliers et mon père à leur tête
De cent globes de fer ont bravé la tempête,

Quand sous des coups mortels son coursier chancelant
L'entraîne et se débat sur mon père sanglant.
Plus prompts que tous mes cris, qu'ils ne pouvoient entendre,
Les Français éperdus volent pour le défendre.
Combien l'amour encore embrasoit leur valeur!
Pour leur père commun ils avoient tous mon cœur!
Mais, toujours plus fatal pour les plus magnanimes,
Ce foudre inépuisable entasse ses victimes;
Et nos rangs écrasés par ses feux renaissans
Ne sont qu'un long monceau de cadavres fumans.
Sur les restes épars de ce vaste carnage,
Le glaive a de la flamme achevé le ravage;
Et des Anglais vainqueurs, en détestant ses jours,
Mon père enfin reçoit des fers et des secours.
C'est au fils d'Edouard, jaloux de sa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel sort!... Autant que vous je m'en dois affliger...
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus père... Ah! ce combat funeste
M'enlève-t-il encor le seul fils qui me reste?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu, malgré lui, porté par nos soldats,
Qu'il inondoit du sang qui couloit de son bras.
Tant qu'il a pu combattre, il fut notre espérance.

SAINT-PIERRE.

Il respire, et son sang a coulé pour la France!
(*A part.*)
Double faveur des cieux qui se répand sur moi!
J'ai donc un fils encore à donner à mon roi?

ALIÉNOR, *à part.*

Dieu! l'admiration a suspendu mes larmes!...
(*A Saint-Pierre.*)
O cœur vraiment français! ô transport plein de charmes!
Quand Vienne me quittoit pour ses devoirs cruels,
Vous remplissiez vers moi ses devoirs paternels.
Je le revois toujours dans votre ame intrépide;
Quel cœur auprès de vous peut être encor timide?

SAINT-PIERRE, *voulant sortir.*

Je cours sur les remparts recueillir nos débris.

ALIÉNOR, *l'arrêtant.*

Demeurez. C'est un soin qu'Aurèle a déjà pris.
L'Anglais est retiré; son camp paroît tranquille:
Tout est en sûreté sur les murs de la ville.
Mais du sort de mon père il faut nous occuper:
Au courroux du vainqueur pourra-t-il échapper?
Pour savoir ses destins ma frayeur et mon zèle
Députent vers l'anglais un écuyer fidèle...
Pardonnez! ses périls, présents à mes douleurs,
Ebranlent mon courage et m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas! sage et brave Saint-Pierre,
Edouard, peu content du trône d'Angleterre,
Veut encor, dans Paris, hériter de nos rois;
De sa mère avec faste il réclame les droits:
Valois même à ses yeux n'est qu'un prince rebelle...
S'il va punir mon père en sujet infidèle!

SAINT-PIERRE.

Edouard des Français cherche à gagner les cœurs,
Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs.
Mais si de son courroux la prompte violence
Peut sur la politique emporter la balance,

Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,
Harcourt, que votre père éleva comme un fils,
Lui qui, formant l'espoir du plus tendre hyménée,
Vit à sa noble ardeur votre main destinée,
Lui, l'auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce roi, que lui seul rend vainqueur.

ALIÉNOR.

Ah! c'est le seul français parjure à son vrai maître;
Que j'aurois à rougir des bienfaits de ce traître!
Son nom est mon opprobre, et ses perfides mains
Ont brisé dès long-temps tous les nœuds les plus saints.
Il outragea l'amour... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie et qui le déshonore.
Quand j'acceptai son cœur, il méritoit le mien:
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien.
Mes feux n'empruntoient pas ces ombres du mystère,
Des coupables amours refuge nécessaire:
Dans la simplicité d'une innocente ardeur
On ose à l'univers avouer son vainqueur.
Soit que dans les tournois, école de la gloire,
Il fît le noble essai des jeux de la victoire;
Soit que son bras, vengeur des chrétiens avilis,
Abattît le croissant et relevât les lis,
Mes chiffres, mes couleurs ornoient toujours ses armes:
Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes.
Ah! ce sang étoit pur. En plaignant son malheur,
L'amour étoit, du moins, consolé par l'honneur;
Mais il me faut pleurer, dans son triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCÈNE IV.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre.*

Il n'est plus d'espérance, et j'ai vu votre fils
Blessé, mais plus ardent, rassembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvroit son visage,
Ses yeux étinceloient du feu de son courage.
A peine de son sang on arrête les flots
Qu'au-devant de la mort il retourne en héros;
Et, du brave Mauni repoussant les bannières,
Il a pour la retraite assuré nos barrières.
Il vouloit plus. Nos soins retiennent sa chaleur,
Imprudence excusable à sa jeune valeur...
(*Voyant paroître Aurèle.*)
Le voici.

SCÈNE V.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AURÈLE, *le bras en écharpe, et soutenu par un bourgeois;* AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE, *à Aurèle, allant à lui et l'embrassant.*

Viens... Reçois le prix de ton courage,
Mon cher fils! de mon sang tu fais un digne usage.
(*Le pressant sur son cœur.*)
Du plaisir de le voir noblement répandu,
Sens tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURÈLE.

J'en conserve, mon père, en ces momens funestes,
Assez pour honorer et vendre chers ses restes,
Et pour tenir, peut-être, à nos fiers ennemis
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis...
De mes sens trop émus excusez la foiblesse !...
(*Il s'assied ; son père le serre entre ses bras.*)
Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégresse...
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras,
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas,
Donner, en vrai français, à mon heure dernière,
Mon sang à ma patrie et mes pleurs à mon père !...
(*A Aliénor.*)
Madame, savez-vous le nom de mon vainqueur ?
Sous le bras d'un héros je tombe avec honneur.
Je défendois Harcourt mourant sur la poussière ;
Un guerrier m'a blessé... J'ai reconnu son frère :
Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux...
Jugez si le mourant est le plus malheureux !

ALIÉNOR, *à part.*

Ciel ! tu veux lui choisir les plus chères victimes !
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes !

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre, en voyant, de loin, arriver les chefs des bourgeois.*

Ami, les chefs du peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leur derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE, *faisant signe qu'on les laisse entrer.*
(*A Aliénor.*)
Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle ;
Que votre sexe en vous ait toujours un modèle.

Souverain des Français, il peut tout sur leurs cœurs·
C'est lui qui fait souvent leur gloire ou leurs malheurs;
Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire,
En aimant la patrie, il nous la rend plus chère.
D'un peuple sans espoir éclairez la valeur :
Vous êtes son oracle; il consulte l'honneur.

SCÈNE VI.

ALIÉNOR, AURÈLE, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE, *aux chefs des bourgeois.*

DÉFENSEURS de Calais, chefs d'un peuple fidèle,
Vous, de nos chevaliers l'envie et le modèle,
Faudra-t-il, pour un temps, voir les fiers léopards
A nos lis usurpés s'unir sur nos remparts?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines
Et de tomber encor sous des mains inhumaines,
Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil
Dans nos forts ébranlés voit toujours son écueil.
La valeur des Français dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits et de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre aurore appeloit le retour,
Et par nos murs ouverts respirant le canage,
Sur leurs restes tombans méditoit son passage :
Le jour reparoissoit; et ses regards surpris
Trouvoient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses piéges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,

L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ses fléaux terribles,
De l'humaine foiblesse ennemis invincibles.
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la mort dans ces lieux dévastés.
Du ciel et des saisons les rigueurs meurtrières,
La disette, la faim nous ont ravi nos frères;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible et chère,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France,
Tandis que cent vaisseaux, environnant ce port,
Renferment avec nous l'indigence et la mort.
Si d'un peuple assiégé la dernière infortune
Ne nous avoit réduits qu'à la douleur commune
De céder au vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrois avec vous résoudre ma vertu.
Mais l'injuste Edouard nous ordonne le crime:
Il veut qu'en abjurant notre roi légitime,
Sur le trône des lis, au mépris de nos lois,
Un serment sacrilège autorise ses droits.
Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles,
En prince qui pardonne à des sujets rebelles.
Vous ne donnerez point à nos tristes Etats
Cet exemple honteux... qu'ils n'imiteroient pas.

Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle.
Nous mourrons pour le roi, pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous.
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

ALIÉNOR, *aux bourgeois.*

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux
Attend, sans le prescrire, un chef si généreux.
Mon père projettoit un noble sacrifice...
Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse!
Ah! j'en rends grâce au ciel! Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre,
Faisons-nous un bûcher de la patrie en cendre.
Songez que, cette nuit, le vainqueur furieux,
Peut, au premier assaut, se voir maître en ces lieux.
De ce peuple, épuisé par tant de funérailles,
A peine un foible rang couronne nos murailles;
Attendrez-vous, amis, ainsi que dans Beauvais,
Que le soldat féroce, avide de forfaits,
Sur le sein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils sanglans, vos filles outragées?
Ah! prévenez le crime en cédant au malheur;
Que la mort soit, du moins, l'asile de l'honneur!
Vous verrez, comme moi, vos épouses fidèles
Encourager vos mains heureusement cruelles;
Et pressant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous...

Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un térile monceau de cendre et de poussière;
Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,
Reconnoisse les cœurs dont il s'est séparé;
Qu'il en meure de honte, et que mon digne père
Me pleure, en m'admirant... comme il pleura mon frère.
Enfin, qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va se voir épurer,
Nous puissions dire au moins, que, sans changer de maître,
Cessant d'être français, Calais a cessé d'être.

AURÈLE, *à part.*

O noble emportement! désespoir de l'honneur,
Qui ranime mes sens et passe dans mon cœur!...

(*Aux bourgeois.*)

Oui, d'un œil inquiet la France nous contemple,
Et son sort désormais dépend de notre exemple.
Il faut, pour relever ses peuples abattus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chasser de nos bords ce vaillant insulaire,
Pour ravir notre sceptre à sa race étrangère,
Prouvons-lui que son bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, et non nous asservir.
L'Anglais nous enviera nos sépulcres de flamme.
Si d'une foible argile il affranchit son ame,
S'il brave la nature et l'ose surmonter,
Notre amour pour nos rois peut aussi la domter.
(*Il veut sortir, mais il prend la main de son père et s'arrête.*)
Courons... Mais je verrai, par des flammes cruelles,
Dévorer cette tête et ces mains paternelles!...

Je ne le verrai point... ils en frémissent tous...
Plus jeune, je saurai m'y plonger avant vous.
(*Il veut encore sortir.*)

SAINT-PIERRE, *l'arrêtant.*

(*Aux bourgeois.*)

Demeure... O mes amis! c'est le ciel qui m'inspire,
Vous vivrez. J'ai sauvé des héros que j'admire.
Au monarque, à l'Etat, conservez vos grands cœurs...
(*A Aliénor.*)
Déclarons à l'Anglais vos projets destructeurs;
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la ville,
Et l'or, et ces dépôts de richesse inutile,
S'il nous laisse partir, guerriers, femmes, enfans,
Et porter tous au roi nos services constans.
Je conçois d'Edouard la rage frémissante...
Pour sauver sa conquête il faut qu'il y consente.
Eh! qu'importe à Philippe, en ses nobles projets,
De perdre des remparts, s'il garde ses sujets?
Abandonnons pour lui nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie.
Son malheur nous appelle auprès de ses drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux;
Qu'il remette en nos mains, aux combats exercées,
Ses remparts les moins sûrs, ses villes menacées,
Et qu'en nous y trouvant les Anglais rebutés
Reconnoissent Calais dans toutes nos cités...
(*Montrant les bourgeois.*)
Madame, à ce discours vous voyez que la joie,
Comme sur votre front, dans leurs yeux se déploie!...
(*A Amblétuse.*)
Partez, brave Amblétuse. Allez, en sûreté,

Au conquérant anglais proposer ce traité...

(*Aux bourgeois.*)

Nous, annonçons au peuple un bonheur qu'il ignore...

(*A part.*)

Quel présent je vais faire au maître que j'adore!

(*Amblétuse sort d'un côté, Aliénor et les chefs des bourgeois sortent d'un autre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE COMTE D'HARCOURT.

Dans mes sens soulevés quel tumulte confus!
Je rougis de moi-même et ne me connois plus!
Cité que je remplis d'infortune et de gloire,
Contemple ton vainqueur; il pleure sa victoire...
Cher Harcourt! ô mon frère, à mes yeux immolé!
O mortel vertueux!... à qui j'ai ressemblé,
Sans cesse autour de moi je vois ton ombre errante;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés, méconnus si long-temps,
Rentrent tous dans mon ame à tes derniers accens!
Ils frappent, par ta voix mon oreille éperdue;
Ton sang de tous côtés les retrace à ma vue.
La honte, les remords, la rage, la douleur,
Mille poisons brûlans fermentent dans mon cœur;
Et l'amour, plus terrible en ce désordre extrême,
S'accroît par les tourmens qu'il redouble lui-même.
O toi dont j'ai trahi la respectable ardeur,
Dont j'ai semé les jours d'amertume et d'horreur,
Si la vengeance habite en ton ame outragée,
Viens jouir de mes maux : ils t'ont assez vengée.

SCÈNE II.

HARCOURT, UN OFFICIER ANGLAIS.

HARCOURT.

Eh bien! qu'a-t-elle dit?

L'OFFICIER.

Elle vient sur mes pas;
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT, *à part.*

Je brûle de la voir... et tremble à son approche!...
De ceux qu'on a trahis l'aspect est un reproche.
(*Il fait signe à l'officier de se retirer, et l'officier sort.*)

SCÈNE III.

HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR, *du fond du théâtre, marchant vers le comte, sans l'envisager ni le reconnoître d'abord.*

Seigneur, je l'avouerai, d'un monarque vainqueur
Je n'osois point attendre un tel excès d'honneur.
Quoi! pour me rassurer sur le sort de mon père,
(*A part, en reconnoissant Harcourt, qui se jette à ses pieds.*)
(*A Harcourt.*)
Il m'envoie... Ah! grand Dieu! c'est Harcourt... Téméraire!
Qui peut donc m'exposer à l'horreur de te voir?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au désespoir.

Ah! calmez un moment cette ardente colère!

ALIÉNOR.

Obéis à ton roi... Parle-moi de mon père.

HARCOURT.

Edouard vous promet de respecter ses jours.

ALIÉNOR, *avec joie, à part.*

(*A Harcourt.*)

Ah!... Je peux donc cesser d'entendre tes discours...
(*Faisant quelques pas pour sortir.*)
Adieu.

HARCOURT, *la suivant.*

Vous m'entendrez, ou ma mort est certaine.
Mon amour furieux servira votre haine...
(*L'arrêtant.*)
Demeurez, ou mon sang va rejaillir sur vous.
(*Il met la main à son épée.*)

ALIÉNOR.

Ce crime te manquoit pour les couronner tous!...
Malheureux! meurs encor sans réparer ta vie.

HARCOURT.

Je veux la réparer, c'est mon unique envie.
Daignez servir de guide aux aveugles transports
De ce cœur forcené jusque dans ses remords.
Ce choc tumultueux des remords et du crime,
Va m'égarer peut-être au sortir de l'abîme.
Un regard sur moi-même obscurcit ma raison.
Opprobre de l'amour, fléau de ma maison,
Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Le nom d'Harcourt flétri? lâche! oses-tu le croire?

Va, le nom des héros par un traître porté
N'arrive pas moins pur à l'immortalité.
Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer sans en être obscurcie.
Ta honte est à toi seul; et tes fils glorieux
Oublieront ton néant pour nommer leurs aïeux.
Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déjà tu couvrois d'une splendeur nouvelle.
De ces fameux Harcourt les mânes empressés
S'attendoient à l'honneur de se voir surpassés :
Ton cœur a démenti sa promesse sublime;
Tu fais de cent vertus les instrumens du crime.
Avec moins de talens, ton frère, plus humain,
Lui qui vient de périr, peut-être sous ta main,
Offroit à notre amour, par un rare assemblage,
Le citoyen, l'ami, le guerrier et le sage.
Utile à sa patrie et fidèle à ses rois,
Ses illustres revers flétrissent tes exploits.
Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides,
Tes victoires étoient autant de parricides.
Achève... Ose, cruel, sous ces murs malheureux,
Me voir plonger vivante en des torrens de feux.
Cueille ces vils lauriers que l'Anglais veut te vendre,
Trempés du sang d'un frère et couverts de ma cendre!

HARCOURT.

Ah! quels traits déchirans vous plongez dans mon sein!
Que d'horreurs!.. Quoi! mon frère expirer par ma main?
Non... Mais sa mort me rend à l'espoir de ma race.
Que n'étiez-vous présente au jour de ma disgrâce!
L'ascendant que sur moi vous donnoient vos appas
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.

En me privant de vous on me rendit rebelle.
Exilé de la France et soupirant vers elle,
Je m'armai pour punir un ministre oppresseur,
Pour l'en chasser moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah! de ses fils absens la France est plus chérie :
Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.
C'est pour elle et pour vous que j'ai tout entrepris.
Ma valeur en vous deux voyoit son plus doux prix.
Edouard sut flatter mon amour, ma vengeance;
Edouard me parut le vrai roi de la France.
Mais le trépas d'Harcourt, terrassant ma fureur,
Vient, par un coup de foudre, éclairer mon erreur.
Sur des morts entassés me frayant un passage,
Mon courroux poursuivoit les débris du carnage.
Je m'entends appeler d'une mourante voix :
(*A part.*) (*A Aliénor.*)
Je m'arrête... O mon frère!... A mes pieds je le vois,
Me tendant une main déchirée et tremblante;
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante.
Ses cheveux tout trempés, et sur son front épars,
Me laissent avec peine entrevoir ses regards :
« Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frère t'embrasse!
» Puisse ma mort du moins m'obtenir une grâce!
» Le roi perd un soldat; qu'il trouve plus en toi :
» Va lui rendre un héros; meurs un jour comme moi. »
Je l'embrasse, et son sang est lavé par mes larmes;
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes.
On nous porte tous deux aux tentes des vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.
Votre nom prononcé dans ces momens terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles,

Vienne et ses durs mépris, tout confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux;
Et je sens que l'amour, lorsque l'honneur l'épure,
Donne encor plus de force au cri de la nature.

ALIÉNOR.

Eh bien! ose venger nos maux et tes forfaits.
Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais.
Rends un malheureux père à sa fille tremblante,
Et la gloire et la vie à la France expirante.
De quelle ardeur j'irois te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes chevaliers!
Mais, hélas!... Vaine erreur! songe de l'espérance!
Le salut de Calais n'est plus en ta puissance :
La faim vient d'énerver un reste de soldats;
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs, de tous nos chefs la promesse sacrée,
De ces murs à l'Anglais offre déjà l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connois l'abîme où je suis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumières;
J'ai mis entr'elle et moi d'invincibles barrières;
Mais je puis des Français rejoindre les drapeaux...
Que dis-je? eh! pensez-vous qu'à mes sermens nouveaux
L'inflexible Valois rende sa confiance?
Edouard a des droits sur ma reconnoissance :
Sa fidèle amitié me livra ses secrets.
Irai-je contre lui m'armer de ses bienfaits,
Moi qui, malgré la voix de son sénat auguste,
L'ai seul précipité dans cette guerre injuste!

Ah! le comte d'Artois traîna jusqu'à la mort
L'horrible désespoir d'un impuissant remord;
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit son maître.

ALIÉNOR, *voyant paroître beaucoup de monde.*

Qui s'avance en ces lieux? Je vois, de toute part,
Les chefs des citoyens...

HARCOURT, *apercevant Mauni avec les chefs des bourgeois.*

C'est l'ami d'Edouard,
C'est le brave Mauni que cette garde annonce,
Et qui vient de son prince apporter la réponse.

SCÈNE IV.

HARCOURT, ALIÉNOR, MAUNI, AURÈLE, AMBLÉTUSE, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS.

MAUNI, *aux chefs des bourgeois.*

REBELLES, qui bravez dans Edouard vainqueur
Les droits de sa naissance et ceux de sa valeur,
Si ma main n'arrêtoit les traits de sa colère,
Les supplices seroient votre commun salaire;
A la fureur du glaive il vous livreroit tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleroient sur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule insensée,
Qui court à sa ruine en victime empressée,
Et des lois d'un héros ignorant la douceur,
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez, prenez encor l'usurpateur pour maître;
Mais sachez qu'un tel roi n'a pas long-temps à l'être,
Et

Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos vainqueurs saura vous retrouver.
D'Edouard, cependant, la sévère justice
Exige! et j'en frémis, un sanglant sacrifice!
« Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats.
» Et par l'impunité j'invite aux attentats:
» Le châtiment du crime en détruira l'exemple. »
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple...
(*Avec embarras.*)
Au glaive des bourreaux il vient de condamner
Six de vos citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre.
Allez; c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits?

ALIÉNOR, *à Harcourt.*

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits!

HARCOURT.

Ah! Dieu!

SAINT-PIERRE, *à part.*

Soutiens, ô ciel! la vertu malheureuse!

AURÈLE, *à part.*

O de la cruauté recherche industrieuse!
Férocité tranquille en sa feinte douceur,
Qui même avec le jour veut nous ravir l'honneur!
L'Anglais va doublement repaître sa furie
Du sang de nos guerriers et de notre infamie.
C'est peu pour Edouard d'immoler six héros,
Il veut qu'en les livrant nous soyons leurs bourreaux.
Nous, placer sous le fer les têtes les plus chères,
Un père, des amis, nos enfans ou nos frères?

Ah ! je frémis d'horreur qu'on ose à des Français
Prescrire insolemment de si lâches forfaits !...

(*A Mauni.*)

Qui peut les ordonner les commettroit sans doute;
C'est la honte en ces lieux, non la mort qu'on redoute.
D'un peuple vertueux le courage éprouvé
Par un an de combats, doit vous l'avoir prouvé;
Et ses derniers momens vont encor vous l'apprendre...

(*Aux bourgeois.*)

Tombons, braves amis, sous notre ville en cendre...

(*A Aliénor.*)

Vous nous l'aviez bien dit : c'est l'unique secours
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre ennemi, par cet effort insigne,
Du fruit de ses exploits, dont il se rend indigne...

(*A Mauni.*)

Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Consacre nos vertus, atteste vos forfaits,
Et soit le monument le plus brillant, peut-être,
Que l'amour des Français ait offert à leur maître!

(*Les bourgeois font un pas pour sortir.*)

HARCOURT, *impétueusement, aux bourgeois, en les retenant.*

Non, braves citoyens, non, je ne puis souffrir
Cette sublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends envers vous expier ma victoire,
Et chéri d'Edouard, je vais sauver sa gloire.
Je dois à mon honneur, au sien, à vos vertus,
D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus.

J'emploierai tous mes droits, tout jusques à mes larmes...
(*Avec dépit.*)
C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes...
Mais s'il me rejetoit, si l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvoit fermer son cœur,
Je confondrai mon sang au sang des six victimes;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel, artisan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des héros...
(*A Aliénor.*)
Mon cœur en vous perdant regrettera la vie;
Mais mon dernier regret sera pour ma patrie.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, AUTRES CHEFS DES BOURGEOIS.

MAUNI, *aux bourgeois.*
Qu'il fléchisse Edouard, il comblera mes vœux!
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer, sous un front moins funeste,
L'ame d'un chevalier et d'un vainqueur modeste.
Des fureurs de mon roi je gémis plus que vous;
Vingt fois pour les calmer j'embrassai ses genoux;
Sa cour, qu'attendrissoit le respect et l'estime
Qu'inspire à ses vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain pour le fléchir secondoit mes efforts;
Rien ne peut appaiser sa haine et ses transports:
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Est une loi d'Etat, un devoir politique;

Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,
En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh bien! le désespoir éclaire mon courage:
Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage?
En courant à la mort d'un visage affermi,
Que ne la portons-nous au sein de l'ennemi?
Ce n'est point à mourir que la gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à sa patrie.
Un aveugle courage est-il une vertu?
Qui ne sait que mourir, ne sait qu'être vaincu.
Qu'aux tentes des Anglais la fureur nous entraîne.
Allons ensanglanter leur victoire inhumaine;
De notre perte encor forçons-les à gémir.
Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affoiblir.
Sous leur nombre accablant si la valeur succombe,
Elle peut entraîner ses vainqueurs dans sa tombe!
Expirons dans leur sang; et que notre pays,
En perdant ses vengeurs, comptent moins d'ennemis.

ALIÉNOR.

Faisons plus: vous voyez qu'illustrant ses ruines,
La France est maintenant féconde en héroïnes:
L'épouse d'Edouard et l'altière Monfort
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.
Allons; il faut armer vos compagnes chéries,
Ou réservez le fer pour vos mains aguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais
Seront lancés par nous sur le camp des Anglais.
Ah! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,

Harcourt y mêlera sa fureur légitime...

(*A Mauni.*)

Et saura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la justice enfin ramener le bonheur.

(*Les bourgeois veulent encore sortir.*)

SAINT-PIERRE, *retenant les bourgeois.*

Français, où courez-vous? Quel transport vous égare?
L'héroïsme en vos cœurs ne peut être barbare....

(*A Aliénor et à Ambléluse.*)

Pardonnez, votre avis est par moi combattu :
Un long âge m'apprit l'emploi de la vertu.
Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille :
Elle perd quelque éclat et devient plus utile...

(*Aux bourgeois.*)

Vous voyez qu'Edouard nous rend à notre roi :
C'est le plus doux espoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au monarque, à la France,
Irons-nous, dans l'ardeur d'une altière imprudence,
Perdre un peuple si cher, que l'on peut conserver,
Puisqu'enfin six mortels ont droit de le sauver?
Je sens qu'avec justice on craint l'ignominie
De livrer des français à qui l'honneur nous lie;
Mais, pour fuir cette honte, il est un choix permis:
Je livre le premier.... moi-même.

AURÈLE, *vivement.*

Et votre fils!

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton père.

AURÈLE, *à part, en se jetant aux pieds de son père.*

Grand Dieu! qu'en ce moment ma naissance m'est chère!

AMBLÉTUSE, *à part.*

Patrie, ah! tombe aux pieds de ton libérateur...
Que dis-je? en la sauvant, il lui perce le cœur.
O sacrifice affreux plein d'horreur et de charmes!...
(*A Saint-Pierre.*)
En attendant mon sang, ami, reçois mes larmes...
(*A Mauni.*)
Seigneur, je vois qu'ici les plus braves mortels
Aux yeux de votre roi sont les plus criminels.
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace...
(*Montrant Saint-Pierre et Aurèle.*)
Après ces deux héros il a marqué ma place.

MAUNI, *à part, les larmes aux yeux.*

Dieu! que ne suis-je né dans les murs de Calais?

ALIÉNOR, *le surprenant, et avec vivacité, aux bourgeois.*

Citoyens, jouissez des pleurs de cet anglais...
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple;
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.
Oui...

SAINT-PIERRE, *l'interrompant, très-vivement.*

Madame, arrêtez. Je conçois votre espoir.
De nos sexes ici distinguez le devoir.
Je puis, sans faire outrage à la gloire du vôtre,
Réclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre...
Ceux qui, le fer en main, défendoient ce rempart,
Ont tous droit avant vous aux rigueurs d'Edouard...
(*A Mauni, en lui rendant son épée.*)
De mes jours dévoués, Seigneur, voici le gage.
Ce glaive, cinquante ans, seconda mon courage;

Mais l'âge alloit m'en faire un frivole ornement:
Pouvois-je le quitter dans un plus beau moment?...
(*A son fils qui donne aussi son épée à Mauni.*)
La France attendoit plus du tien, mon cher Aurèle!
Mais tu vécus assez puisque tu meurs pour elle.
(*Amblétuse remet son épée à un écuyer de Mauni. Tous les chefs des bourgeois mettent la main à leur épée, et paroissent prêts à la donner aussi.*)
Que vois-je, mes amis? A ce concours jaloux,
Il semble qu'en triomphe on vous appelle tous!
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reste du peuple a des droits légitimes.
Venez; à votre gloire il faut qu'il soit admis.
Vos débats généreux au sort seront remis.
En consacrant trois noms, sur tous il va répandre
L'espoir d'un si beau choix et l'honneur d'y prétendre.
Ce choix fait, vers son roi tout Calais se rendra,
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Edouard remettant notre tête,
Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête...
(*A Aliénor.*)
Adieu, voyez mon maître, et qu'il soit informé
Comment il fut servi, combien il est aimé.

MAUNI, *à Aliénor.*

Edouard en ces lieux vous prescrit de l'attendre,
Madame; de vos soins leur grâce peut dépendre.
J'ignore ses desseins; mais...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Que veut-il de moi?...
(*A Saint-Pierre.*)
Magnanime héros, je te donne ma foi

De ne point consentir à racheter ta vie,
Que par des actions que ta grande ame envie.

SAINT-PIERRE.

Ah! voilà la vertu qui sied à votre cœur.
Bravez plus que la mort, en bravant le malheur.
(*Les chefs des bourgeois sortent d'un côté, et Aliénor et Mauni sortent d'un autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLAIS, GARDES.

ÉDOUARD.

Elle est soumise enfin, cette superbe ville!
J'ai ployé sous le joug son orgueil indocile,
Et je puis dans son sein rassembler désormais
Les foudres destinés aux rebelles Français.
Les rives d'Albion, glorieuses, tranquilles,
Pour nos fiers ennemis ne seront plus fertiles.
Les vaisseaux ravisseurs, dans ce port recélés,
Ne s'élanceront plus vers nos champs désolés.
Qu'il m'est doux d'asservir cette illustre contrée!
De mes nouveaux Etats c'est la plus digne entrée.
C'est d'ici que César, triomphant des Morins,
Etonna l'Océan sous l'aigle des Romains,
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la guerre,
Ces Bretons séparés du reste de la terre.
C'est dans le même port que le roi des Anglais
Réunit leur empire à l'empire Français.
Il n'est plus aujourd'hui de mer qui les divise;

Confondons pour jamais la Seine et la Tamise...
(*A un chevalier.*)
Vous, au Sénat de Londre annoncez mes exploits:
Qu'il juge s'il préside aux triomphes des rois...
(*A tous les chevaliers et aux gardes.*)
Sortez tous.
(*Les chevaliers et les gardes sortent, et Edouard retient Harcourt, qui faisoit quelques pas pour sortir aussi.*)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

Je te dois cette heureuse conquête,
Prémices des lauriers que la gloire m'apprête.
Ton zèle, de mon fils guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talens au feu de sa valeur.
Ecoute: il faut qu'ici, dans l'essor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.
Tu sais que sur son trône abandonnant mes droits
J'approuvai le décret qui couronna Valois?
L'Aquitaine dès-lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau prince exigeoit mon hommage,
Devoir honteux, dont rien ne pouvoit m'affranchir...
J'en rougis; mais les temps me forçoient de fléchir.
Je parus... Mon rival, ivre de sa victoire,
M'éblouit, m'indigna, m'accabla de sa gloire.
L'éclat de son empire, avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étois dépouillé;

Mes yeux, voyant de près et son peuple et son trône,
De mes pertes confus, dévoroient sa couronne;
Et quand mon vain devoir jura de la servir,
Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une ame ambitieuse!
Quel tableau!... Je sortois de mon île orageuse,
Climat toujours sanglant, par la nécessité
Des querelles du trône et de la liberté;
Où le peuple, rival et tyran de son maître,
Veut qu'il le rende heureux et refuse de l'être:
Dans leurs jaloux debats le prince et les sujets
Divisent, par honneur, leurs communs intérêts.
Bientôt leur défiance est mère de la haine:
Le chef, pour maintenir sa puissance incertaine,
Est contraint sur lui seul de rassembler ses soins,
Et du corps de l'Etat néglige les besoins.
N'ai-je pas vu moi-même un sénat téméraire
De son trône avili précipiter mon père,
Charger, couvrir d'affronts son monarque enchaîné,
Pour recevoir des lois d'un enfant couronné?
Mais que voyois-je en France? Un roi, maître suprême,
En qui vous révérez la divinité même;
Des grands, que son pouvoir a seul rendus puissans,
Du bras qui les soutient appuis reconnoissans;
Un peuple doux, sensible... une famille immense,
A qui le seul amour dicte l'obéissance,
Qui laisse tous ses droits à son père asservis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ses fils...

(*A part.*)

Valois trop fortuné! quel roi, digne du trône,
Ne demande au destin le peuple qu'il te donne?

Rendre heureux qui nous aime est un si doux devoir!
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous est chère,
De ses peuples aimés vous voulez être père,
Et je vois sur Calais votre extrême rigueur...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Quand il est dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh! pourrois-je inventer un supplice trop rude
Pour punir tant d'affrons et tant d'ingratitude?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais à ma poursuite a dérobé Valois.
J'ai perdu sous ses murs la fleur de mon armée,
Et la saison de vaincre en projets consommée.
Aujourd'hui ces vaincus, refusant ma bonté,
Haïssent plus mes lois qu'ils n'aiment leur cité;
Et quand j'y vais régner, abjurant leur patrie,
Jusques à l'embraser poussoient la barbarie.
J'allois à leur fureur les livrer sans effroi...
Les dangers d'Aliénor m'ont alarmé pour toi,
Et ces six criminels borneront ma vengeance.
C'est en vainque pour eux tu pressois ma clémence.

HARCOURT.

Eh quoi! vous me flattiez qu'en généreux vainqueur...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce peuple de mourans, ces déplorables restes
Des foudres de la guerre et des fléaux célestes,
Conservoient leur fierté dans des yeux presqu'éteins;
Sous la pâleur encor leurs fronts étoient sereins.
Leur joie a consterné mon armée immobile:
Ils sembloient triompher en fuyant de leur ville.

Un seul tournoit vers elle un regard désolé;
On lui nomme son roi; je le vois consolé.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(*Les six bourgeois ont des chaînes aux mains.*)

MAUNI, *à Edouard.*

Par votre ordre, Seigneur, j'amène vos victimes.

ÉDOUARD, *aux bourgeois.*

Perfides! qui long-temps illustrés par vos crimes,
Outragiez le vainqueur et le roi des Français...

AURÈLE, *l'interrompant.*

Vous leur roi?

SAINT-PIERRE, *à son fils.*

Titre vain, sans l'aveu des sujets!
(*A Edouard.*)
Aux pieds de mon vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Crois qu'elle y va tomber : ton supplice s'apprête.
Sois sûr que l'échafaud où tu seras livré
Du trône qui m'attend est le premier degré.
Traître! c'est donc par toi, par ta perfide audace
Que ma victoire ici devient une disgrâce?
Je veux gagner des cœurs, eh! quel prix est le mien?
Une vaste cité sans un seul citoyen,
Des toits, de vains séjours qu'habite le silence,
Et d'un amas de murs la solitude immense.

SAINT-PIERRE.

Dans Londre à vos vertus tous les cœurs vont s'offrir...
Valois n'en laisse point en France à conquérir.
Le peuple de Calais instruit votre prudence.
Dussent tous les Français s'exiler de la France,
Si vous prétendez voir nos cités vous servir,
De nouveaux citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va, ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zèle,
Et bientôt la terreur glace un peuple rebelle...
Mais qui sont ceux de vous dont le sort a fait choix?

SAINT-PIERRE, *les montrant.*

D'Aire, les deux Wissans, noms obscurs autrefois,
Maintenant immortels aux fastes de l'histoire,
Dans ma seule famille ont renfermé la gloire
Dont tous nos citoyens se montroient si jaloux.

ÉDOUARD, *avec une surprise mêlée d'admiration.*

Quoi! c'est là ta famille?

AMBLÉTUSE.

Oui; quel honneur pour nous!
Valois sans vos rigueurs n'auroit pu nous connoître;
Et nous allons mourir pleurés par notre maître.

AURÈLE, *à Edouard, avec vivacité.*

Que n'avez-vous pu voir le triomphe inoui
Dont par vous seul, Seigneur, nos regards ont joui
Quand ce peuple, quittant des demeures si chères,
L'espoir de ses enfans, les tombeaux de ses pères,
Prêt à nous laisser seuls dans ces remparts déserts,
Apportoit à nos pieds tant d'hommages divers!
O mélange touchant de douleur, d'allégresse,
D'envie et de pitié, d'horreur et de tendresse!

Les femmes, les vieillards, nous serroient dans leurs bras :
Leurs fils venoient baiser la trace de nos pas.
Nos visages, nos mains se trempoient dans leurs larmes...
Ah ! Seigneur, la victoire eut pour vous moins de charmes.

ÉDOUARD, *à part.*

Tout m'étonne et m'irrite... Ah ! c'est trop me braver...
De ma juste fureur rien ne peut les sauver.

HARCOURT.

J'en appelle à vous-même, et je prends leur défense.
Vous aviez à mon choix remis ma récompense,
Quand mes vœux modérés, retranchant vos bienfaits,
Toujours à vos bontés laissoient quelques regrets ;
Eh bien ! n'ordonnez pas, hors des champs de la gloire,
Que le sang des Français souille encor ma victoire.
C'est là l'unique prix que je veux obtenir,
En partant pour l'exil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel discours ! un exil ?

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire ;
Mes yeux sont dessillés par la mort de mon frère.
Ah ! mon zèle pour vous m'a fait son assassin,
Je commandois au bras qui lui perçoit le sein ;
Doublement parricide, hélas ! ma barbarie
Frappe, depuis trois ans, le sein de ma patrie ;
Les feux qui dévoroient nos moissons, nos cités,
Ont éclairé partout mes pas ensanglantés.
Envers vous et Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le remords me guide ;
Je vais près du Jourdain, rejoindre ces guerriers

Dont un sang fraternel ne teint pas les lauriers,
Et le mien...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Quel transport de votre ame s'empare?
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare!
Pleurez la mort d'un frère, et surtout ses erreurs.
La patrie à mes yeux coûtoit aussi des pleurs...
Mais, quoi! c'est en son chef, en moi qu'elle réside,
(*Montrant les bourgeois.*)
Non dans l'obscur ramas de ce peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Ecoutez-moi. Bien loin de consentir
A cet exil suspect, que je dois prévenir,
Si j'épargnois pour vous ce maire et ses complices,
Je voudrois pour leur grâce enchaîner vos services.

SAINT-PIERRE, *vivement à Harcourt.*

Ne la méritez pas. Votre noble remord,
S'il vous rend à mon roi, paye assez notre mort.

ÉDOUARD, *à Saint-Pierre, et aux autres bourgeois.*
(*A des soldats.*)

Sortez... Dans la prison qu'on aille les conduire;
Qu'ils attendent l'arrêt que je dois vous prescrire.
(*Les six bourgeois sortent avec des soldats qui les emmènent.*)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à d'autres soldats.*

(*A Mauni.*)

APPELEZ Aliénor... Non; vous-même, Mauni,
Priez-la de vous suivre et de se rendre ici.

(*Mauni sort.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

HARCOURT, *à Edouard.*

QUOI! Seigneur, Aliénor...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Dans le trouble où vous êtes,
Vous répondriez mal à mes bontés secrètes.
J'attendois ce grand jour pour les faire éclater...
Vous serez bien ingrat, si vous m'osez quitter.
C'est la seule Aliénor qui peut, avec prudence,
Régler, dans vos destins, les destins de la France,
Et décider du sort de ces vils citoyens,
Dont vous osez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous espérez en vain...

ÉDOUARD, *l'interrompant, en voyant paroître Aliénor.*

Je la vois.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à Harcourt et à Mauni.*

Qu'on nous laisse;
Allez.

(*Harcourt et Mauni sortent. Les gardes se retirent dans le fond.*)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

ÉDOUARD.

Tant de vertus ornent votre jeunesse,
Que leur éclat célèbre exige des tributs,
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus;
Je viens vous les offrir; ils sont dignes, Madame,
Et du profond génie et de la grandeur d'ame
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,
Les miens, ceux de l'Etat, d'un amant et d'un père;
Enfin les jours proscrits de ce coupable maire...
(*Ils s'asseyent.*)
La victoire, fidèle au plus juste parti,
Va traîner à son char mon peuple assujetti.
Déjà laissant partout des traces de ma gloire,
J'ai franchi la Dordogne et la Seine et la Loire,
Avant que ma valeur triomphât dans Créci,
J'ai porté mes drapeaux jusqu'aux champs de Neuilli.

Encore une bataille et Paris me couronne.
Mais les premiers Français qui, m'appelant au trône,
De mes droits reconnus sont les dignes appuis,
Doivent de ma grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguste à ma reconnoissance :
Vous avez sur un père une entière puissance;
Son exemple et le vôtre, en tous lieux révérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.
Je mets à ce service un prix inestimable.
J'élève votre père au rang de connétable.
D'Harcourt, que vous aimez, je fais un souverain;
Et vice-roi de France, il reçoit votre main.
Londres plus que Paris exige ma présence;
Vous serez mon égale et reine en mon absence.
C'est au trône, en un mot, que vous pouvez monter:
Mon estime vous l'offre; osez le mériter.

ALIÉNOR.

J'oserai plus, Seigneur... Mais, sans que je l'annonce,
Puisque vous m'estimez, vous savez ma réponse.

ÉDOUARD.

Croyez-moi, consultez un père.

ALIÉNOR.

Moi, Seigneur?
Je ne l'outrage point; j'ai consulté mon cœur.

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Ah! n'en attendez point un refus si tranquille.
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerois mon père et servirois mon roi.

Pour Harcourt, il m'est cher. Il dut cesser de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour maître;
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre.
Votre maître au respect devoit du moins s'attendre.

ALIÉNOR, *se levant.*

Vous n'êtes point mon maître, et vous savez nos lois:
Je respecte Edouard, s'il respecte Valois.

ÉDOUARD, *se levant aussi avec vivacité.*

Quelles lois, ou plutôt quel nom imaginaire
Opposez-vous aux droits que je tiens de ma mère?
Est-ce à vous de citer, comme loi de l'Etat,
Un abus condamné dans tout autre climat,
Dont l'équité gémit, dont la raison s'indigne,
Qui pour tout votre sexe est un affront insigne,
Contraire aux douces mœurs de ce peuple vanté,
Qui sert également la gloire et la beauté,
Qui, du rang de ses rois bien loin de vous proscrire,
Au-dessus de leur trône élève votre empire?
Ah! vous nous surpassez dans l'art de gouverner.
Ma mère est le héros qui m'apprit à régner.
De vos trois derniers rois cette sœur magnanime
M'a transmis sur les lis un titre légitime.
Qui peut d'un droit si saint me priver désormais?
Quel autre doit régner sur la France?

ALIÉNOR.

Un français.
Lorsqu'en nommant un roi, nos généreux ancêtres
Ont nommé dans ses fils la race de nos maîtres,

Quand des soldats vainqueurs portoient sur un pavois
Le plus vaillant soldat, père de tous nos rois,
D'un peuple libre et fier, qui se donnoit lui-même,
Tel fut le premier vœu, la loi juste et suprême,
Que son sceptre en tout temps aux Français réservé,
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé;
Et si la même loi, mais sans nous faire outrage,
De ce trône à mon sexe interdit l'héritage,
C'est de peur que l'hymen, qui doit nous engager,
Ne couronne en nos fils les fils de l'étranger.
Avant vous cette loi contre vous fut portée.
Ecrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'est affermie à l'ombre des lauriers,
Par trois races de rois et neuf siècles entiers.
Le Français dans son prince aime à trouver un frère,
Qui, né fils de l'Etat, en devienne le père.
L'Etat et le monarque à nos yeux confondus,
N'ont jamais divisé nos vœux et nos tributs.
De là cet amour tendre et cette idolâtrie
Qui dans le souverain adore la patrie :
Sublime passion d'un peuple impétueux,
De l'empire des lis fondement vertueux;
Et qui, le distinguant par les plus nobles marques,
Fait à cent souverains envier nos monarques.

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je suis enflammé....
(*A part.*)
C'est moi qu'à cet excès j'aurois dû voir aimé,
Peuple ingrat!... Mais il faut que ta haine fléchisse,

Ou que, juste à la fin, la mienne t'en punisse ..
(*A Aliénor.*)
Choisissez à l'instant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma sévérité.
Du sang qui va couler je vous rends responsable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,
Cette fausse vertu, ce préjugé des lois
Qui traite en étranger le pur sang de vos rois,
Vous livrez à la mort ces citoyens rebelles,
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles.
L'honneur de conquérir et votre père et vous
M'alloit faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, Seigneur; la renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe alarmée.
Autant vous déployez de grâce et de douceur
Quand d'un sujet utile il faut gagner le cœur,
Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible :
Mais je ne peux changer. Ces braves citoyens,
Qui, mourant pour l'Etat, en sont les vrais soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon ame porte envie;
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux-mêmes, il est vrai, leur mort me fait frémir...
Je verrai leur courage : il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare?...
(*Aux gardes.*)
Gardes, que sans tarder l'échafaud se prépare.
(*Des gardes sortent.*)

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR,
TROUPE DE SOLDATS.

ALIÉNOR, *à Harcourt, en le voyant entrer avec des soldats.*

Ah! de nos citoyens viens défendre les jours.
Songe à quel titre ici tu leur dois tes secours.
Toi seul les a perdus; et s'ils meurent j'expire.

HARCOURT, *vivement, à Edouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien souscrire?
La valeur de ce maire et ses rares vertus...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

La valeur d'un rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je?

ALIÉNOR.

(*A Edouard.*)

Ton arrêt... Jamais à son courage
Je n'aurois pu tracer une leçon plus sage.
Mais pour ces malheureux j'oserai tout tenter.
Je sais quel défenseur je peux leur susciter:
Un cœur pour qui le vôtre est peut-être sensible,
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible...
Que dis-je? votre armée où je porte mes pleurs,
Vous fera malgré vous abjurer vos fureurs.
Ses chefs ne voudront pas que de votre injustice
Le sanglant déshonneur sur leurs fronts rejaillisse;
Que l'univers accuse un peuple de héros
D'avilir sa victoire en servant vos bourreaux.

L'Anglais n'obéit plus lorsque son roi l'outrage...
(*A Harcourt.*)
Toi, vers nos citoyens que ta foi se dégage.
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs destins,
Je les verrois vainqueurs, et vainqueurs plus humains.
Songe, si de la mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait serment de ne leur point survivre.
(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

ÉDOUARD, *à part.*

Quoi! je veux pardonner, on me force à punir!
Je vois par mes bontés tous les cœurs s'endurcir!
(*A Harcourt.*)
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence?
Je voulois vous nommer vice-roi de la France,
Par l'hymen d'Aliénor combler votre bonheur:
Elle a refusé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, Seigneur.
Puis-je me plaindre, hélas! de sa vertu sévère?...
Si j'accepte vos dons, je vends le sang d'un frère.
Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon sort:
Sauvez ces malheureux pour qui mon frère est mort.
Leur supplice est ma honte, et mon cœur le partage.
La mort de Régulus déshonora Carthage...
(*Très-vivement.*)
Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui:
Ceux que vous immolez sont aussi grands que lui;
Aux

Aux mêmes intérêts leur cœur se sacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la patrie.
Vous, sur qui l'héroïsme eut des droits si sacrés,
Vous n'êtes plus vous-même, ou vous les admirez.
Votre ame en les perdant gémira la première.
Vous démentez le cours de votre vie entière.
De cet égarement n'osez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor semble vous retenir ?
Seigneur, à tout mortel l'erreur est excusable.
Un prince y peut tomber sans devenir coupable;
Il l'est si sa fierté refuse d'en sortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter et croyez me fléchir ? !
Vous pensez pour autrui désarmer ma vengeance,
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence?
Non, non ; avec plaisir je perds ces malheureux,
Puisque c'est vous, ingrat ! que je punis sur eux.

HARCOURT.

Ingrat !... Qu'ai-je reçu pour prix de mes services ?
J'aspire à vous sauver d'horribles injustices:
Ecoutez ma prière, et c'est vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter
Qu'en défendant, Seigneur, ces illustres victimes,
Sur elles près de vous j'ai des droits légitimes.
Si je n'eusse vaincu dans les champs de Créci,
Auriez-vous une grâce à refuser ici ?

ÉDOUARD.

C'en est trop ! réprimez cette audace importune.
Vous avois-je mandé lorsque votre infortune
Vint par mes prompts secours relever ses débris?
Vos services dès-lors sont des devoirs remplis.

Votre sang appartient au véritable maître
Qu'un serment libre et saint vous force à reconnoître.
Je le suis, et je sais contraindre au repentir
Ceux de qui l'insolence en perd le souvenir.
(*Il sort.*)

SCÈNE X.

HARCOURT.

Quelle confusion, et quel reproche infâme!
Je ne vis plus... La honte est le néant de l'ame,
Voilà le terme affreux du bonheur passager
Qu'un rebelle sujet trouve chez l'étranger!
Sitôt qu'il peut déplaire, on dépouille sans crainte
Le faste intéressé d'une amitié contrainte;
La faveur disparoît: les flétrissans mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à son pays;
Et, tirant de sa faute un cruel avantage,
On veut que sans murmure il dévore l'outrage.
On est juste... Ah! j'invite à marcher sur mes pas.
Ingrat, suis-je surpris de trouver des ingrats?...
Tremblez, foibles sujets qui trahissez vos maîtres:
Un roi punit toujours ceux qu'il a rendus traîtres...
Mais allons voir ce maire, et partageons son sort.
Qu'un si beau désespoir éternise ma mort;
Qu'on dise, en apprenant cet effort magnanime:
« Il seroit mort moins grand, s'il eût vécu sans crime. »

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente la prison.)

SCÈNE I.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, TROIS AUTRES BOURGEOIS, *tous enchaînés.*

SAINT-PIERRE, *à Aurèle et aux autres bourgeois.*

O mon fils! mes amis, qui l'eût pensé jamais,
Que nous habiterions ce séjour des forfaits?
Ah! sans doute avant nous ces chaînes flétrissantes
Ont courbé sous leur poids les vertus gémissantes:
Mais combien de mortels voudroient nous disputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter!...
(*A part.*)
Que je te dois d'encens, souverain de mon être!
Pour quels brillans destins ta bonté me fit naître!
Si dans l'obscurité tu plaças mon berceau,
Les rayons de la gloire entourent mon tombeau.
Je vois ce noble éclat étendu sur la France
Des siècles reculés franchir l'espace immense;
Et Calais recevant de vingt peuples jaloux

Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous...

(*A son fils et aux autres bourgeois.*)

Jouissons, mes amis, de notre heure dernière,
Et des fruits qu'elle laisse à la patrie entière.
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir
Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes
Répandent les vertus contentes d'elles-mêmes.

AURÈLE, *se jetant dans les bras de son père.*

Ah! que né d'un tel père un fils s'en applaudit:
Mon ame entre vos bras s'enflamme et s'agrandit:
Voilà comme aux vertus guidant mes pas dociles,
Vous saviez m'aplanir leurs sentiers difficiles!
J'ai vu leur front sévère avec vous s'embellir:
Vous prêtiez au devoir les charmes du plaisir.
Dieu, qui place ma mort si près de ma naissance,
Vous donne de vos soins la digne récompense.
Que me désiriez-vous après les plus longs jours?
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours:
Plus que le champ de Mars votre échafaud m'illustre.

(*Aux autres bourgeois.*)

Oui, son opprobre, amis, nous donne un plus beau lustre:
Aux victimes d'Etat qui livrent leur grand cœur
Ce théâtre de honte est l'autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, *lui montrant des bourgeois.*

Ah! j'y crois voir leur sang, le tien qui se confondent...
A tes derniers sanglots mes entrailles répondent...

(*A Ambléluse, en montrant Aurèle.*)

Avois-je, en l'élevant dans l'espoir le plus beau,

Formé tant de vertus pour le fer d'un bourreau ?...
(*Avec chaleur, à tous les autres bourgeois.*)
Vous qui me connoissez, pardonnez ce murmure;
On pleure sa victoire en domtant la nature;
Jamais un cœur français ne la peut étouffer,
Mais il en est plus grand d'oser en triompher.
Dans ces combats affreux tout son sang se soulève;
Il marche au sacrifice, il frémit... et l'achève.

SCÈNE II.

MAUNI, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE, AURÈLE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre, en lui prenant la main.*
Je viens, digne français, t'apporter des tributs
Que le plus juste orgueil n'auroit pas attendus:
Nos chevaliers anglais, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage...
S'ils n'offensoient leur prince, au fond de ces cachots
Tu verrois à tes pieds cette cour de héros:
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant son maître,
Londres va désirer de t'avoir donné l'être...
(*Aux autres bourgeois.*)
Votre amour pour vos lois et pour votre pays
D'un peuple juste et fier enchante les esprits.
L'Anglais est citoyen, et sa raison suprême
Veut qu'une nation se chérisse elle-même.
Le lien fraternel qui joint tous les humains
Se serre en chaque Etat par d'autres nœuds plus saints.
Je sais que mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reste de la terre:

Je vois les mêmes nœuds de la France à ses fils.
Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde,
Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité
Pour ne la point servir dans leur propre cité;
Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître,
Et dignes du néant par l'oubli de leur être.

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons sans fard, mourant pour les Français,
Nous espérons laisser des noms chers aux Anglais.
Plus rivaux qu'ennemis d'un peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, Seigneur, est son estime.

MAUNI.

Cette estime n'est pas un titre infructueux.
Sachez quels sont pour vous nos efforts vertueux:
L'épouse d'Edouard, l'intrépide Isabelle,
Qui vient de triompher de l'Ecossais rebelle,
Et qui, nous ramenant ses bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs,
A la voix d'Aliénor a pris votre défense,
Et d'un époux qui l'aime implore la clémence.
Vous avez vu leur fils qui, dès ses premiers jours,
Eclipse Edouard même au plus haut de son cours?
Héros dans le combat, homme après la victoire,
Les vaincus consolés lui pardonnent sa gloire.
Son père, qui lui doit les palmes de Créci,
Sans doute par ses soins va se voir adouci.
La nature et l'amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de vengeance.

AURÈLE, *à Saint-Pierre, avec transport.*

Mon père!... ah! vous vivrez!

MAUNI.

Après son noble effort,
Vivant, il jouira de l'honneur de sa mort...
(*Apercevant Aliénor.*)
Mais je vois Aliénor et ses vives alarmes...

SCÈNE III.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES AUTRES BOURGEOIS.

ALIÉNOR, *aux bourgeois.*

Illustres malheureux, pardonnez à mes larmes.
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques momens à mes derniers adieux.
Dans la cour du palais, au-dessus de vos têtes,
J'ai trouvé l'échafaud, les haches toutes prêtes.
Harcourt pâle, tremblant et les yeux égarés,
A détourné de moi ses pas désespérés.
Sa voix et ses sanglots expiroient dans sa bouche.
Ce seul mot a rompu son silence farouche:
« Ils vont mourir... » il fuit, en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi! rien n'a désarmé le courroux du vainqueur,
Ni les pleurs de son fils, ni les pleurs de la reine?

ALIÉNOR.

Eh! que peut la pitié sur cette ame inhumaine?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille et fier
Tomber des légions sous la flamme et le fer,

Des débris et des morts couvrir les mers sanglantes,
Enfin des nations pour lui seul expirantes?
Son orgeuil s'accoutume à compter les mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ses autels.
Vous-mêmes, ses amis, aux dépens de vos têtes,
Il vous croit trop heureux d'acheter ses conquêtes.
Des pleurs, hélas! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur qui dans le sang apprit à s'endurcir ?

MAUNI, *à part.*

Ah! tant de résistance irrite mon audace.
Dût mon zèle rigide assurer ma disgrâce,
Faisons parler enfin la dure vérité;
D'un homme et d'un Anglais montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux ennemi! qu'allez-vous entreprendre ?
Ah! daignez écouter...

MAUNI, *l'interrompant.*

Je ne puis rien entendre:
Le danger : quel qu'il soit, est moins pressant pour vous:
Il vous couvre de gloire, et la honte est pour nous.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, AURÈLE, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE, LES AUTRES BOURGEOIS.

ALIÉNOR, *à Saint-Pierre.*

Ah! du cœur d'Edouard c'est en vain qu'il espère;
Il est inexorable, et tout craint sa colère.

Tel est son ascendant sur l'esprit des soldats,
Qu'il réduit l'Anglais même à murmurer tout bas.
On blâme sa fureur, mais elle est obéie.
Mes cris, mon désespoir, mes refus l'ont aigrie.
Hélas! votre salut en mes mains fut remis;
Mais je rougirois trop de vous dire à quel prix.

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous auroit vu faire;
N'en parlons plus. Quel est le sort de vôtre père?

ALIÉNOR.

Lui seul pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un foible et doux espoir.
Edouard, consommant ses affreux sacrifices,
Vouloit que ce héros partageât vos supplices.
(*Voyant que Saint-Pierre et les autres bourgeois font un mouvement de frayeur.*)
Ah! cessez d'en frémir... Attendri par mes pleurs,
Son fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ses soins près du roi mon père va se rendre,
Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.
Vous connoissez Valois, et le tendre retour
Dont son cœur paternel a payé notre amour?
Oui, dût-il pour vous seuls céder une province,
Des sujets tels que vous valent le plus grand prince.
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux siens,
Et la rançon des rois est due à leurs soutiens.

SAINT-PIERRE, *à part.*

Inspire mieux mon maître, ô puissance céleste!
Et défends sa bonté d'un conseil si funeste!...
(*A Aliénor.*)
Partez, opposez-vous à ce dangereux soin;

Qu'on permette ma mort : l'Etat en a besoin.
Vous voyez cette guerre, en disgrâces féconde,
De nos débris fameux couvrir la terre et l'onde :
Chez les Français toujours l'excès du sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand.
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite et hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas! ils ont pensé
Que le siècle est déchu, que leur règne est passé.
Mais qu'il s'élève enfin, dans cette erreur commune,
Une ame inébranlable aux coups de l'infortune,
Digne de nos aïeux et de ces temps si chers
Où les lis florissans ombrageoient l'univers,
Et vous verrez soudain partout ce peuple avide
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide.
Devenus ses rivaux de ses admirateurs,
Son noble enthousiasme embrasera les cœurs.
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le sort par leur constance extrême,
Et peut-être à l'Etat rendront un plus beau jour
Que ces jours qu'ils croyoient regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables;
Notre sang va partout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE, *à Aliénor.*

Bien plus, si du destin les nouvelles rigueurs
Chez nos neveux un jour ramenoient nos malheurs,
Du héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la gloire à leurs yeux offrira dans son temple,
Jusques au fond des cœurs attendris et confus
Ira chercher l'honneur, éveiller les vertus;

Et dans les citoyens, du rang même où nous sommes,
Déployer le génie et l'ame des grands hommes.
C'est ainsi qu'un mortel, surpassant ses souhaits,
Par une belle mort se survit à jamais,
Et qu'après un long cours de siècles et d'années,
De sa patrie encore on fait les destinées.

ALIÉNOR, *à part.*

O courage! ô vertu, dont l'héroïque ardeur,
Etonnant la raison, s'empare de mon cœur!
Ils font presque approuver à mon ame ravie
Et désirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout; et souvent, en effet,
Le sort des souverains dépend d'un seul sujet.
Harcourt trahit son prince, et d'Artois l'abandonne;
Un maire de Calais raffermit sa couronne...
Quelle leçon pour vous, superbes potentats!
Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas:
Tel qui sous l'oppresseur, loin de vos yeux, expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre empire...
(*Aux bourgeois.*)
Malheureux! fiez-vous aux fureurs d'Edouard:
Les offres de Valois arriveront trop tard.

SCÈNE V.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS; UN OFFICIER ANGLAIS, GARDES.

L'OFFICIER, *à Aliénor.*

MADAME, éloignez-vous. Toujours plus implacable,

Edouard a signé cet arrêt exécrable...

(*Montrant les six bourgeois.*)

Si vous ne vous hâtez de fuir ces tristes lieux,
On va sur l'échafaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, *à la femme de sa suite.*

Fuyons... Soutenez-moi... La force m'abandonne.
L'appareil de leur mort me suit et m'environne...

(*A Saint-Pierre, en se jetant dans ses bras.*)

Mon père, pardonnez, je tombe dans vos bras:
Recevez ce doux nom que je vous dois, hélas!
Vous m'avez inspiré la vertu...

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Le courage.

ALIÉNOR.

Ah! ce fatal moment n'en permet point l'usage.
Pleurer ceux qu'on admire est-ce les offenser?...
Que n'ai-je sur Harcourt de tels pleurs à verser!...
Quoi! le fer va frapper le fils auprès du père,
Sur les corps expirans de leur famille entière?...
L'horreur glace mes sens et m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, *un peu attendri.*

Adieu, Madame.

ALIÉNOR.

Adieu, pour la dernière fois!

(*Elle sort avec la femme de sa suite.*)

SCÈNE VI.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

SAINT-PIERRE, *à l'officier.*

FAUT-IL vous suivre?

L'OFFICIER.

Hélas! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE, *à l'officier et aux gardes qu'il voit tous en pleurs.*

Anglais! vous pleurez tous?

L'OFFICIER.

Ton courage invincible
Semble épuiser le mien.... Quel surcroît de douleurs
Quand la vertu sourit à ses bourreaux en pleurs!

SAINT-PIERRE, *à son fils et aux autres bourgeois, en entendant venir quelqu'un, et en les embrassant, l'un après l'autre.*

On vient... Embrassons-nous... Je marche à votre tête...
Martyrs de la patrie! allons, la palme est prête...
(*Il fait quelques pas pour sortir, et s'arrête en voyant paroître Harcourt.*)
Mais qué nous veut Harcourt?

SCÈNE VII.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, *à l'officier et aux gardes.*

Sortez, braves guerriers!
J'ai des ordres secrets pour voir ces prisonniers.
(*L'officier et les gardes sortent.*)

SCÈNE VIII.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

HARCOURT, *à Saint-Pierre et aux autres bourgeois.*

(*A part.*)
Français!... Ah! de ce nom ne pourrai-je être digne?...
(*A Saint-Pierre seul.*)
Je vois qu'à mon aspect votre vertu s'indigne:
Oui, j'ai perdu mon frère et vous et mon pays...
(*Montrant sa main.*)
Cette main fume encor du sang de votre fils...
Mais je viens adoucir le sort qui vous menace...
(*Montrant Aurèle.*)
De ce jeune guerrier j'apporte ici la grâce.

SAINT-PIERRE, *à part, avec joie.*

Ciel!

HARCOURT.

Il seroit affreux que du commun malheur
Une seule famille épuisât la rigueur.

SAINT-PIERRE.

Quoi! quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au supplice?

HARCOURT, *vivement, comme une chose qui lui échappe.*

Sans doute, un autre y court, avec plus de justice...
(*A Aurèle.*)
Partez, l'échange est fait, marchez au camp français.
Il n'est pas loin du nôtre, et vos guides sont prêts.
Allez; et, renonçant à des vertus stériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles.
Vous pourrez, dans une heure, assurer à mon roi
Qu'Harcourt ne mourra pas sans lui prouver sa foi.

AURÈLE, *à Saint-Pierre.*

(*A Harcourt.*)

Mon père!... Non, Seigneur... Qui? moi, que j'abandonne...

HARCOURT, *l'interrompant.*

C'est au nom d'Edouard qu'ici je vous l'ordonne.
Partez.

AURÈLE, *avec fureur.*

Quel est celui dont l'injuste vertu
S'offrant pour me sauver...

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Eh! le méconnois-tu?
C'est Harcourt.

HARCOURT, *troublé.*

Moi?

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Vous-même. Oui, je lis dans votre ame:
J'y surprends un projet que j'admire et je blâme.
Vous juriez ce matin de nous suivre au trépas...
Vous trompez Edouard... vous ne m'abusez pas.

HARCOURT.

Eh bien! s'il étoit vrai ce projet équitable,
Qui, sauvant l'innocent, dévoueroit le coupable?...

AURÈLE, *l'interrompant.*

Quoi! je consentirois?

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

Vous oseriez penser?...

HARCOURT, *l'interrompant impétueusement, en montrant Aurèle.*

Il doit y consentir... Vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus; j'entreprends de les vaincre.
C'est peu de vous toucher, j'aspire à vous convaincre;
Le temps presse, écoutez. Ce n'est point vous, hélas!
Intrépide vieillard, que j'arrache au trépas.
L'honneur peut murmurer que ce grand sacrifice
Soit votre digne ouvrage, et sans vous s'accomplisse:
Je le sais; mais ce fils, qu'au milieu des tourmens
Un zèle aveugle immole, à la fleur de ses ans,
Lui que dans votre cœur réclame la nature,
Lui, ce héros naissant, dont la grandeur future
Aux vœux de nos guerriers s'annonce avec éclat,
Vous devez ses vertus aux besoins de l'Etat.
Choisissez entre nous comme choisit la France.
Croyez-vous qu'un moment sa justice balance,
Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour
Par mes crimes deux fois soit versé dans un jour?
Mourant sans votre fils votre gloire est la même;
Et si vous m'admettez à cet honneur suprême,
Quels que soient mes forfaits, je les répare tous:
C'est un laurier de plus pour la France et pour vous.

Songez surtout, songez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage.
Avec combien d'ardeur on verra nos Français
Suivre aux combats le fils du héros de Calais!
Pour ses heureux talens quelle vaste carrière!
Ah! voyez-le venger sa famille et son père,
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter sur votre tombe au rang des chevaliers,
Et fonder de héros une race nouvelle,
Digne, dans tous les temps, d'une source si belle,
Se vouant, d'âge en âge, à la gloire des lis,
Et que vous immoliez dans ce vertueux fils!...

(*Voyant que Saint-Pierre s'attendrit.*)

Eh bien! ce tendre espoir vous arrache des larmes...

(*Avec transport, à Aurèle, en lui présentant son épée.*)

Pars : accepte ce fer; rend l'honneur à mes armes.

AURÈLE.

Moi tromper Edouard, fuir et me parjurer?
De mon père expirant oser me séparer?...
Moi qui m'étois flatté qu'une pitié soudaine,
Voyant tomber ma tête, épargneroit la sienne?

HARCOURT.

Tu redoubles ses maux en y joignant les tiens.

AURÈLE.

Je soulage mes maux en partageant les siens.

HARCOURT.

L'espoir de le venger...

AURÈLE, *l'interrompant.*

L'horreur de lui survivre...

HARCOURT, *l'interrompant.*

Te défend de mourir.

AURÈLE.

Me contraint à le suivre.

HARCOURT.

Malheureux!... mais nos jours sont le bien de l'Etat.

AURÈLE.

Vivez donc en héros; moi, je meurs en soldat.
Les besoins de l'Etat demandent un grand homme:
La France vous regarde et la gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE.

(*A Harcourt.*)

Mon fils, mon digne fils!... Calmez ces vains transports...
L'aveugle désespoir égare vos remords,
Seigneur... Eh! se peut-il que votre ame séduite
Pense qu'envers mon roi votre mort vous acquitte?
Vous, devenu coupable envers l'Etat et lui,
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime!...
Ah! loin de réparer, c'est consommer le crime.
Allez sauver la France, et, d'une heureuse main,
Retirer tous les traits dont vous perciez son sein.
Que je rende, en mourant, à cette auguste mère
Le plus grand de ses fils et le plus nécessaire!...
De nos jeunes français l'imprudente chaleur
Des vertus du guerrier n'a plus que la valeur.
Vous seul, creusant encor l'art profond de la guerre,
Vous réglez d'un coup-d'œil les destins de la terre.
Par une longue étude et d'assidus travaux,
Vos talens ont surpris les secrets des héros.

Ramenez dans nos camps cette noble science,
L'ame du vrai courage et l'œil de la prudence;
Cet art qu'apprit de vous notre injuste vainqueur...
Allez, que mon pays vous doive son bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée;
Expirez digne d'elle après l'avoir vengée.

HARCOURT.

Ah! peut-elle jamais me confier son sort?

SCÈNE IX.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, *à Harcourt.*

(*Montrant les bourgeois.*)

SEIGNEUR, l'ordre est venu... Je les mène à la mort.

HARCOURT, *à Saint-Pierre et à son fils.*

Vous triomphez, cruels! Votre affreuse constance
Me ravit sans retour ma dernière espérance...
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

(*Il sort furieux.*)

SCÈNE X.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE, *à Harcourt, qui est sorti.*

(*A Aurèle.*)

VIVEZ pour votre roi... Viens mourir dans mes bras.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD.

J'ai pesé vos raisons; j'en conçois l'importance.
Souvent la politique invite à la clémence.
J'excuse dans Harcourt une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur.
Sans vous, par son orgueil ma colère allumée,
L'eût dépouillé du rang de chef de mon armée.
Le peuple de Calais, dans mon camp retenu,
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,
Et je sens qu'il y va du trône de la France.
Ces superbes vaincus, échappés à mes lois,
Iroient partout apprendre à rejeter mes droits.
Sur ce maire employons mon heureuse industrie.
Je connois le vulgaire, il chérit peu sa vie
Lorsqu'en un sort obscur il la voit consumer;
Mais, s'il peut être grand, il commence à l'aimer.
Je sais ses préjugés et l'art de les détruire.
Tel brave les tourmens, qu'un bienfait peut séduire;

Et les rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers humains, nés et nourris loin d'eux.
Ce maire a vu de près l'appareil du supplice;
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchisse...
O mon roi! si son cœur résiste à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier : redoutez vos transports.
(*Il sort, en faisant entrer Saint-Pierre.*)

SCÈNE II.

EDOUARD, SAINT-PIERRE, GARDES.

ÉDOUARD, *s'asseyant.*

Viens, superbe ennemi, qui prends pour l'héroïsme
Le courage insensé d'un ardent fanatisme.
Un monarque indulgent qui chérit les vertus,
Daigne dans tes pareils en respecter l'abus.
Ma bonté, qu'indigna ton audace obstinée,
Veut à ton choix, enfin, laisser ta destinée,
Et, plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, consent à t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes tentes
De tes concitoyens les troupes défaillantes.
Victimes de la faim et d'un farouche orgueil,
Ils tomboient; les chemins devenoient leur cercueil.
Pour aller jusqu'au roi que leur cœur me préfère,
Il faut que ma bonté soutienne leur misère.
Déjà ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paroissent attendris.

Tu pourrois, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le sein de leur ville.
Tes jours sont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien,
Et mon fils se promet d'être l'ami du tien.
Cède au temps, au vainqueur que seul tu dois connoître.
Laisse au sort des traités à fixer ton vrai maître.
Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton supplice engage à t'imiter?
Quels grands sur l'échafaud te prendront pour modèle?
Va, les seuls rois heureux ont une cour fidèle;
Et si je règne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un criminel obscur que la loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai désiré, pour prix de mon courage,
Le bien de mon pays, sa gloire et son suffrage.
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses lois.
Vos armes, cependant, sont loin de les détruire.
Je le vois par les soins qu'on prend pour me réduire.
Oui, sur ma nation, sur son génie ardent
D'un éclat de vertu vous craignez l'ascendant;
Mais le coup est porté. Si jamais ma foiblesse
De mes premiers efforts démentoit la noblesse,
Le sentier de l'honneur que mes pas ont tracé
Par mon lâche retour ne peut être effacé.
Vos bontés sur les cœurs obtiennent quelque empire;
Mais le Français combat l'ennemi qu'il admire.
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits.
Ils voudront en vainqueurs les rendre à vos sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime?

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

J'aurois votre faveur, et perdrois votre estime.
Vous méprisiez d'Artois en le comblant d'honneurs;
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh! comptez-vous pour rien la foi pure et sacrée
Qu'à Valois votre bouche et la mienne ont jurée?
Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir...
(*A part.*)
Dieu! que la politique avilit la couronne!
Que la probité simple honoreroit le trône!...
(*A Edouard.*)
Valois de ses sermens ne sait point s'affranchir;
Trompé par ses rivaux est-ce à lui d'en rougir?
Eh! comment à mon roi deviendrois-je infidèle
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modèle?

ÉDOUARD, *se levant.*

Eh bien! cours au trépas que tu sembles chercher.
Ton insolent orgueil te pourra coûter cher.
A la rebellion tu joins encor l'outrage;
Mais je ferai pâlir ton superbe courage.
Que le coupable sang de ton fils expiré
Repaisse, avant ta mort, ton œil dénaturé!
Toi seul es son bourreau; ses derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un traître.

SAINT-PIERRE, *tremblant, à part.*

O mon fils! quel moment pour ce cœur paternel!...
(*Reprenant sa fermeté.*)
Mais tu souffrirois plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain!

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre et menace et promesse :
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abaisse.
Je crois voir sur nous deux les yeux de l'univers,
Les yeux de l'avenir de toutes parts ouverts.
On regarde Edouard conseillant l'infamie,
Pour corrompre un sujet épuisant son génie.
Quel mortel de mon sort ne seroit point jaloux?
Vous me forcez? Seigneur, d'être plus grand que vous.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, MAUNI, SAINT-PIERRE, GARDES.

ÉDOUARD, *aux gardes.*

GARDES, qu'avec les siens on le traîne au supplice.
(*Quelques gardes emmènent Saint-Pierre.*)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, UN HÉRAUT D'ARMES, *tenant à la main une lettre ;* GARDES.

ALIÉNOR, *à Mauni, en voyant emmener Saint-Pierre.*

AH ! Mauni, suspendez ce fatal sacrifice.
(*Mauni sort.*)

SCÈNE

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, UN HÉRAUT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Edouard.*

Par votre ordre, Seigneur, je quittois ces remparts...
(*Montrant le héraut d'armes.*)
Ce héraut de Valois a frappé mes regards,
Et sa voix m'annonçant les plus heureux présages,
Je reviens avec lui racheter nos ôtages.
Nous ignorons du roi le généreux dessein...
(*Montrant la lettre que tient le héraut d'armes, qui la présente à Edouard.*)
Lui-même en cet écrit l'a tracé de sa main,
Mais on sait seulement qu'une offre inespérée
De ses sujets proscrits, rend la grâce assurée.

ÉDOUARD, *prenant la lettre et la lisant haut.*

« Toi qui t'osant nommer le vrai roi des Français,
» Dans les flots de leur sang fais chanceler leur trône,
» Si tu veux épargner les héros de Calais,
» Je t'offre les moyens d'acquérir ma couronne.
» Viens seul, avec moi seul, par un noble combat,
» Finir tous les malheurs de nos sujets fidèles.
» Notre intérêt n'est point l'intérêt de l'Etat :
» En dignes chevaliers terminons nos querelles. »
(*A part, avec transport.*) (*Aux gardes.*)
Tous mes vœux sont remplis... Qu'on brise l'échafaud!...
(*Montrant le héraut.*)
Que de riches présens on charge ce héraut.

Rendez-lui ces captifs, qu'à Valois j'abandonne...
Valois mérite enfin de disputer mon trône...
(*Au héraut.*)
Va; qu'il choisisse l'heure et fasse ouvrir le champ.
Cours; je me rends moi-même aux bornes de son camp.

ALIÉNOR, *au héraut.*

Arrête... Il faut apprendre aux Français qui l'ignorent
Cet excès de vertu du maître qu'ils adorent...
(*A part.*)
Peuple, ton souverain veut s'exposer pour toi,
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton roi!...
(*A Edouard.*)
Non, Seigneur, ce cartel qu'en frémissant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre Empire...
(*Apercevant le comte de Melun.*)
Mais Melun dans ces lieux?

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, MELUN,
LE HÉRAUT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Melun.*

Ah! comte, savez-vous
Pour quel dessein le roi vient de nous tromper tous?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystère;
Et j'accours, sur le cri de notre armée entière,
Désavouer du roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur...
(*A Edouard.*)
Oui, Prince, c'est en vain qu'il ouvre la carrière,

Tous nos cœurs à Valois serviront de barrière,
Non pas que le succès alarme nos esprits;
Mais pour mon roi vainqueur voyons-nous quelque prix?
Quand il vient hasarder le sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre est-il dans la balance?
Avez-vous consulté votre sénat jaloux?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je sais que pour Valois, le meilleur de nos princes,
Notre sang épargné vaut toutes vos provinces;
Mais, Seigneur, le répandre est notre premier bien,
Puisqu'il en est avare et prodigue du sien.
D'ailleurs, maître de tout, l'est-il de sa personne?
Peut-il à d'autres rois transporter sa couronne,
Aux mains d'un étranger l'exposer aujourd'hui?
La loi qui fait le prince est au-dessus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe et ses fils même,
Vainement votre front attend son diadême.
Tout le sang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des Français ont des droits avant vous.
Je parle au nom des grands, du peuple et de l'armée.
Mes devoirs sont remplis.

(*Il sort avec le héraut d'armes.*)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à part et furieux.*

O COLÈRE enflammée!...
L'accord de deux rivaux n'est donc qu'un vain bonheur!.
Ingrate nation, qu'a chéri mon erreur,

Je vais justifier l'horreur que je t'inspire:
Qui ne peut te soumettre osera te détruire;
Si je ne puis régner dans les murs de Paris,
Tremble, je régnerai sur leurs sanglans débris...
C'est ici le dépôt de vengeance et de haine
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine:
Je ferai de la France un plus affreux désert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert...
On verra, sous les coups d'un vainqueur et d'un maître,
Dans la flamme et le sang vos cités disparoître.
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux mers,
Des nuages de cendre obscurcissent les airs!...
(*A Mauni.*)
Qu'immolés à l'instant ce maire et ses complices
D'un courroux immortel consacrent les prémices!
(*Il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.*)

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Allez, vous dis-je.

ALIÉNOR, *à part.*

O transports pleins d'horreurs!
Altière ambition, voilà donc tes fureurs?
Tu fais de l'homme un tigre, et ta rage effrénée...

ÉDOUARD, *s'apercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée?
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, *avec fermeté et noblesse.*

J'ai suivi vos drapeaux
Pour guider vos soldats, et non pas vos bourreaux:

Seigneur, je vous l'ai dit, et vous devez m'en croire,
Plus que votre faveur je chéris votre gloire.
L'anglais n'est point esclave en vous devant sa foi.
Vous m'avez confié la gloire de mon roi;
C'est un dépôt sacré dont j'aimois à répondre :
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

ÉDOUARD, *toujours assis.*

(*A un officier des gardes.*)

Téméraire! sortez... Vous, allez m'obéir.

(*Mauni sort d'un côté, et l'officier sort d'un autre.*)

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

ALIÉNOR, *à Edouard.*

HARCOURT vous abandonne, et Mauni va vous fuir...

(*A part.*)

O maire de Calais! sois sûr de ta vengeance;
Ton rival de ta mort va répondre à la France.

ÉDOUARD, *se levant.*

Comment! ce vil sujet vous l'égalez à moi?

ALIÉNOR.

Un sujet vertueux, s'immolant pour son roi,
Vaut bien un roi, Seigneur, cruel dans sa victoire,
Embrasant l'univers pour une ombre de gloire.
Vous, vassal de la France, et sujet de Valois,
Du sang que vous versez vous rendrez compte aux lois;
Par vos rebellions, les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main suzeraine;
Vos neveux, dépouillés de ce fief paternel,
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel.

Né pour être l'exemple et l'amour de la terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre;
Et l'humanité sainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des siècles de malheurs.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT, *à Edouard.*

EDOUARD, j'ai rendu vos fureurs légitimes;
Mes soins à l'échafaud arrachent vos victimes :
Elles sont maintenant près du camp de mon roi.

ÉDOUARD.

Perfide! oses-tu bien...

ALIÉNOR, *à part, et avec joie.*

Il est digne de moi!

ÉDOUARD, *à Harcourt.*

Quoi! ces français si fiers, qui bravoient le supplice,
S'abaissent, pour le fuir, au plus lâche artifice?

HARCOURT.

Non... Je les ai trompés, sans paroître à leurs yeux.
A peine le héraut est entré dans ces lieux,
J'ai publié, Seigneur, qu'en vos mains apportée
A l'instant leur rançon venoit d'être acceptée.
J'ai supposé votre ordre et hâté leur départ.
Avant Melun lui-même ils quittoient ce rempart.
Votre armée autour d'eux chantant leur délivrance,
Confirmoit leur erreur et servoit ma prudence...
(*On entend des cris d'allégresse.*)
Entendez-vous ces cris?... Tous les cœurs sont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçois en vous.

Pour ces infortunés je vous donne ma vie :
Qui causa leur malheur pour eux se sacrifie ;
C'est le moindre devoir. Remplissez donc vos vœux ;
Rassemblez sur moi seul leurs supplices affreux.

ÉDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'est point quand mon zèle
Vient de vous épargner une honte éternelle ;
Mais lorsque, trahissant mon prince et mon pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis...

(*A Aliénor.*)

Ah ! j'en pleure de honte !... Ah ! dites à mon maître
Que je meurs son sujet et digne enfin de l'être...

(*Avec transport.*)

J'abjure entre vos mains le serment détesté
Qu'à son rival heureux ma fureur a prêté.

ÉDOUARD.

Traître ! qui m'as promis comme au roi légitime...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Le parjure est vertu quand on promit le crime.

ÉDOUARD.

Votre amour fait son crime et sa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à sa gloire, et non à mon amour...
Mais l'amour peut enfin reprendre sa puissance ;
Il ne fut point son guide, il est sa récompense.

(*A Harcourt.*)

Cher Harcourt, je te rends et te prouve ma foi ;

Je mourrai ton amante et mourrai près de toi...
(*Apercevant les six bourgeois qui reviennent se remettre entre les mains d'Edouard.*)
Que vois-je?

ÉDOUARD, *à part.*

Ciel!

SCÈNE X.

ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

C'EST VOUS?

SAINT-PIERRE.

J'ai su votre artifice...
(*A Edouard.*)
Et vous voyez, Seigneur, si j'en suis le complice?
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas;
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas.
Son trouble à notre aspect, sa joie embarrassée
De soupçons importuns ont rempli ma pensée.
J'ai pressé sa franchise. A notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité...
(*A part.*)
O mon roi! quel amour! quels exemples sublimes!
(*A Edouard.*)
Tu hasardois tes jours... Reprenez vos victimes,
Seigneur. Sur mon pays quels que soient vos projets,
Vous connoissez enfin le maître et les sujets.

ÉDOUARD, *à part.*

Je demeure interdit.

(*Il s'appuie sur un fauteuil.*)

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

Ah! la mort nous rassemble...
Vous ne trahirez pas tous mes désirs ensemble...
(*A Aliénor.*) (*Prenant la main de Saint-Pierre.*)
Adieu... Marchons, amis.
(*Il fait un pas en silence, avec les six bourgeois.*)

AURÈLE, *à part, regardant Edouard et son père.*

Je cède à mon effroi...
(*A Edouard, en se jetant à ses pieds.*)
Seigneur!...

SAINT-PIERRE, *à part, en se retournant.*

Mon fils aux pieds d'un autre que son roi!

AURÈLE.

Oui, j'ose demander, c'est ma seule prière...
(*A Edouard.*)
De mourir le premier, loin des yeux de mon père.
Seigneur, songez au vôtre... Ah! quand des fers brûlans
Etoient près de percer et d'embraser ses flancs,
Si, tombant aux genoux de son juge inflexible,
Vous eussiez vu ce tigre, à vos pleurs insensible,
Le frapper, vous couvrir de son sang paternel...
Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!

SAINT-PIERRE, *le venant relever.*

Lève-toi... Je rougis...

ÉDOUARD, *à part.*

Où suis-je? et quel murmure,
Quels cris attendrissans jette en moi la nature?

ALIÉNOR.

Ah! Seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix!
Le monde est trop heureux quand elle parle aux rois!

ÉDOUARD.

Par tant de traits puissans mon ame est pénétrée:
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée?
De combien de héros je suis environné!
Par combien de vertus je me sens condamné!
Ma fière ambition m'alloit conduire au crime!...
Gloire, idole des rois, le peuple est ta victime...
Ah! je veux me punir... Je le veux... Je le dois...
O ciel! quel sacrifice il faut faire à Valois!...
(*Aux six bourgeois.*)
Mais n'importe... Vivez, ô généreux courages!...

AURÈLE, *à Saint-Pierre.*

Mon père!

ÉDOUARD, *aux bourgeois.*

De la paix soyez les premiers gages;
Allez... Si vos vertus ont aigri mon courroux,
Du roi que vous servez on peut être jaloux...
(*A Harcourt.*)
Toi qui les as sauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'honneur; je te rends à toi-même.
Retourne vers ton roi. Qu'il juge, par ce don,
Si de son ennemi je veux garder le nom.
En vain, depuis trois ans, la fortune l'accable:
Un peuple si fidèle est un peuple indomptable.
Lorsque sur les Français je prétendis régner,
Je cherchois leur amour, que j'espérois gagner;
Mais il faudroit les vaincre en tyran sanguinaire.

S'il n'est un don des cœurs, le sceptre peut-il plaire?
Je renonce à leur trône.

MAUNI, *avec fermeté.*

Ah! je vous reconnois :
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment anglais!

ÉDOUARD, *prenant la main de Mauni.*

C'est par d'autres vertus qu'on va me reconnoître :
Je veux faire aux Français regretter un tel maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus attendez des Français
Respect, estime, amour, et non de tels regrets.
Daignez, en ce moment, recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage;
Mais je vais vous devoir le bien de mon pays.
Ma vie est un présent qui m'est doux à ce prix.

ALIÉNOR, *à Edouard.*

Grand prince! avec mon roi que de nœuds vous rassemblent!
Le ciel fit pour s'aimer les cœurs qui se ressemblent.
Ah! de l'humanité rétablissez les droits!
A l'Europe, tous deux, faites chérir ses lois;
Que, par vous, des vertus cette mère féconde,
Soit la reine des rois, et l'oracle du monde!

FIN DU SIÉGE DE CALAIS.

Digitized by Google

GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 24 avril 1771.

PERSONNAGES.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, vice-roi de Milan.
ROVÈRE, duc d'Urbin, neveu du pape Jules II.
LE DUC D'ALTÉMORE, napolitain.
LE COMTE AVOGARE, seigneur bressan.
EUPHÉMIE, fille du comte Avogare.
LE CHEVALIER BAYARD.
D'ALÈGRE.
UN VIEILLARD.
Suite de chevaliers et de soldats français et italiens.

La scène est dans la citadelle de Bresse.

GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une galerie de l'arsenal de la citadelle de Bresse. On y voit des drapeaux, des arquebuses, des canons démontés, des piles de boulets et tout l'appareil de la guerre.

SCÈNE I.

AVOGARE, BAYARD, *suite de français.*

(*Bayard donne en entrant son bouclier et sa lance à son écuyer.*)

AVOGARE, *à Bayard.*

Du camp vénitien les foudres impuissans
Vont en vain seconder les efforts des Bressans.
Nous bravons désormais une ville rebelle :
Vous êtes avec nous; les dangers sont pour elle.
Votre seule présence affermit ce rempart;
On ne prend plus un fort où commande Bayard.

Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte;
L'allégresse en mon ame a remplacé la crainte.
Moi qui suis né bressan, mais dont le cœur français
A votre prince, à vous, s'est donné pour jamais,
De mes concitoyens et de mes premiers maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les traîtres.
Vous venez en ce jour sauver ma fille et moi.
Un héros a donc su, pour nous prouver sa foi,
Avec un escadron percer toute une armée?
En dois-je être surpris après sa renommée?
Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis?
Bayard a-t-il jamais négligé ses amis?

BAYARD.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,
Dieu, la France, l'honneur, l'amitié, l'amour même,
De Milan vers ces lieux ont fait voler Bayard;
Mais sans votre constance il arrivoit trop tard...

(*A tous les français.*)

Français, recevez tous mon légitime hommage.
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait douze jours entiers, contre trois camps unis,
Défendu des remparts si foiblement munis.
Heureux dans le moment qu'une atteinte cruelle,
Enchaînant de Durfort la vaillance et le zèle,
Ravit à vos besoins et sa tête et son bras,
Que je puisse m'offrir pour père à ses soldats!...
J'ai visité ce fort. On cache aux cœurs timides
Un péril qu'on avoue aux ames intrépides:
Si Gaston dans cinq jours ne vient nous secourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.

Ce prince est triomphant : Bologne est délivrée ;
Mais par un long chemin Bresse en est séparée.
N'espérons qu'en nous-même, et sachons tout braver.
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.
Un des chefs assiégeans, que sa vertu renomme,
Urbin, neveu chéri du pontife de Rome,
Exige un entretien dont je me sens confus...
Il vient m'offrir la honte, et doute d'un refus.
Prêtons à la valeur l'appui de la prudence.
Près du palais des ducs la place est sans défense.
De la mollesse altière abattez les lambris,
Et changez en remparts leurs utiles débris.
Que, derrière vos murs, de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées.
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
Qui vont multiplier, prolonger les assauts.
Différons notre perte, et vengeons-la d'avance.
De nos derniers soupirs rendons compte à la France.
Tout guerrier qui retient de nombreux ennemis,
Mourant un jour plus tard, peut sauver son pays.
(*Il fait signe à sa suite de se retirer, et elle s'en va.*)

SCÈNE II.

AVOGARE, BAYARD.

BAYARD.

Avogare, quel sort menace notre armée!
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée.
Pour couper la retraite à nos français trahis,
De Bresse en un moment les remparts envahis,

De Venise et de Rome ont reçu les cohortes.
Quelle infidèle main leur a livré vos portes?

AYOGARE.

On l'ignore, Seigneur.

BAYARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un traître inconnu l'a suivi dans ce fort.
Jugez des sentimens dont mon ame est atteinte :
Pour Euphémie et vous je connoîtrai la crainte.
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
J'allois hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds où mon devoir, où mon penchant me livre;
Ces nœuds par qui l'Etat m'ordonne de revivre.
Depuis que votre fille a captivé mon cœur,
Le sien est la conquête où prétend ma valeur.
De tous nos chevaliers telle est la loi chérie.
Quand Charles, ce grand roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant,
De l'honneur à mes vœux daignoit ouvrir le champ :
« De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage ;
» L'amour dans un grand cœur sait doubler le courage. »
J'ai suivi ses leçons, j'ai servi la beauté.
Mais nul objet en moi n'avoit encor porté
Cette ardeur inquiète, active, impatiente,
Ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente,
Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné.
Quoi! dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse,
Euphémie à mes sens inspira cette ivresse!...
Ah! je mourrois heureux, armé pour son secours;
Elle me rend plus chers les périls où je cours.

Mourir pour ce qu'on aime, en servant la patrie,
C'est la plus digne fin de la plus belle vie.

AVOGARE.

Bayard, dans nos malheurs j'entrevois quelque espoir;
Et quand le duc d'Urbin s'empresse pour vous voir,
Ce n'est pas annoncer un projet ordinaire.
On connoît à quel point Rome vous considère.
Quels que soient ses desseins, je vous l'ai dit, Seigneur,
C'est à vous pour jamais que s'est voué mon cœur.
Avogare vous aime avant d'aimer la France.
Ma fortune, ma vie est en votre puissance;
Soyez maître : ordonnez de ma fille et de moi...
(*Voyant paroître d'Alègre.*)
Mais que nous veut d'Alègre?

SCÈNE III.

AVOGARE, BAYARD, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE.

Ami, sur votre foi,
Urbin vient d'arriver; le voici qui s'approche.

BAYARD, *à Avogare, qui se retire.*

Vous nous laissez?

AVOGARE.

Je fuis sa plainte et son reproche.
(*Il sort avec d'Alègre.*)

SCÈNE IV.

LE DUC D'URBIN, BAYARD.

URBIN.

Chevalier, qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs assez grands pour être inattendus!...

(*Ils s'asseyent.*)

Le pontife romain, l'auguste république
Devant qui s'est brisé l'orgueil asiatique,
Le roi qui tient l'Espagne et Naples sous ses lois,
Enfin l'heureux César dont l'empire a fait choix,
Jule, Maximilien, Ferdinand et Venise,
De ma voix, près de vous, empruntent l'entremise.
Après ces noms fameux, sans en être éclipsé,
Le grand nom de Bayard a droit d'être placé.
Un guerrier qui soutient ou renverse les trônes,
Dans ses humbles foyers traite avec les couronnes,
Et ma fierté se plaît à voir les souverains
Rechercher mon égal qui seul fait leurs destins.
Quand la gloire unissoit et Louis et Rovère,
Les armes et mon cœur vous avoient fait mon frère.
J'ai plaint votre pays trop ingrat envers vous;
De payer vos talens d'autres rois sont jaloux.
Vous pressentez déjà quel intérêt m'appelle :
Ce n'est pas de traiter pour cette citadelle,
Où vous-même apportant des secours superflus,
Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus.
De nos confédérés la sage politique,
Levant enfin son voile, à tous les yeux s'explique.

L'Europe l'applaudit. Ils veulent pour jamais
De l'Italie entière exiler les Français,
Les contenir enfin dans les justes limites
Qu'à leurs Etats nombreux les Alpes ont prescrites.
De quatre souverains les guerriers vont s'unir :
Et pour leur chef suprême on voudroit vous choisir.
Le duc d'Urbin s'honore, aux champs de la victoire,
D'être un premier soldat utile à votre gloire.
Jule à vous acquérir montre le plus d'ardeur.
Il sait ce qu'il vous doit, et que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours, que vous vendoit un traître.

BAYARD.

Eh bien! pour s'acquitter Jule m'invite à l'être?

URBIN.

Vous ne le serez point; et l'on peut sans effroi
Pour servir Rome et Jule abandonner un roi.
Trop d'exemples d'ailleurs ont appris à la France
Qu'un grand homme appartient à qui le récompense.
Bien plus : le souverain que nous servons par choix
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits.
Celui qui tient sur nous ses droits de la naissance,
Croit souvent se manquer par la reconnoissance.

BAYARD.

Un pontife m'exhorte à violer ma foi!
Des chrétiens mieux que lui je connois donc la loi?
Dieu dit à tout sujet quand il lui donne l'être :
« Sers, pour me bien servir, ta patrie et ton maître.
» Sur la terre à ton roi j'ai remis mon pouvoir.
» Vivre et mourir pour lui c'est ton premier devoir. »
En rappelant nos cœurs à cette loi suprême,
Un pontife devient l'organe de Dieu même;

Mais, Seigneur, quand sa voix combat l'ordre du ciel,
C'est l'homme alors qui parle, et l'homme criminel.
En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire,
Lui qui, soufflant partout la fureur qui l'inspire,
Du pied des saints autels embrase l'univers;
Lui dont le front blanchi par quatre-vingts hivers,
Etale dans un camp le mélange bizarre
De l'airain des guerriers au lin de la tiare;
Qui dans Mérande enfin vint lui-même assiéger,
Dépouiller l'orphelin qu'il devoit protéger.
Ne croyez pas pourtant que mon erreur sinistre
Rejette sur l'autel l'opprobre du ministre.
Dépend-il en effet des vices d'un mortel
De dégrader le nom, les droits de l'Eternel?
Sont-ils moins saints pour nous quand Jule les profane?
Le crime avilit-il la loi qui le condamne?
Je sépare deux noms qu'on veut associer;
Je révère un pontife et combats un guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrois-je en attendre?
Il ne séduiroit pas un cœur fait pour se vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un roi:
Est-ce avec un soldat qu'il garderoit sa foi?
Pour Venise, il est vrai, j'estime son courage:
Surprise par la foudre, elle a bravé l'orage.
Au sénat des Romains jaloux de ressembler,
Son sénat vit sa perte et sut n'en point trembler.
Entre ses ennemis sa politique habile
Sema par l'intérêt une discorde utile.
De ce Jule, autrefois son ardent oppresseur,
Venise maintenant se fait un défenseur,
Et sait contre Louis armer pour sa querelle

Tous les rois qui d'abord armoient Louis contre elle.
Mais l'Europe verra le monarque français
Trahi par ses égaux, et non par ses sujets.
Vous connoissez ce roi si digne de son trône :
Qu'il a de droits sur nous, sans ceux de sa couronne!
L'amour jusqu'au transport naît à son doux aspect.
Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect.
Cœur intrépide et tendre, ame simple et sublime,
Bienfaiteur de la terre et guerrier magnanime,
Il défend les Etats qu'il tient de ses aïeux;
Mais il est né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu soupçonner ce généreux systême;
On doute des vertus qu'on n'auroit pas soi-même.
On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir;
Qu'un roi règle toujours ses droits sur son pouvoir.
Un monarque, un français refuser la victoire!
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.
Vous qui sous d'autres rois voulez me voir servir,
Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

URBIN.

J'admire votre maître et ses vertus augustes;
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes.
Pour tant d'autres guerriers s'ouvrant de toute part,
Sa main semble toujours s'écarter de Bayard.
Eh! quel est, dites-moi, le prix de vos services?

BAYARD.

Eux-mêmes. Je sais voir, en dédaignant leurs vices,
Des guerriers courtisans disputer les faveurs,
Mendier les trésors même avant les honneurs;
Et, toujours mécontens des grâces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur souverain des talens qu'ils lui doivent.

Si Louis donne enfin à l'importunité
Ce que la vertu simple avoit mieux mérité,
Pour garder à l'Etat ses appuis nécessaires,
Des cœurs intéressés les rois sont tributaires :
Il faut qu'en les plaignant leurs plus dignes sujets
Laissent au plus avide emporter les bienfaits ;
Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on dise avec justice :
« Louis doit à Bayard le prix d'un long service, »
Que si la France et vous, en secret, murmuriez
De voir des biens publics mes exploits trop payés...

(*Avec chaleur.*)

Mais, que dis-je? à mon choix Louis me récompense :
Dès qu'il voit un laurier, il l'offre à ma vaillance;
Dès que pour la patrie il craint quelque hasard,
Le poste du péril est celui de Bayard :
Il me met le premier sous l'aile de la gloire;
Il veut tenir de moi sa première victoire.
Son jeune successeur, ce généreux Valois,
Qui soupire, en secret, au bruit de nos exploits,
Dans les armes déjà m'a choisi pour son père;
Il veut qu'arbitre un jour de sa vertu guerrière,
Un sujet donne aux rois le sceau de la valeur.
Où sont les dignités qui valent cet honneur?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en alarmes
Voit tant de rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers?
Pourquoi nommer Gaston le chef de vos guerriers?
A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre?
N'en rougissez-vous pas?

BAYARD.

BAYARD.

Je n'ai point à me plaindre:
Frère du roi d'Espagne et neveu de mon roi,
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi?

URBIN.

Mais sa jeunesse extrême...

BAYARD, *l'interrompant.*

Eh! que fait sa jeunesse,
Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse?
Profond dans ses desseins, qu'il trace avec froideur,
C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur.
Il sait défendre un camp et forcer des murailles;
Comme un jeune soldat désirant les batailles,
Comme un vieux général il sait les éviter.
Je me plais à le suivre, et même à l'imiter.
J'admire sa prudence, et j'aime son courage:
Avec ces deux vertus un guerrier n'a point d'âge.

URBIN, *se levant.*

Bayard peut commander, et Bayard veut servir!
Tout le fruit de mon zèle est donc un repentir?

BAYARD, *qui s'est levé en même-temps qu'Urbin.*

Non; je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, *surpris.*

Moi?

BAYARD.

Nous nous estimons, Seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédoit à vos discours,
Serois-je en votre cœur ce que j'y fus toujours?

URBIN, *après un moment de réflexion.*

Je t'imite, Bayard; et je te parle en homme,
Non plus en courtisan du monarque de Rome.

J'allois, si par mes soins il t'avoit corrompu,
Applaudir son bonheur et pleurer ta vertu.

BAYARD, *l'embrassant.*

Va, le frère chéri que m'ont donné les armes
Ne versera sur moi que d'honorables larmes.

URBIN, *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande, et tu m'en vois frémir!
Est-ce en jeune insensé qu'ici tu dois périr?
En comptant sur Nemours, ta sagesse est trompée.
D'épais et longs frimas la terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus et gardés,
Opposent à sa marche une sûre barrière...
Eh! comment pensez-vous que son armée entière,
Ce pesant appareil de cent foudres d'airain,
Ces soldats combattus par le froid et la faim,
Poursuivis, tourmentés d'éternelles alarmes,
Foibles, et succombant sous le poids de leurs armes,
Vont, par de tels chemins, jusqu'à vous accourir?
Le libre voyageur a peine à les franchir.
Daignez vous rendre à moi.

BAYARD.

Comment! Bayard se rendre?

URBIN.

Les débris de ce fort ne peuvent se défendre;
Vois le bronze, tombant de son appui brisé,
Attendre encor en vain le salpêtre épuisé.
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces fossés tout remplis de vos tours écroulées.

BAYARD, *qui, pendant les derniers vers, a témoigné quelque impatience, et s'est avancé vers une porte de la galerie, appelant.*

Amis, approchez-vous.

SCÈNE V.

LE DUC D'URBIN, BAYARD, TROUPE DE SOLDATS.

URBIN, *à Bayard.*

Eh! pourquoi ces soldats?

BAYARD, *s'appuyant sur l'un des soldats.*

Voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux guerriers : fiers de leurs cicatrices,
De vingt assauts bravés redoutables indices:
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans
Que sur un pont formé d'ennemis expirans!

SCÈNE VI.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, BAYARD, D'ALÈGRE, TROUPE DE SOLDATS.

BAYARD, *à Altémore.*

Mais l'ami de Gaston, l'intrépide Altémore...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Gaston lui-même arrive.

BAYARD, *à part.*

Ah! ciel!... J'en doute encore.

URBIN, *avec le plus grand étonnement, à Altémore.*

Le prince?...

BAYARD, *à Altémore.*

Et son armée?

ALTÉMORE.

Est au pied de ces tours.

BAYARD, *à Urbin, après l'avoir regardé avec une surprise mêlée d'admiration, que le duc exprime également par ses gestes.*

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la terre,
Allons apprendre encor les secrets de la guerre.
Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui?
Eh bien! doit-on rougir de commander sous lui?
Vers votre camp, Seigneur, votre retraite est libre.
Annoncez ce prodige à vos héros du Tibre,
Sur ces bords, quelque jour, nous pourrons nous revoir.
Je me rends vers mon chef, et cours le recevoir.

(*Il sort avec les soldats.*)

SCÈNE VII.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, AVOGARE, *entrant furtivement, après que Bayard est sorti.*

ALTÉMORE, *au duc, après avoir regardé si Bayard et les soldats sont éloignés.*

NEMOURS veut des Bressans attaquer les murailles,
Seigneur. Ne tentez point le destin des batailles.
Que, par un feint traité, dans la ville introduit,
Ce prince avec les siens expire cette nuit.
Vous verrez mon projet dans les mains de Pescaire.
Seul des foudres nouveaux il connoît le mystère.

Ferdinand l'a chargé de servir mes desseins;
Le chef des Espagnols réunis aux romains...

URBIN, *l'interrompant.*

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome et de Venise,
(*En regardant Avogare.*)
Ferdinand peut payer deux traîtres qu'il méprise.
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais en héros combattre des héros.
Vos infâmes secours flétriroient ma victoire,
Je triomphe sans honte et succombe avec gloire.
Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE.

Ne craignez rien de sa fausse vertu,
Seigneur; il n'est pas maître, et son camp m'est vendu.
Du retour de Gaston l'extrême diligence,
Changeant tous nos projets, sert mieux notre espérance.
Les Français, empressés d'accourir vers ces murs,
Viennent se réunir dans des piéges plus sûrs.
J'aime à voir par leurs soins notre attente remplie;
Nous allons d'un seul coup délivrer l'Italie.

AVOGARE, *à part.*

Quel jour serein vient luire à mes yeux affligés!
Mon épouse et mon fils, vous serez donc vengés!
Vous fûtes des Français les premières victimes:
Pour préparer mes coups, hélas! trop légitimes,

Depuis deux ans entiers, ma tranquille fureur
Par cent détours obscurs se traîne avec lenteur;
Qu'elle se lève enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec assurance.
Mes tyrans à ma foi semblent s'abandonner:
Leur crédule candeur ne sait rien soupçonner.
Affectant sur mon fils une douleur commune,
J'accusai de sa mort la guerre et la fortune.
Je sus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il consoloit ce cœur ulcéré pour jamais.
Bayard croit à sa main ma fille réservée.
Ils sont loin de penser que, par moi soulevée,
Bresse ait reçu de moi des armes, des soldats,
Par ces longs souterrains qu'ils ne connoissent pas;
Et, cette nuit encor, ma garde conjurée
De ce fort aux Bressans alloit ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur, de mes complots, pour vous seul entrepris,
Votre fille d'abord fut la cause et le prix:
Vous m'offriez sa main; je vous voyois en père;
J'osois tout pour venger votre fils et sa mère.
Né dans Naple, et banni par son usurpateur,
Je le vois dans ces lieux me rendre sa faveur.
Ferdinand, pour priver Nemours de la couronne
Que Naples lui destine, et que Louis lui donne,
Vient de m'encourager, par des bienfaits nouveaux,
A tromper l'amitié de ce jeune héros.
Il me rend, en secret, le duché d'Altémore;
Du nom de vice-roi sa main me flatte encore...
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé:
Nemours est mon rival, et mon rival aimé!

AVOGARE.

Va, je le soupçonnois lorsque ma loi sévère
A ta naissante ardeur prescrivit le mystère.
De ta contrainte, ami, vois les heureux effets :
Euphémie et Gaston te livrent leurs secrets ;
Ils ignorent ma haine et notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence?..

ALTÉMORE, *l'interrompant vivement.*

Nemours à son amante avoit donné sa foi
De ne rien déclarer sans l'aveu de son roi.
Il vient de l'obtenir, et mes justes alarmes...

AVOGARE, *l'interrompant à son tour.*

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes.
Quand Bayard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne amant il croyoit obtenir ;
Lui dont le bras vengeur, disputant Euphémie,
Du fier Sotomayore à terminé la vie...

ALTÉMORE, *à part, très-vivement.*

Ciel ! je vais l'un par l'autre immoler mes rivaux !
France, en les divisant on perd tous tes héros.
Par leurs jaloux débats nous donnant la victoire,
L'amour pour les aigrir est plus fort que la gloire.
De la même beauté quand leurs cœurs sont épris,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux amis.

AVOGARE.

Ah ! si l'amour entre eux n'arme point la vengeance,
Il va des grands objets distraire leur prudence,
Et détourner leurs soins, par un désordre heureux,

Loin des piéges mortels rassemblés autour d'eux.
Viens, et tâchons surtout de leur rendre la ville...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui; leur perte y devient plus sûre et plus facile.
Là, le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir.
Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Mon père!...

AVOGARE, *l'interrompant, en fureur.*

Non; ma haine en est plus affermie.

EUPHÉMIE.

Croyez que vos secrets, gardés par Euphémie...

AVOGARE, *l'interrompant.*

Va, tu m'en répondras, puisqu'ils sont dans ta main...
Je vois que tu sais tout, et je nierois en vain.
Quel perfide à tes yeux dévoila ce mystère?

EUPHÉMIE.

Un mortel vertueux dont le nom se doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connoître; il mourra par mes coups...
(*Plus tranquillement.*)
Mais Gaston s'est flatté de se voir ton époux;
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

EUPHÉMIE.

Ah! peut-il se tromper quand il croit qu'on l'adore?

Mon ame s'ouvre à vous, pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours j'appris à le chérir.
Au récit de sa gloire, en tous lieux répandue,
D'un trouble intéressant je me sentois émue.
Au bruit de ses périls on me voyoit pâlir;
Ses exploits en secret sembloient m'énorgueillir.
Mon cœur vers ces climats appeloit sa vaillance :
J'osois lui souhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus;
Et mes vœux chaque jour se voyoient prévenus.
Les lauriers d'Aignadel venoient d'orner sa tête,
Lorsque par un assaut Bresse fut sa conquête.
Vous vîtes sa valeur, sa grâce, ses bienfaits
Enchanter tous les cœurs surpris et satisfaits.
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon frère,
Victime en cet assaut d'un zèle téméraire!
Mais avec quel respect ses dons consolateurs
Versoient autour de nous l'oubli de nos malheurs!
Vous en fûtes touché. Bayard en son absence,
Ignorant son amour, brigua notre alliance :
Je n'eus point de raison pour rejeter sa foi,
Tant que Nemours m'aima sans l'aveu de son roi.
Hélas! à s'enflammer la passion plus lente
Dans une ame sévère en est plus violente.

(*A part.*)

Bayard ne cède point... Ciel! vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de discorde entre Nemours et lui?...

(*A Avogare.*)

Mais un plus grand danger m'alarme pour mon père :
On a de vos complots pénétré le mystère;

Et qui sait si Louis, après vos noirs détours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours?
Ah! pour vous faire un droit à leur bonté suprême,
Abjurez vos fureurs... Avouons-les nous-même.
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.

AVOGARE.

Qui? moi sacrifier à ton indigne flamme
Le plaisir de venger et mon fils et ma femme?
N'as-tu pas vu ton frère, en ce même palais,
Expirer à tes pieds sous les coups des Français?
Là mes bras ont pressé les restes effroyables
De son corps déchiré par leurs lances coupables.
Sa main serra ma main pour la dernière fois:
Les accens étouffés de sa plaintive voix
Ne purent que nommer la vengeance et son père.
Je la jurai sur lui, sur sa mourante mère:
Sa mère, en s'immolant près d'un fils malheureux,
Invitoit ma douleur à les suivre tous deux.
Ta barbare tendresse arrêta ma furie;
Va, c'est pour me venger que j'ai souffert la vie.
Va, tu sais que mon cœur pour haïr les Français,
N'avoit pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits.
Pour fruits de leurs dédains recueillant notre haine,
Tout les abhorre ici. Leur nation hautaine
Nous croit nés pour servir sous vingt tyrans divers,
Et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeant ma maison j'affranchis ma patrie:
Le ciel pour les Français n'a point fait l'Italie.
De quel droit venoient-ils, du fond de leurs Etats,
Porter dans mes foyers le deuil et le trépas?

Du moins que leurs malheurs, consolant ma misère,
Ce jour soit le dernier pour leur armée entière;
Que dans toute la France on voie avec effroi
Des pères désolés qui pleurent comme moi.

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage!
Des aïeux de Louis, Milan fut l'héritage;
La naissance nous place au rang de ses sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de français.
A votre souverain cessez d'être infidèle;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.
Ah! remplacez le fils que vous avez perdu,
Par un fils plus illustre et plus grand en vertu,
Qui, portant avec moi votre sang sur le trône,
Fait rejaillir sur vous l'éclat de sa couronne.
Nemours met à vos pieds un sceptre glorieux,
Où n'osoit s'élever votre œil ambitieux;
Et vous, prêt à frapper son cœur qui vous révère,
Vous aimez mieux vous voir son bourreau que son père!

AVOGARE.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
Ce fantôme de gloire offert à ton amant?
Que dans Naples jamais il garde la couronne
D'un peuple qui la brise aussitôt qu'il la donne?
Nemours est-il plus grand, plus puissant, plus heureux
Que Charle et que Louis, qu'on en priva tous deux?
S'il se voit à son tour chassé de l'Italie,
Il faudra donc le suivre; et, loin de ma patrie,
Traîner de mes vieux ans le reste infortuné,
D'un prince sans Etats, courtisan dédaigné?

Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise :
Et, chef d'une province à mon pouvoir soumise,
Les titres, les honneurs sur ma tête amassés,
Sur celle de mon fils étoient encor placés...
(*Avec transport.*)
Mon fils étoit ma gloire et ma seule espérance;
Son nom déjà fameux doubloit mon existence.
Dans sa tombe avec lui tout est fini pour moi :
C'est un sang étranger qui doit naître de toi.
Sur la terre à jamais mon nom meurt et s'efface;
Les fils de ton époux ne sont rien dans ma race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon sexe est ici chez les grands!
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfans.
Un fils flattant leur nom d'une grandeur future,
Est aimé par l'orgueil plus que par la nature.
Mon père, quoi! jamais l'excès de mon amour
N'amènera votre ame au plus foible retour?
Ah!... j'ai droit de me plaindre, et je demande grâce...
(*Elle se jette à ses pieds.*)
Est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrâce?
Votre cœur isolé n'a rien autour de soi;
Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi.
Souvent à se venger mettant sa seule étude,
De ce noir sentiment on fait une habitude.
Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant :
La nature à vos pieds jette un cri si touchant!
Hélas! ne changez point pour la tendre Euphémie
En un supplice affreux le bienfait de la vie.
A l'auteur de mes jours, en sauvant sa vertu,
Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu.

AVOGARE, *la relevant.*

Lève-toi... Ta prière et me lasse et m'offense.
Je n'ai dans l'univers de bien que ma vengeance.
(*Avec fureur.*)
Je donnerois pour elle et mon sang et le tien.
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien.
Esclave du tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un français, non tu n'es plus ma fille!

EUPHÉMIE.

Seigneur...

AVOGARE, *l'interrompant, en apercevant Altémore.*

Mais quelqu'un vient... C'est l'ami de Nemours...
Perfide! livre-lui mes secrets et mes jours:
Mais tremble!

EUPHÉMIE, *à part.*

Malheureuse!

(*Tandis qu'elle reste dans l'accablement, Avogare sort, en faisant à Altémore un signe d'intelligence.*)

SCÈNE II.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

Ah! vous aimez mon père;
Il a de votre exil soulagé la misère:
Il va se perdre... Hélas! soyez son protecteur.
C'est moi qui de Nemours fis votre bienfaiteur;
Entre vos deux amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte surprise.*

Quel discours!

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune disgrâce...
(*Voyant paroître Gaston, Bayard, et d'autres chefs de l'armée française.*)
Je vois Gaston, Bayard de leurs chefs entourés...
Seigneur, éloignons-nous.

SCÈNE III.

GASTON, ALTÉMORE, EUPHÉMIE, BAYARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS FRANÇAIS.

GASTON, *tenant à la main un plan roulé, à Euphémie, qui veut sortir.*

MADAME, demeurez;
Vous voyez vos soldats. Cette pompe guerrière,
Aux filles des héros n'est jamais étrangère.
Un seul de vos regards, enflammant vos vengeurs,
Peut au-dessus d'eux-même élever leurs grands cœurs.
Quand c'est pour la beauté qu'ils courent à la gloire,
Les Français font voler le char de la victoire...
(*Voyant qu'elle est troublée jusqu'aux larmes.*)
Mais que vois-je? vos yeux semblent mouillés de pleurs.

EUPHÉMIE.

Prince, ce jour de gloire est un jour de douleurs.
Mon père... ses dangers... les vôtres... ma patrie...
Tout jette la terreur dans mon ame attendrie.

BAYARD.

La terreur, quand Nemours traversant tant d'Etats,
Vengeur de deux cités, vainqueur dans trois combats,

Domte en si peu de jours, par un talent suprême,
Et tout l'art des humains et la nature même.
Grâce à leur nouveau chef qui finit leur malheur,
La gloire des Français égale leur valeur.
Ils craignoient pour Milan : Jule tremble pour Rome;
(*En montrant Gaston.*)
Et c'est la même armée : on n'y changea qu'un homme.

GASTON.

Cet homme à son bonheur doit bien plus qu'à son art.
Avec de tels guerriers que n'eût point fait Bayard ?

BAYARD, *vivement.*

Moi ?... Vos huit derniers jours valent ma vie entière.
Votre marche savante est un coup de lumière
Qui montre un art nouveau que vous seul possédiez.
Je mesurois l'obstacle, et vous le surmontiez.

GASTON.

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles.
J'ai banni de mon camp ce vain luxe des villes,
Qui, retardant toujours la course des héros,
Amollissoit des bras formés pour les travaux.
A ces mâles guerriers, peu jaloux de leurs charmes,
Le luxe que j'ordonne est l'éclat de leurs armes...
(*Aux chevaliers.*)
Amis, pour peu d'instans suspendons le combat;
Quatre heures suffiront aux besoins du soldat.
Je veux dans Bresse même assaillir cette armée
A l'ombre de ses tours lâchement renfermée,
Qui devroit, déployant ses bataillons nombreux,
Presser ma foible troupe et l'écraser entre eux.
Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance.
Aux exploits de Fornoue accoutumons la France :

Charle y brava l'effort de trois puissans Etats,
Et fit plus de captifs qu'il n'avoit de soldats...

(*Avec une joie douce.*)

Chevaliers, je réclame une autre loi chérie :
On plaît à la beauté quand on sert la patrie.
Voyons avec éclat qui de nous en ce jour
Saura par plus d'honneur mériter plus d'amour...

(*Vivement, en montrant Euphémie.*)

Voilà le digne objet de ma flamme fidèle,
D'une ardeur que Louis permet que je révèle.
Dès long-temps mon hommage a su plaire à ses yeux.

BAYARD, *à part.*

Ciel!

GASTON, *plus vivement, aux chevaliers.*

Si ce jour peut voir mon front victorieux,
Demain je veux unir, dans Bresse encor sanglante,
A sa main vertueuse une main triomphante;
Et dans Naples bientôt la guidant avec vous,
Pour la mieux mériter couronner son époux.

BAYARD.

Son époux?... Vous, Seigneur?

GASTON.

D'où naît votre surprise?

BAYARD.

Vous connoissez Bayard, et quelle est sa franchise?
Prince, j'aime Euphémie, et l'aime avec fureur!

GASTON, *avec douleur.*

Qui? vous?... Me l'enlever... c'est m'arracher le cœur!

BAYARD, *avec passion, mais sans éclat.*

Ah! qui veut me l'ôter me doit ôter la vie!

GASTON.

Bayard!

EUPHÉMIE.

Eh! modérez...

BAYARD, *l'interrompant avec humeur.*

Vous l'aimiez, Euphémie?
Vous me cachiez vos feux? et j'en suis plus jaloux!
Mais respectez ici les droits que j'ai sur vous.
La foi de votre père à ma foi vous engage,
Et je sais conserver le prix de mon courage.

GASTON, *vivement.*

(*En montrant Euphémie.*)
Mes titres sont égaux... mon courage et son choix...
(*Plus tranquillement.*)
Nemours, comme Bayard, sait conserver ses droits.

BAYARD.

Eh bien! Seigneur, il faut... Mais mon devoir m'impose...
Votre nom, votre rang...

GASTON, *l'interrompant.*

Mon rang? je le dépose;
Et l'amour et l'honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah! vous m'êtes plus cher que mon premier rival!

GASTON.

Comment! que dites-vous?

BAYARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore...
J'ai disputé sa main avec Sotomayore.
Armé par l'amour seul, j'immolai ce guerrier.

GASTON.

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer...

Mais j'ai dû vous entendre, et ce mot doit suffire.

(*Aux chevaliers.*)

Vous, aux postes fixés que chacun se retire;
Et qu'on attende en paix le moment de l'assaut.

(*Les chevaliers ne se retirent pas. Ils paroissent agités, et parlent bas entr'eux. Nemours continue à parler à Bayard, en le prenant par la main.*)

Je vous connois un cœur et trop juste et trop haut
Pour oser soupçonner que jamais la patrie
Souffre de nos débats et soit plus mal servie.
Je vous charge, Bayard, d'observer de plus près
Mon ordre de bataille et mes desseins secrets...

(*Il lui présente le plan roulé.*)

Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence;
Ouvrez sur mes projets l'œil de l'expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'Etat,
Je verrai si le mien veut un autre combat.

BAYARD, *ému, et prenant le plan.*

Seigneur...

GASTON, *l'interrompant.*

Allez, Bayard.

(*Bayard sort avec les chevaliers.*)

SCÈNE IV.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Nemours, qu'allez-vous faire?
Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire,

Qui, par vous d'un ami va déchirer le sein,
Ou vous faire tomber sous sa coupable main?
Eh! c'est moi, juste ciel! moi qui perdrois encore
Un héros que j'admire, ou celui que j'adore!

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Bayard peut se domter;
Je lui laisse le temps de se mieux consulter.
Qu'en vous cédant à moi Bayard me satisfasse;
C'est l'unique moyen d'expier sa menace.
Si j'avois pu me vaincre, une telle fierté
M'en auroit pour jamais ravi la liberté.
Mais un premier transport peut égarer sa flamme:
Garde-t-on près de vous l'empire de son ame?
Moi-même, malgré moi, de colère animé....
Il est plus excusable; il n'étoit point aimé!

SCÈNE V.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Gaston.*

Ah! prince, pardonnez ma fatale imprudence:
Il est vrai, de Bayard j'ai flatté l'espérance;
Croyois-je que Nemours descendroit jusqu'à nous?
Bayard menace en vain, Euphémie est à vous.

GASTON.

Comte, j'ai renfermé la flamme la plus pure
Tant qu'un refus du roi pouvoit vous faire injure.
C'est pour vous l'épargner qu'en pressant ce lien,
Même avant votre aveu j'ai recherché le sien.
Ne craignez point Bayard; je défendrai mon père;
Puissent mes tendres soins et mon respect sincère

Rendre, après tant de pleurs, un fils à votre amour!

AVOGARE.

Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour!...
O mon fils! recevez ce doux nom qui m'honore.
(*Il l'embrasse.*)

EUPHÉMIE, *à part.*

Il l'embrasse à mes yeux, quand je sais qu'il l'abhorre!..
(*A Nemours.*)
Non, cher prince, cessez de m'offrir votre main...
Ah! mon père sait trop que je vous aime en vain :
Sans ce fatal combat, que mon malheur prépare,
Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare.
Toujours par un malheur un autre est amené,
Et l'infortune encor cherche l'infortuné.

AVOGARE, *bas.*

Oses-tu bien?...

GASTON, *à Euphémie.*

Quoi donc?

EUPHÉMIE, *avec embarras, et regardant quelquefois son père.*

De nos Bressans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infidèles,
Et votre bras vengeur est prêt à les punir....
Ma famille est dans Bresse, et le sang peut m'unir
A des cœurs criminels.... proscrits avec justice,
Mais dont vous me verriez partager le supplice.

GASTON, *à Avogare.*

Mon père! et vous aussi craignez-vous que mon cœur
Sur ce qui vous est cher n'étende sa rigueur?...
(*A Euphémie.*)
Le neveu de Louis, armé par sa vengeance,

N'est-il pas, en secret, chargé de sa clémence?
Ah! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler,
Et plus on a souffert, mieux on sait consoler.
Louis, dans les reflux d'une cour orageuse,
Vit le sort opprimer son ame courageuse;
Il pleura près du trône où l'appeloit son sang:
Il parvint aux vertus, comme au suprême rang,
Par une route, hélas! aux rois trop peu commune,
Par cet heureux sentier de l'utile infortune.
Son cœur, qui la connut, est plus tendre à sa voix;
Le meilleur des humains est le plus grand des rois:
Et moi, dont ses revers ont assiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la bienfaisance.

EUPHÉMIE.

Quoi! vous pardonneriez à l'aveu du forfait?...

SCÈNE VI.

GASTON, ALTÉMORE, EUPHÉMIE, AVOGARE.

ALTÉMORE, *à Gaston, en lui présentant un billet.*

Prince, Bayard pour vous m'a remis ce billet.

GASTON, *prenant le billet et le lisant haut.*

« Lorsque l'on fit outrage, et qu'il faut qu'on répare,
» On doit, sans différer, satisfaire un grand cœur.
» Prince, je puis mourir dans l'assaut qu'on prépare,
» Et ne veux point mourir comptable avec l'honneur.
» Que mon chef lui-même choisisse
» Les armes, les témoins et les juges du camp;
» Qu'il hâte un beau moment de gloire et de justice:
» Je me crois son ami, même en le provoquant. »

AVOGARE.

Reconnoît-on Bayard à ce nouvel outrage ?

GASTON.

Je reconnois l'amour, la seule erreur du sage...
(*A Altémore.*)
Qu'il s'apprête à l'instant, et que pour ce combat...

EUPHÉMIE, *l'interrompant impétueusement.*

Non, je cours m'opposer à ce double attentat.
(*Regardant son père.*)
Le plus pressant péril doit entraîner mon ame...
J'éclairerai Bayard sur les droits qu'il réclame.
Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix,
Des dignes chevaliers il foule aux pieds les lois;
Que s'il se perd lui-même, il trahit sa patrie;
Que s'il tranche vos jours, il m'arrache la vie.
Dans le fond de son cœur je prendrai pour appui
L'orgueil que met un sage à triompher de lui.
J'oserai me servir de ce pouvoir suprême
Que l'objet qu'on adore a contre l'amour même;
Et, si tant de devoirs sont bravés sans égard,
Le vainqueur de Nemours... ou celui de Bayard
N'emportera, pour prix de sa gloire cruelle,
Que la publique horreur et ma haine éternelle.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

GASTON, ALTÉMORE, AVOGARE.

GASTON, *à Avogare.*

Tous ses efforts sont vains; après ce grand éclat,

C'est moi qui maintenant vais presser ce combat.
(*A part.*)
Bayard, je différois un malheur nécessaire;
Mais tu veux le hâter, il faut te satisfaire.

AVOGARE, *à Altémore, avec une colère feinte.*
Seigneur, un tel billet dut rester dans vos mains.
La prudence...

ALTÉMORE, *avec une fausse naïveté.*
Bayard me cachoit ses desseins;
Et d'ailleurs, pour lui seul je permets qu'on frémisse.
Nemours a pour appui son bras et la justice.
Le ciel au champ d'honneur combat pour la vertu,
(*D'un air mystérieux.*)
Et le cœur de Bayard à ce ciel est connu.

GASTON.
Comment?

ALTÉMORE.
Bayard ici se vendoit à Rovère.
Vous punirez un traître, autant qu'un téméraire.

GASTON.
Bayard un traître? lui? vous l'osez soupçonner?...
Vous n'êtes point Français, on peut vous pardonner.

ALTÉMORE.
Cependant....

GASTON, *l'interrompant.*
Croyez-moi, l'oubli de cette injure
Est de mon amitié la marque la plus sûre...
(*A part.*)
Mais quoi! je combattrois ce héros vertueux?
Je sens trop qu'en secret l'espoir présomptueux
Me

Me dit qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible
Gaston ne verroit plus de triomphe impossible;
Que la France, l'Europe et l'univers entier
De leurs guerriers en moi vanteroient le premier...
Chassons d'un tel désir l'orgueilleuse infamie :
J'entends gémir plus haut l'amitié, la patrie.

(*A Avogare, en montrant son épée.*)

Hélas! j'aime Bayard!... et ce fer destructeur
Au travers de ses flancs va rechercher son cœur!
Ce cœur, de l'honneur pur asile vénérable,
De toutes les vertus trésor inépuisable!...

(*A part.*)

O guerrier citoyen qui fis tout pour ton roi,
Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi!
Va, mourant par tes coups je t'aimerois encore.

(*Avec colère.*)

Honneur, cruel honneur! je te sers et t'abhorre.
Et vous, lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous détestant, je vole vous cueillir.

(*A Altémore.*)

Vous, allez à Bayard reporter ma réponse...

(*Retenant Altémore, qui alloit sortir. A Avogare et à Altémore.*)

Mais il est un obstacle, amis, et tout l'annonce.
Si l'armée apprenoit ce dangereux hasard,
Tous les cœurs entre nous formeroient un rempart...
Seuls maîtres du secret, gardez de le répandre.

(*A Altémore seul.*)

Que Bayard, dans une heure, ici vienne se rendre.
L'épée est ma seule arme et plaît à sa valeur.

Contre Sotomayore il fut ainsi vainqueur.

(*A Avogare et à Altémore ensemble.*)

Eloignons tout Français... Avogare, Altémore,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi?

GASTON.

Ce choix vous honore.

(*Il fait signe à Altémore de partir, et celui-ci obéit.*)

SCÈNE VIII.

GASTON, AVOGARE.

AVOGARE, *prenant la main de Gaston.*

Mon fils!

GASTON.

Ciel! Euphémie! Ah! trompons ses douleurs.
Quels que soient mes destins...vous essuierez ses pleurs...
Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe,
Pour que l'Etat triomphe, en pleurant sur ma tombe...
(*A part.*)
O Bayard! si je meurs, j'acquitterai Louis!
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouis,
Rendre encor mon vainqueur jaloux de ma mémoire,
Et mettre ma défaite au-dessus de ta gloire.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

AVOGARE.

Comme mes ennemis viennent servir mes vœux!
Mais... ô nouveau bonheur! ils sont perdus tous deux!
Seuls témoins d'un combat que leur armée ignore,
Leur vie est dans mes mains, dans celle d'Altémore.
Nous pouvons, saisissant le vainqueur éperdu,
L'immoler, sans péril, dans le sang du vaincu.
Allons, et qu'aussitôt les portes soient livrées...
Appelons dans ce fort nos cohortes sacrées...
France, tous tes soldats, surpris, enveloppés,
Vont, sans ordre et sans chef, être partout frappés...
Qu'à peine il en reste un qui puisse, en sa retraite,
A ton prince tremblant annoncer leur défaite!...
Va, l'Italie en toi vit toujours son fléau;
Mais toujours des Gaulois elle fut le tombeau.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALTÉMORE, AVOGARE.

(*Ils entrent par deux côtés opposés.*)

ALTÉMORE.

Les efforts d'Euphémie ont été superflus,
Et l'amour de Bayard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Pescaire est près du pont; il va s'en rendre maître;
Au signal convenu nous le verrons paroître.

ALTÉMORE.

L'heure approche; et bientôt l'un de ces deux guerriers,
En triomphant pour nous, tombe sur ses lauriers.

AVOGARE.

Mais, dis-moi, Ferdinand veut-il, au fond de l'âme,
Qu'on ose assassiner le frère de sa femme?
T'a-t-il pu commander?...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Il est de ces forfaits
Qu'un souverain prudent ne commande jamais.
Sûr du vœu de son maître, un courtisan habile,
En lui sauvant la honte, achève un crime utile.

Le parti de Gaston dans Naple est dominant;
Qui perd ce prince assure un trône à Ferdinand.
L'inutile vertu peut languir sans salaire,
Mais un pareil service est le grand art de plaire.
Ah! de nos fiers tyrans j'admire la fureur!
De leur chute à nos mains ils dérobent l'honneur.
Votre fille, comme eux, sert mes feux qu'elle ignore;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore:
Expiant, malgré soi, ses indignes amours,
C'est elle qui m'immole et Bayard et Nemours...
(*A part.*)
Vengez-nous de vous-même, ô conquérans avares,
Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens, usurpateurs jaloux,
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous.

AVOGARE.

Calme-toi: crains qu'un mot ne décèle ta flamme;
Il faut, plus que jamais, l'enfermer dans ton ame.
Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux:
Cacher ses passions n'est pas un art pour nous.
Songe surtout, ami, qu'au gré des conjonctures,
Il faut hâter, suspendre, ou changer nos mesures,
Unir ou séparer nos différens projets:
Le temps, l'occasion les doit trouver tout prêts;
Car je doute toujours que ce combat s'achève,
Qu'entre les deux rivaux le camp ne se soulève...

ALTÉMORE, *l'interrompant, en apercevant Bayard.*

Non, Seigneur; bannissez cet injuste soupçon:
Bayard vient, et je vole en avertir Gaston.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

AVOGARE, BAYARD.

BAYARD, *à part, avec tranquillité.*

C'EST donc ici le champ de ma gloire nouvelle!
Je ne cueillis jamais une palme plus belle!...
(*A Avogare.*)
J'aime à vous voir mon juge.

AVOGARE.

Ah! croyez que mon cœur
Me feroit fuir ces lieux s'il doutoit du vainqueur;
Bayard va triompher quand Bayard va combattre:
C'est un jeune imprudent que vous allez abattre.
Je le plains!... Mais, Seigneur, j'aurois bien plus gémi
De la nécessité de trahir mon ami.
Je vous l'ai dit tantôt; sans ce fatal remède,
Il faut, en rougissant, que mon amitié cède
Au tyrannique abus des volontés du roi,
Qu'Euphémie et Gaston font valoir contre moi.
Leur amour mutuel, armé de la puissance,
Menace de braver ma vaine résistance.

BAYARD, *d'un air sombre et passionné.*

Elle adore Nemours, et l'avoue à mes yeux!
Chaque mot me rendoit mon rival odieux.
Quoi! même en m'outrageant elle en a plus de charmes!
Par quels ardens transports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout essayé pour vaincre mon amour!
Si l'honneur à mes vœux permettoit un retour,
S'il n'eût, d'un bras d'airain, marqué notre carrière,
L'ingrate et sa beauté changeoient mon ame entière...

(*A part, avec indignation.*)

Amour, ah! sous quel joug m'as-tu donc asservi?
L'homme par ton délire à soi-même est ravi.
Tu lui fais une autre ame et transforme son être...
Bayard même, Bayard de son cœur n'est pas maître...
(*A Avogare en voyant paroître Gaston.*)
Mais j'aperçois Gaston.

AVOGARE, *à part.*

C'est leur dernier moment.

SCÈNE III.

GASTON, ALTÉMORE, AVOGARE, BAYARD.

GASTON, *à Bayard.*

BAYARD, si la raison suit votre emportement,
En n'accusant que vous, plaignez-nous l'un et l'autre:
Nous devons à l'honneur, ou ma vie, ou la vôtre.
Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du roi...
(*Il remet à Altémore un paquet de papiers.*)
Songez à le servir, et pour vous et pour moi.
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre...
Mais, hélas! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre?...
Recevez mes regrets et mon adieu fatal...
(*Il l'embrasse, et ensuite il met l'épée à la main.*)
Embrassez un ami... Combattez un rival.

BAYARD.

Prince, en vous offensant je me suis fait outrage.
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage.
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours,

Je sais comment Bayard doit combattre Nemours...
(*A très-haute voix.*)
Entrez, braves guerriers, fiers soutiens de la France.
(*Une foule de chevaliers français entre.*)

SCÈNE IV.

GASTON, ALTÉMORE, AVOGARE, BAYARD, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇAIS.

GASTON, *à part.*

Ciel!

AVOGARE, *à part.*

O revers!

BAYARD, *vivement, aux chevaliers.*

Vous tous, témoins de mon offense,
Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigni,
Brissac, mon digne émule; et toi, cher Coligni!
Vous qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre,
Pour un noble dessein qui devoit vous surprendre...

SCÈNE V.

GASTON, ALTÉMORE, AVOGARE, BAYARD, EUPHÉMIE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇAIS.

BAYARD, *à Euphémie.*

Vous, surtout, digne objet de mon fatal amour,
Vous que ma faute honore, ainsi que mon retour...
(*Il tire son épée avec le fourreau.*)
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste...
(*Il pose son épée aux pieds de Gaston.*)
Voyez comme il remplit le devoir noble et juste

Que l'honneur véritable impose à la valeur.
Et comment un guerrier se punit d'une erreur.

GASTON, *à part.*

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes!
Le plus grand des guerriers, Bayard me rend les armes.
(*Il ramasse l'épée de Bayard, et lui donne la sienne, qu'il a remise dans le fourreau pendant que Bayard lui parloit.*)
Je garde ton épée, et la mienne est à toi...
(*A part.*)
Tremblez plus que jamais, ennemis de mon roi!
Du glaive de Bayard ma valeur est armée:
Ce sceptre de l'honneur va guider mon armée...
(*Aux chevaliers français.*)
Vous, Français, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel rival, digne d'un tel ami...
(*A Altémore.*)
Remettez dans ses mains ce que je vous confie;
L'écrit qu'il recevroit s'il m'eût ôté la vie...
(*A Bayard, qui prend le paquet des mains d'Altémore.*)
Vois que j'avois l'orgueil de vivre dans ton cœur.
Connois quelle dépouille eût orné mon vainqueur.
Le roi, si dans nos camps je perdois la lumière,
M'a juré d'accomplir ma volonté dernière;
Et Bayard, par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenoit comte et duc de Foix et de Némours.
En te donnant mon nom j'en étendois la gloire,
Et j'aurois confondu ta vie et ma mémoire...
(*A Euphémie.*)
Madame, à votre main j'avois même attenté;

Revivant dans Bayard, m'auriez-vous rejeté?
Votre cœur magnanime eût imité les nôtres:
Un prodige d'honneur en sait inspirer d'autres...
Dans l'ivresse où je suis, je ne sais même encor
Si l'élan de la gloire et son sublime essor
N'entraînent point mon ame exaltée, agrandie,
(*Après un court silence.*)
Au sacrifice entier... Non, ma chère Euphémie!
Non! ce triomphe horrible est au-dessus de moi.

BAYARD.

Il m'appartient, Seigneur: un seul mot fait ma loi;
On vous aime. Songez à ma faute, à mon âge;
Ce triomphe peut seul réparer mon outrage...
(*A Euphémie.*)
Oui, Madame, je cède aux choix de votre cœur...
(*A Avogare.*) (*A Euphémie.*)
Je vous rends votre foi... Pardonnez ma fureur.
De ma foible raison j'avois perdu l'usage:
Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage:
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir;
Ils ont fait à Bayard oublier son devoir...
(*Vivement.*)
Mais, par un prompt retour, mon juge incorruptible,
Mon cœur m'a remontré mon devoir inflexible.
Je l'ai vu; j'ai rougi: le sacrifice est fait.
J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet.
Je tremblois que l'honneur, dans l'assaut qui s'approche,
A mon dernier moment fît son premier reproche.
Je l'avouerai. Vos pleurs, vos soins pour me fléchir,
M'ont presque retenu quand j'allois m'affranchir.

Votre aspect rend encor ma victoire pénible:
Ma perte en vous voyant me devient plus sensible...

(*Avec force.*)

Mais à de vrais guerriers, sur eux-même absolus,
Jamais les passions ne coûtent des vertus.
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre:
Quand on se combat bien, l'on est sûr de se vaincre.
Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur... mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce respectable hommage
Que la beauté se plaît à permettre au courage;
Cet encens noble et pur que tous nos chevaliers
Brûlent sur ses autels, au milieu des lauriers.
Il eut droit d'être offert aux plus illustres reines:
Vous le serez, Madame; oui, vos lois souveraines,
Toujours, après Louis, disposeront de moi...

(*En prenant la main de Gaston.*)

Et c'est à votre époux que j'en donne ma foi.

EUPHÉMIE, *à part.*

Dans mon ravissement à peine je respire!
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire!...

(*A Gaston et à Bayard.*)

Ah! s'il étoit un prix pour le plus vertueux,
Quel mortel oseroit choisir entre vous deux?...

(*A Gaston.*)

Cher prince, qu'il est doux pour ce cœur qui vous aime
D'être offert à Gaston des mains de Bayard même!...

(*A Avogare.*)

Mais mon père veut-il permettre mon bonheur?

AVOGARE.

(*A part.*)

Ton bonheur est le mien... Tout est changé.

SCÈNE VI.

GASTON, ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE, BAYARD, D'ALÈGRE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇAIS.

D'ALÈGRE, *à Gaston.*

SEIGNEUR,
Nos canons, dirigés par votre heureuse adresse,
Ont fait crouler le mur et les canons de Bresse;
L'ennemi dans la plaine est contraint de sortir.
A tenter la bataille il paroît s'enhardir.
J'ai vu se déployer les drapeaux de Rovère,
Et briller vers ce fort les lances de Pescaire.

GASTON, *avec un éclat de joie.*

Enfin donc une fois il nous viennent chercher?
Vole, et que tout mon camp se dispose à marcher.

(*D'Alègre sort.*)

SCÈNE VII.

GASTON, ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE, BAYARD, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇAIS.

BAYARD, *très-vivement aux chevaliers.*

Nous allons vaincre, amis, croyez en ma promesse!...
(*Montrant Gaston.*)
J'ai le plan du combat tracé par sa sagesse.

Miracles du génie et chefs-d'œuvre de l'art,
Les projets de Nemours gouvernent le hasard.

GASTON, *avec le même transport.*

Ah! ton cœur et ton bras promettent plus encore...
(*A Euphémie.*)
Osez voir triompher l'amant qui vous adore!...
(*A Avogare, en montrant Euphémie.*)
Restez ici près d'elle, et montez sur la tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour!
Le neveu de Louis va me nommer son père,
Et je veux mériter une gloire si chère.

GASTON, *toujours avec chaleur, en montrant Euphémie.*

Daignez donc la conduire, et vous suivrez nos pas...
(*A Bayard, en le prenant par la main.*)
Viens, de notre querelle instruisons nos soldats;
Que pleins de ta grande ame ils marchent aux alarmes...
(*Aux chevaliers.*)
O Français! soutenez la gloire de vos armes!
Qui pourroit aujourd'hui résister à vos coups?
Vos deux chefs ont l'honneur d'être dignes de vous.
(*Il sort avec Bayard, Altémore et les chevaliers.*)

SCÈNE VIII.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *arrêtant son père prêt à sortir.*

Mon père, expliquez-vous: quel dessein vous anime?

AVOGARE.

Peux-tu le demander? Je cours laver mon crime;
J'admire, je chéris ces sublimes mortels.

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand dieu!

AVOGARE, *avec enthousiasme, en lui ouvrant ses bras.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels.
Mes yeux sont dessillés; cet exemple m'accable.
O de leur héroïsme ascendant incroyable!
Tous deux m'ont terrassé par ces foudres vainqueurs
Dont s'arme la vertu pour tonner dans les cœurs;
J'ai senti malgré moi son invincible flamme
Pénétrer dans mon sein, s'ouvrir toute mon ame,
Y porter les regrets, les remords déchirans,
Je me suis vu si vil près d'ennemis si grands,
Que, détestant soudain ma noire perfidie
Je me crois trop heureux si mon trépas l'expie!...
(*En l'embrassant.*)
Adieu... Pardonne-moi ma honte et ta douleur...
Tu me vois vertueux, tu me verras vainqueur.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

EUPHÉMIE.

Ciel! mon cœur goûte enfin une volupté pure;
L'honneur y met en paix l'amour et la nature.
Après tant de tourmens mon père m'est rendu!...
Cher amant, ses remords sont nés de ta vertu!
Je veux, à ton amour dérobant ce mystère,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon père;

Et ton ame, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment cessé de le chérir.

(*Elle fait quelques pas pour sortir, mais s'arrête avec saisissement.*)

Allons... Mais ce combat... Je me sens consternée :
Pourquoi ? Nemours va vaincre, et c'est sa destinée.
Ah! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil,
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

EUPHÉMIE, *seule, et dans le plus grand désordre.*

Fuyons, mes yeux sont pleins de ce vaste carnage!
Des fureurs des mortels épouvantable image!
Le sang qui ruisseloit de tant de corps épars,
Ces têtes qui tomboient du haut de ces remparts;
Les fers étincelans, et les feux plus terribles
Reproduisant la mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant partout mon père et mon amant...

(*Elle s'assied.*)

Mon père! qu'il m'est cher, hélas! en ce moment!
Dieu juste! à la vertu quand ta voix le rappelle,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle?...

(*Avec un peu de joie.*)

Mais Nemours!.. sur la brèche, en vainqueur il montoit:
Sur des monceaux de morts la gloire l'attendoit...

(*Après un court silence.*)

La gloire! eh! c'est donc là que l'homme l'a placée?
O délire infernal!... barbarie insensée!...

(*Se relevant, en entendant des cris.*)

Quoi! j'entends jusqu'ici les cris des combattans
Percer le bruit lointain de cent bronzes grondans!

J'entends se rapprocher ces clameurs effroyables,
Et gémir sous ces murs quelques voix lamentables?
Un cri plus douloureux me glace de terreur!
(*Voyant le duc d'Urbin.*)
Se peut-il?... je succombe... Ah! je vois le vainqueur!
(*Elle retombe sur le fauteuil.*)

SCÈNE II.

URBIN, EUPHÉMIE, GARDES.

URBIN, *à Euphémie.*

Vous voyez un captif qui rougit peu de l'être.
La chaîne de Bayard va m'honorer peut-être.
Il marchoit vers la ville, à côté de Nemours,
Quand tous les Espagnols, par le pont du Secours,
Ont tenté de ce fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de son chef, Bayard, d'un pas rapide,
Court à ce pont fatal, le voit sans défenseurs,
S'élance, arrête seul les Espagnols vainqueurs,
Fait revoir cet exploit, prodige de l'histoire,
Qu'on disoit fabuleux, mais qu'il nous force à croire.
Après un long combat les siens l'ont secouru.
Ils alloient triompher, quand j'y suis accouru.
De ce choc décisif je sentois l'importance;
Mais le nombre des miens, leur fière contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent résister;
Leur courage impuissant ne sert qu'à l'irriter.
Redoublant des Français l'indomtable furie,
Dans son dernier soldat Bayard se multiplie;
Je vois autour de moi mes escadrons percés,
Leurs étendards ravis et leurs chefs dispersés.

Resté seul, à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas! dans quel moment!... Gémissez de l'apprendre!
On venoit de blesser ce guerrier généreux;
Il avoit sans frayeur senti ce coup affreux....
Mais il tombe; et l'on trouve au défaut de l'armure,
Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure.
On craint, en lui portant un secours meurtrier,
D'arracher à la fois sa vie avec l'acier.
On dit plus; que le coup part de la main d'un traître...
J'en ai vu près de lui que vous devez connoître.

EUPHÉMIE.

Non, je n'en connois plus... Mais que devient Nemours?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui résistent toujours.
L'Alviane est un chef digne de sa vaillance.
Il est juste qu'entre eux la victoire balance...
(*Voyant paroître Bayard, que des soldats français apportent sur des étendards et des piques, le corps entouré d'une écharpe.*)
On apporte Bayard.

SCÈNE III.

URBIN, EUPHÉMIE, BAYARD, SOLDATS FRANÇAIS, GARDES.

BAYARD, *à part.*

L'EFFORT de la douleur
Pénétrant dans mon sein en détache mon cœur...
Dieu! je sens défaillir ma force anéantie...
(*Après un peu de silence.*)
Mon ame étoit à toi, mon sang à ma patrie.

Mes cinq derniers aïeux, morts au lit des héros,
Reconnoissent leur fils mourant sur des drapeaux.

EUPHÉMIE.

Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie...
Quels regrets pour Gaston!

BAYARD, *d'une voix entrecoupée.*

C'est vous, belle Euphémie?
Eh bien! ai-je eu raison d'expier mon erreur?...
Je suis chéri de vous, et quitte envers l'honneur.
Sans peur et sans reproche à mon heure suprême,
Je sens mon ame fuir, contente d'elle-même...
Vous direz à mon roi que j'ai béni mon sort
De lui faire en vos mains hommage de ma mort....
(*La regardant tendrement.*)
Croira-t-il qu'un mortel ait pu céder vos charmes?

SCÈNE IV.

URBIN, AVOGARE, EUPHÉMIE, BAYARD, SOLDATS FRANÇAIS, GARDES.

AVOGARE, *à Bayard.*

Bayard, à ton malheur je viens donner des larmes.

BAYARD.

Un traître m'a frappé; ne pleure pas sur moi:
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

AVOGARE.

De ta mort, en tous lieux, la nouvelle est semée;
On dit que ce revers a fait fuir notre armée;
Que l'ennemi vainqueur....

BAYARD, *l'interrompant, en se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant?

AVOGARE.

On le croit.

BAYARD.

Et l'on dit l'ennemi triomphant !
(*Aux soldats français qui l'environnent.*)
On vous trompe, Avogare... Allons, qu'on me remporte;
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte:
Retournez à l'assaut. Près de votre étendard
Placez, au premier rang, les restes de Bayard.
Ce front pâle et sanglant, ce bras foible et sans armes,
Aux ennemis bientôt renverront les alarmes...
(*Pendant qu'on l'emporte.*)
Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir :
Marchez; ils trembleront à mon dernier soupir.
Oui, je veux vous guider au fond de leurs asiles.
Duguesclin au cercueil soumit encor des villes.
(*Avogare le suit.*)

EUPHÉMIE, *entendant des cris lointains.*

J'entends crier victoire et Nemours et Louis.
(*Les soldats français qui emportoient Bayard s'arrêtent, ainsi qu'Avogare.*)

SCÈNE V.

URBIN, AVOGARE, EUPHÉMIE, BAYARD, D'ALÈGRE, SOLDATS FRANÇAIS, GARDES.

D'ALÈGRE, *à Bayard.*

Ce grand jour met le comble à la gloire des lis :
L'Alviane est aux fers, et Nemours est dans Bresse.

URBIN, *à part.*

Ciel !

D'ALÈGRE, *à Bayard.*

Parmi tous ses soins le premier qui le presse,
Chevalier vertueux, c'est le soin de vos jours.
Nous venons y veiller. J'ai hâté les secours
Que l'art va vous offrir sous un heureux auspice...
(*Aux soldats français qui portent Bayard, en leur montrant une pièce voisine.*)
Conduisez-le, soldats, dans ce lieu plus propice.

BAYARD, *montrant la lance qu'il a dans le corps.*

Attends... Avec ce fer mon ame peut sortir...
(*A part, avec plus de force.*)
Cher Nemours! ah! je veux, avant que de mourir,
Entendre le récit de ta gloire inouie,
Et jouir du beau jour que te doit ma patrie...
(*A d'Alègre.*)
Conte-moi ses exploits : son sang n'a point coulé?

D'ALÈGRE.

La foudre autour de lui vainement a volé.
Maître de soi, de tout, dans cet assaut terrible,
Le Français sous sa main, semble un coursier flexible,
Qu'il sait, sans nul effort, presser ou retenir,
Et dont la fière ardeur s'étonne d'obéir.
Tout à coup votre mort, à grand bruit annoncée,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aspect de Nemours, dans le fond de leur cœur,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'honneur:
« Français, vengeons Bayard, s'il est vrai qu'il succombe!
» Pourriez-vous, en fuyant, déshonorer sa tombe? »
Ces mots, et la rougeur de son front indigné,
Quelques pleurs dont son œil étoit même baigné,

Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse vainement le Romain se rallie :
En vain le citoyen, sous ses toits renfermé,
Verse sur les vainqueurs le bitume enflammé ;
J'ai vu (ce que jamais on ne pourra comprendre)
Trente mille guerriers, ardens à se défendre,
Aidés de la nature et des travaux de l'art,
Par dix mille français forcés dans un rempart ;
Et notre armée en ordre au fort de la tempête,
Comme un camp dessiné pour les jeux d'une fête.

BAYARD, *avec tranquillité, montrant la lance qu'il a dans le corps.*

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours ;
Je vois la France heureuse, et lui laisse Nemours.

(*Les soldats français emportent Bayard. D'Alègre et Urbin le suivent, avec les gardes.*)

SCÈNE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part, en regardant emporter Bayard.*

Va, pour ce fier vainqueur tu peux trembler encore ;
Tu le laisses en butte aux poignards d'Altémore.

EUPHÉMIE, *qui n'a point entendu ce qu'Avogare vient de dire.*

Mon père! aux assassins Nemours abandonné,
Comme Bayard, sans doute en est environné.
Je crains que, loin de vous, des conjurés perfides,
Ignorant vos remords, et de son sang avides,
Dans son triomphe aussi n'attentent sur ses jours.
Si vous veilliez sur lui...

AVOGARE, *l'interrompant.*

C'est mon devoir; j'y cours...

(*Apercevant Altémore.*) (*A part.*)

Mais je vois Altémore.... et c'en est fait, sans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! son trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.

SCÈNE VII.

ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Altémore.*

Eh bien?

EUPHÉMIE, *à Altémore.*

D'où naît, Seigneur, votre sombre embarras?
Que fait Gaston?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie.*

Vers vous il marche sur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire :
C'est aux mains de l'amour à parer la victoire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

ALTÉMORE, AVOGARE.

AVOGARE.

Quoi! j'ai frappé Bayard, et Nemours est vainqueur?

ALTÉMORE.

Il l'est pour un moment; ne craignez rien, Seigneur.
D'illustres chevaliers une élite aguerrie,
Connoissant qu'en secret on menaçoit sa vie,

L'entouroit, le couvroit de leurs superbes rangs;
Le glaive ne pouvoit approcher de ses flancs.
Mais sa victoire enfin précipite sa perte;
Sous ses lauriers trompeurs sa tombe est entr'ouverte.
Le voilà dans la ville, où nos piéges tendus
Par Urbin désormais ne sont pas retenus.
En chassant notre armée on ne l'a pas détruite.
Le terrible Pescaire en a seul la conduite:
Il est maître surtout de l'obscur souterrain;
Et cette nuit dans Bresse il va rentrer soudain.

AVOGARE, *vivement.*

J'ai su l'en prévenir. Las d'un assaut pénible,
Le Français va tomber dans un sommeil paisible.
L'imprudence le suit si tôt qu'il est vainqueur,
Et toujours son désastre est près de son bonheur.

ALTÉMORE, *aussi vivement.*

Bien plus: votre palais dominant sur la ville,
Nemours, par mes avis, en a fait son asile;
Il doit y rassembler le conseil des guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers.
C'étoit sous ce palais, je vous l'ai fait connoître,
Que Pescaire enfermoit le dépôt du salpêtre.
Je sais ce nouvel art ignoré des Français,
Dont Navarre à Bologne a tenté les essais.
La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les pesantes murailles,
Et lance avec fracas les éclats dispersés
Des fondemens unis aux combles renversés.

AVOGARE, *avec impétuosité.*

Allons; qu'au même instant où ce nouveau tonnerre
Des chefs des ennemis aura purgé la terre,

Pescaire

Pescaires et les Bressans, fondant de toutes parts,
Egorgent dans la nuit tous les soldats épars.
Cours à ce grand objet, que ton œil doit conduire;
Moi, je garde ce fort; et si Bayard respire,
Nemours enseveli dans ton gouffre infernal
Pour immoler Bayard deviendra mon signal.
Maître une fois du fort, je te joins dans la ville.
(*A part.*)
Je veux, en surpassant les meurtres de Sicile,
Insolens étrangers! qu'un moment vous ait vus
De l'Italie entière à jamais disparus.

ALTÉMORE, *apercevant Euphémie qui revient.*

Votre fille revient... Retenez l'infidèle.
Nemours n'a plus qu'une heure à se voir aimé d'elle.
(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *s'approchant tout près de son père, d'un air sombre, avec saisissement, et les larmes aux yeux.*

Barbare! qu'ai-je appris?... J'en frissonne d'horreur!
Quoi! vous m'avez trompée avec tant de noirceur?
Quoi! vous m'avez réduite au malheur nécessaire
De ne compter jamais sur la foi de mon père?
(*A part.*)
Quelle vertu brilloit dans son faux repentir!
Peut-on si bien la peindre et ne pas la sentir?

AVOGARE.

Quels transports insensés!

EUPHÉMIE, *à part.*

O jour de ma ruine!
Mon père, au même instant, m'embrasse et m'assassine.

AVOGARE.

Téméraire! oses-tu?...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Ces mains, teintes de sang,
Du généreux Bayard n'ont pas percé le flanc?

AVOGARE.

Moi?

EUPHÉMIE.

Vous... Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer et briser votre lance perfide.
Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

AVOGARE.

Ah! de mon changement Urbin veut me punir;
Il te donne un soupçon...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Soupçonne-t-on son père?...
(*Tirant de sa poche un papier et le lui montrant.*)
Voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire.
Du meurtre de Bayard vous osez vous vanter;
Du meurtre de Gaston vous osez le flatter.

AVOGARE, *confondu.*

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables!

EUPHÉMIE, *avec véhémence.*

Non; Pescaire jamais n'a trahi ses semblables.
Exercé dès l'enfance aux talens de son roi,
Quand on l'aide à tromper, on est sûr de sa foi.
Mais le sage Bressan, dont l'adresse et le zèle
M'ont dévoilé jadis votre trame infidèle,

Vient de surprendre encor ce billet odieux,
Que par un prompt message il m'envoie en ces lieux;
Et, malgré ses vieux ans, la vertu qui l'anime
Sait être infatigable autant que votre crime.

AVOGARE, *à part.*

Précipitons l'instant; tous mes ressorts sont prêts.
(*Il veut sortir.*)

EUPHÉMIE, *le suivant.*

Si vous sortez, je cours publier vos projets.

AVOGARE, *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois... que tu risques ta vie?

EUPHÉMIE, *avec le plus grand emportement de la rage et de la douleur.*

Frappez, reprenez-la quand vous l'avez flétrie:
Ma naissance est ma honte, et fait mon désespoir;
Le malheur de ma vie est de vous la devoir...
(*Après un court silence*). (*Elle l'embrasse.*)
Que dis-je?... Ah! pardonnez! Cher ennemi que j'aime!
Vous me devrez aussi vos jours malgré vous-même:
J'obtiendrai votre grâce ou mourrai près de vous...
Oui, cruel!... Oui, mon père! Ah! si, dans mon courroux,
Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure,
Mes yeux donnent encor des pleurs à la nature...
(*Lui prenant la main et la baisant, en la baignant de ses larmes.*)
Les sentez-vous couler? Pouvez-vous sans douleur
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur?

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Cache donc mes secrets par devoir, par tendresse...
Je crains tout, et demain je prétends quitter Bresse.

EUPHÉMIE.

Demain ?... Eh ! vous avez quelque piége ignoré
Dont cette nuit encor l'effet est assuré...
(*Lui montrant un papier.*)
Ce billet me l'annonce... Allons, le ciel m'inspire ;
C'est Nemours en secret que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi !...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Le crime et l'aveu sont pour moi deux malheurs.
Mais en sauvant Nemours j'enchaîne ses rigueurs :
Il me doit votre grâce ; elle est ma récompense.
(*Elle veut sortir.*)

AVOGARE, *se mettant au-devant d'elle et la retenant.*

Comment ! tu veux livrer ma vie à sa vengeance ?

EUPHÉMIE, *très-vivement.*

Votre cœur n'est pas fait pour connoître le sien ;
Vous le jugez par vous ; j'en juge par le mien.
Vous alliez m'immoler dans ce héros aimable ;
Il me respectera dans mon père coupable.
Je dois, à sa vertu confiant vos destins,
Vous sauver des forfaits et des dangers certains.
(*Elle veut encore sortir.*)

AVOGARE, *furieux, et l'arrêtant toujours.*

Les dangers sont pour toi, fille impie et barbare !
Redoute les transports où mon ame s'égare :
Je n'ai plus qu'un parti, celui du désespoir.
Les jours de ton amant vont être en mon pouvoir.
C'est l'auteur de mes maux, de la mort de ta mère,
Le chef des meurtriers qui m'ont ravi ton frère,

Lui qui peut-être même a déchiré son flanc,
Et je saurai mourir tout couvert de son sang.
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage,
Vertu de nos climats, passion de mon âge.
Partout je vais te suivre, et m'attacher à toi;
Et si tu vois Nemours, ce sera devant moi.
Tremble! par un regard, un geste, un mot perfide,
Tu hâtes son trépas et deviens parricide.
Dussé-je être à l'instant puni par ses soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ses bras.

EUPHÉMIE, *à part.*

Où suis-je?... Que résoudre?... Ah! quel état horrible!

AVOGARE, *voyant paroître Gaston avec une troupe de Français.*

Nemours vient... Je crains peu cette garde terrible...
(*Voyant qu'Euphémie veut s'éloigner, et la retenant près de lui.*)
Arrête, malheureuse! et reste à mes côtés;
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités;
Renferme ta douleur; frémis qu'on ne la voie!

SCÈNE X.

GASTON, SUITE DE CHEVALIERS FRANÇAIS ET DE SOLDATS, *dont plusieurs portent des drapeaux;* AVOGARE, EUPHÉMIE.

GASTON, *à Euphémie.*

(*Avogare se tient entre elle et Gaston.*)
Rassurez-vous, Madame, et partagez ma joie...
(*A Avogare.*)
Que le traître à présent doit être confondu!

Du salut de Bayard on nous a répondu.
On a tiré le fer et calmé sa souffrance.
Sa plaie, aux yeux de l'art, n'offre que l'espérance...
(*Aux chevaliers français.*)
Quel bonheur pour l'Etat, pour nous, jeunes guerriers!
Notre Empire perdoit l'honneur des chevaliers...
Le cœur dont la vertu nous inspire et nous guide!
(*A part.*)
Dans ton ame, ô Bayard, la nation réside...
(*A l'un des chevaliers, en lui montrant les drapeaux.*)
Lautrec, allez au roi présenter ces drapeaux,
Présages de la paix où tendent ses travaux...
(*A Euphémie.*)
Qu'aux peuples de Paris mon triomphe va plaire!
Vous verrez à quel point la gloire leur est chère,
Quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers:
Les cœurs des citoyens sont bien dus aux guerriers...
(*Lautrec sort avec les soldats qui portent les drapeaux. Les autres chevaliers français restent, et Gaston s'adresse à eux.*)
Et vous, sages héros, à qui je rends hommage,
Vainqueurs des ennemis et de votre courage,
Commandez-vous toujours en sachant obéir.
Grâce à ce feu prudent qui sait se contenir,
Jamais si peu de sang n'a payé tant de gloire.
C'est par là que Nemours estime sa victoire,
Que du cœur de Louis il accomplit les lois.
Français qui prodiguez votre sang pour vos rois,
Vous méritez un roi qui sache en être avare.
Allez, je vais vous suivre au palais d'Agovare...

AVOGARE, *à part.*

Quel bonheur!

GASTON, *aux chevaliers.*

Cette nuit, nous y veillerons tous.
Que le soldat repose; il souffre plus que nous.
Epargnez l'habitant; foible instrument du crime,
On l'en rend trop souvent la première victime.

(*Toute la suite se retire.*)

SCÈNE XI.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part.*

Il reste!

GASTON, *s'approchant d'Avogare.*

La fortune est prompte en ses retours;
Quand on veut toujours vaincre, il faut veiller toujours.
Seigneur, votre palais au milieu de la ville,
Pour l'œil du général devient un centre utile.
Excusez, comme un fils si j'en ose ordonner.

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Ah! mon cœur se plaisoit à vous le destiner!...
Mais partons.

GASTON, *en le retenant et en montrant Euphémie.*

Profitez du moment qui me reste,
Pour m'instruire, tous deux, d'un complot trop funeste.

AVOGARE.

Nous?

GASTON.

Au nom d'un vieillard dans Bresse retenu,
A l'instant, un soldat à mes pieds est venu:

« L'assassin de Bayard menace votre vie,
» M'a-t-il dit; ce secret est connu d'Euphémie... »
(*A Euphémie.*)
Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits ?...
Quel honheur que mes jours soient un de vos bienfaits !...
(*A Avogare, en lui prenant la main qu'il portoit à son poignard.*) (*A Euphémie.*)
Elle ne répond point !... Nommez donc le coupable,
Peut-être de ma mort seriez vous responsable.

EUPHÉMIE, *à part, regardant de côté son père et Gaston.*

Si je me place entre eux, je n'expose que moi...
(*A Gaston, en voulant aller à lui.*)
Seigneur...
(*Avogare la retient par le bras.*)

GASTON, *à Avogare, en tendant la main à Euphémie.*

Vous l'arrêtez? Ses yeux sont pleins d'effroi!

EUPHÉMIE, *à Avogare, en se jetant à genoux.*

J'ose à vos pieds...

AVOGARE, *à part, en levant le poignard sur Gaston.*

Frappons.

EUPHÉMIE, *se relevant, en voyant l'action de son père, et l'embrassant avec violence pour l'arrêter.*

Mon père!

GASTON, *à part, en mettant la main sur son épée.*

O perfidie!

AVOGARE, *à part.*

L'ingrate me retient : elle en sera punie.
(*Il veut la tuer.*)

GASTON, *lui arrachant le poignard.*

Non, barbare; et toi-même, à l'instant...

(*Il veut aussi le frapper.*)

EUPHÉMIE, *s'élançant au-devant de Gaston, et couvrant Avogare de son corps.*

Ah! Nemours,
Tu me rends parricide, et j'ai sauvé tes jours!

GASTON.

Pardonne, je m'égare en voulant te défendre...
(*Appelant.*)
Holà! gardes, à moi!

SCÈNE XII.

GASTON, ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE, SOLDATS FRANÇAIS.

ALTÉMORE, *à Gaston.*

Ciel! que viens-je d'entendre?

GASTON, *montrant Avogare.*

Il immoloit sa fille.

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare?

GASTON, *montrant le poignard d'Avogare.*

Son bras
Combloit aussi sur moi tous ses assassinats.

(*Il jette le poignard.*)

ALTÉMORE, *à Avogare, avec dissimulation.*

Qui, vous?... Quel changement! quelle aveugle furie!...

AVOGARE, *avec une colère feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma patrie.

(*D'un œil d'intelligence.*)

Je frappois son tyran, et voulois prévenir
L'enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie, et tu n'as pour défense
Que ses pleurs, ses vertus, hélas! et sa naissance...
(*A Altémore.*)
Non, je ne reviens point de cet excès d'horreur!
(*A part.*)
J'en suis honteux pour lui... Ciel! avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puisse comprendre,
Accorde-moi cent fois de m'y laisser surprendre!...
(*A Altémore et aux soldats, en montrant Avogare.*)
Vous, que dans son palais on conduise ses pas.

EUPHÉMIE.

Ah! qu'il vive, ou je meurs!

GASTON, *bas.*

Il ne périra pas...
(*Haut.*)
Devant tout le conseil je veux qu'il me réponde,
Et de ses attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE, *bas, à Altémore qui l'emmène.*

Puisqu'il vient au palais, allons hâter sa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore, pendant qu'on emmène son père.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez soin de son sort.

ALTÉMORE.

Au-delà de vos vœux vous serez obéie.
(*Il sort avec Avogare et les soldats français.*)

SCÈNE XIII.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

L'AMOUR te l'a livré, l'amour te le confie.

GASTON.

Je le suis au palais. Va, compte sur mon cœur.
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur:
Je leur dois plus d'amour et de respect peut-être,
Lorsqu'au sein des forfaits le destin les fit naître.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une chambre attenant la galerie où se sont passés les quatre premiers actes. C'est dans cette chambre que l'on a mis Bayard. Il est à demi couché sur un lit militaire. Les armes de Bayard sont auprès de son lit.

SCÈNE I.

URBIN, BAYARD.

URBIN, *debout, appuyé sur un feuteuil.*

En nous voyant ainsi, qui penseroit, Seigneur,
Qu'Urbin fût le captif et Bayard le vainqueur?
Grâce au ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes!

BAYARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux ennemi! tels sont les vrais guerriers,
Rivaux au champ de Mars, amis dans leurs foyers.

URBIN.

J'attends ma liberté que vous m'avez promise.

BAYARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise...
(*Urbin paroît très-étonné.*)
A vos soldats blessés je désirois l'offrir.
Chargez-vous de ce soin que je ne puis remplir.

Jule a causé leurs maux, je veux qu'il les soulage,
Et de son or sacré j'ennoblirai l'usage...
Mais parlons d'Avogare et de ses noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en savoir les secrets.
Quand il osa sur vous combler son infamie,
Je confiai ce monstre aux vertus d'Euphémie.
J'ai cru servir ensemble et vous et mon pays,
D'arrêter ses projets sans les avoir trahis.
Je voudrois et ne puis vous nommer ses complices...
Vous ne les craignez plus; qu'importent leurs supplices?

SCÈNE II.

GASTON, URBIN, BAYARD.

GASTON, *à Bayard.*

J'allois quitter ce fort; mais un objet pressant
(*Regardant Urbin.*)
M'oblige à vous voir seul... si le duc y consent?

URBIN.

Prince, je me retire.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

GASTON, BAYARD.

GASTON, *vivement.*

On trompe encor la France.
De traîtres entouré, Bayard est sans défense;
Il faut bien que Nemours connoisse la terreur.

BAYARD, *se relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous; c'est là tout mon malheur.
Quels sont donc nos périls ?

GASTON.

Vous allez les entendre.
Un fidèle Bressan vient pour me les apprendre,
Et d'un sage conseil je cherche les secours.

(*Il va vers la porte.*)

BAYARD.

Qui sait mieux en donner en recherche toujours.

GASTON, *à un vieillard qui est en dehors.*

Viens, approche.

SCÈNE IV.

GASTON, BAYARD, UN VIEILLARD.

GASTON, *à Bayard, en lui montrant le vieillard.*

EUPHÉMIE, aux malheureux propice,
Tendit à ce vieillard une main protectrice,
Et de ses longs revers adoucit les regrets.
Il a d'un noble prix su payer ses bienfaits:
Et, sûr de ses vertus, par un aveu sincère,
Il vient lui révéler les crimes de son père.
C'est lui qui m'a tantôt envoyé par ses fils,
D'un double assassinat les généreux avis.

(*Gaston s'assied.*)

BAYARD, *au vieillard.*

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux...

LE VIEILLARD, *l'interrompant.*

Cache un cœur bien coupable!...

(*A Gaston, en se jetant à ses pieds.*)

Ah! j'ai besoin de grâce en venant vous sauver.

GASTON.

De grâce?

LE VIEILLARD.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu serois criminel?... Eh! sur quelle assurance
Pourrai-je à tes discours donner ma confiance?
Quel es-tu?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte et mes regrets;
Je ne suis qu'un bressan... Je fus jadis français.
Citoyen de Paris, mais d'obscure naissance,
J'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance.
Mon bras s'est signalé, lorsqu'aux murs de Beauvais
Une femme a vaincu le Flamand et l'Anglais.
Mais un service ingrat sous un roi trop austère,
Tourna vers l'étranger ma jeunesse légère.
De climats en climats j'errai pendant dix ans,
Et depuis trente hivers fixé chez les Bressans,
Ainsi que tout français privé de sa patrie,
Je l'appelle, en pleurant, chaque jour de ma vie.

BAYARD.

Eh! que n'y rentrois-tu, ramené par l'honneur?

LE VIEILLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle et je lui fais horreur.
Fier de mon origine, il faut que je la cache;
La peur du châtiment et l'hymen qui m'attache

Ont retenu mes pas revolant vers les lis...
J'ai, du moins, à mon roi pu rendre mes deux fils...
Combattant sous vos lois, et dignes de vous plaire,
Ils consolent souvent la honte de leur père.
Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès,
Seigneurs, qu'on est honteux de n'être plus français!...
(*Avec plus de chaleur.*)
Mais je viens vous sauver... Eh! quel guerrier fidèle,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle?
Ah! ce service heureux, ce retour de ma foi
Va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon roi.

GASTON.

Qu'as-tu donc découvert?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire,
Qui vous cache la foudre, au sein de la victoire.
Dans tous le sang français brûlant de se plonger,
De meurtres, cette nuit, Bresse va regorger.
Oui, près du mont sacré, des routes souterraines
Vont ramener Pescaire et les lances romaines;
Tandis que, vers le fleuve, un gros de citoyens
Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens.
Dans leur temple déjà sans bruit et sans alarmes,
Les Bressans désarmés ont repris d'autres armes.
On parle d'un rempart qui doit être abîmé
Par ce volcan nouveau sous la terre enfermé.
L'Espagnol s'en promet l'effet le plus terrible.
J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible,
Mais je sais que bientôt un lâche meurtrier
(*A Nemours.*)
Vous y doit, avec art, exposer le premier;

Et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée,
Enlever aux Français l'ame de leur armée.
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme, Seigneur.)
J'ai frissonné d'effroi, de rage et de douleur;
J'ai voulu vous soustraire à ces piéges du crime.
Vous voyez à mes pleurs, au zèle qui m'anime,
Qu'un transfuge, accablé par les ans et les maux,
Toujours guerrier dans l'ame, adore les héros.

GASTON.

D'où sais-tu ces secrets? par quelle intelligence?

LE VIEILLARD.

Une seule ressource étoit en ma puissance:
J'ai vendu l'humble toit par ma femme habité,
Réduit de sa vieillesse et de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail et des dons d'Euphémie,
Pour gagner un soldat de la garde ennemie.

GASTON, *attendri, à part.*

Ah! Dieu!

BAYARD, *à part.*

Que de grandeur!

GASTON, *à part.*

Et nous, mortels heureux,
Nous croyons quelquefois être seuls généreux!...
(*Au vieillard.*)
Achève... saurois-tu quel autre qu'Avogare
Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare?

LE VIEILLARD.

Non, Prince; l'espagnol qui m'a tout révélé,
N'a pu percer plus loin ce secret si voilé:
Il craint, en le sondant, de s'en voir la victime.
Mais moi, Seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abîme,

Du peu que je savois j'ai dû vous avertir.
Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma patrie :
Je vois tous mes dangers, et compte peu ma vie.
Quand un soldat français au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il peut en revenir ?

BAYARD, *avec transport.*

Français, reprends ton nom.

GASTON, *au vieillard, en l'embrassant.*

Oui, tu l'es... Le temps presse...
(*A Bayard.*)
Daignez, si je m'emporte, arrêter ma jeunesse ;
(*Appelant.*)
Je vais donner mon ordre... Entrez tous.
(*Plusieurs officiers et soldats entrent.*)

SCÈNE V.

GASTON, BAYARD, LE VIEILLARD, TROUPE D'OFFICIERS ET DE SOLDATS FRANÇAIS.

GASTON, *à deux officiers français, en leur montrant le vieillard.*

Vous, Evreux,
Vous, d'Alègre, suivez ce vieillard courageux.
Il va vous indiquer deux secrètes issues,
Dont il faut à l'instant saisir les avenues.
Cent guerriers, bien choisis, pourront y retenir
Les nombreux bataillons qui voudroient en sortir...
(*A deux autres officiers.*)
Vers l'autre extrémité, Crussol et Vendenesse,
Guidez nos escadrons qui campent hors de Bresse ;

Et que les ennemis par vous ne soient chargés
Que lorsque sous la voûte ils seront engagés.
Eux-mêmes auront rendu leur perte plus rapide...
(*A deux autres chevaliers.*)
Et vous, pour contenir le citoyen perfide,
Que, par mille flambeaux disposés prudemment,
On menace leurs toits d'un vaste embrasement.
Le palais d'Avogare est encore l'asile
D'où mes ordres auront le cours le plus facile :
J'y vole, pour donner des secours prompts et sûrs,
Si de quelque rempart la mine ouvroit les murs...
(*A Bayard.*)
Approuvez-vous ce plan?

BAYARD, *montrant les chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudissent:
Moi seul j'en dois gémir, d'autres bras l'accomplissent.

LE VIEILLARD, *vivement à Gaston.*

J'instruirai seulement vos guerriers valeureux,
Prince; et je vais veiller sur ce gouffre de feux...
(*Comme une idée nouvelle qui lui vient sur le champ.*)
J'espère en découvrir le foyer redoutable...
Si le ciel y plaçoit ma perte inévitable,
Puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
Ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort!
(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

GASTON, *pendant qu'il s'en va.*

Va, compte sur le prix de ce service insigne.
La faveur de Nemours...

LE VIEILLARD, *se retournant et l'interrompant.*

Prince, j'en suis indigne.

Réservez pour mes fils un si généreux soin;
Demain de vos bontés je n'aurai plus besoin.
(*Il sort avec quelques chevaliers et quelques soldats.*)

SCÈNE VI.

GASTON, BAYARD, SOLDATS FRANÇAIS.

GASTON, *à Bayard.*

Adieu, Bayard.

BAYARD, *aux soldats.*

Soldats, qu'on me porte à sa suite.

GASTON.

Non; restez. C'est la loi que je leur ai prescrite.
Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce fort.
Ah! de deux cœurs si chers quand j'assure le sort,
Je ne hasarde plus la moitié de moi-même:
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime?
(*Il sort, laissant avec Bayard un chevalier et quelques soldats.*)

SCÈNE VII.

BAYARD, UN CHEVALIER, SOLDATS FRANÇAIS.

BAYARD, *à part.*

Il est donc un triomphe, il est donc un danger
Que même, en le voyant, je ne puis partager?...
(*Au chevalier.*)
Ecoute, ô mon élève, espoir de la patrie,
D'Estaing, cœur tout de flamme, à qui le sang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton aïeul, le bouclier des rois,

Ne quitte point Gaston ; sois partout son égide.
Je réponds des Français tant qu'il sera leur guide.
(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE VIII.

BAYARD, SOLDATS FRANÇAIS.

BAYARD, *à part.*

O DIEU ! par quelles mains préviens-tu tant d'horreurs?..
(*Aux soldats.*)
Vous l'avez vu sortir ce vieillard tout en pleurs ?
Soldats, c'est un transfuge accablé de son crime.
Mettez tous à profit son retour magnanime,
Et les remords cruels dont il est dévoré.
Tel est le châtiment du cœur dénaturé,
Qui, ne connoissant plus famille ni patrie,
Ose leur dérober le tribut de sa vie.
Infidèle aux humains dont les tendres secours
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours,
Il trouve en tous climats l'horreur qu'inspire un traître;
Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître;
Dans un long abandon traînant son triste sort,
L'affreuse solitude environne sa mort.

SCÈNE IX.

BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

ALTÉMORE, *aux soldats français qui gardent Bayard.*

NEMOURS vous mande, amis; Bayard est sous ma garde.
La défense du fort désormais me regarde.
(*Il leur fait signe de sortir, et ils s'en vont.*)

SCÈNE X.

BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi! vous quittez Nemours?

ALTÉMORE.

C'est lui qui l'a voulu...

(*Bas, à sa suite.*)

Attendons le signal, ou tout seroit perdu...

(*A Bayard.*)

Nemours tremble pour vous; l'orage se déclare.
Lorsque dans son palais j'ai conduit Avogare,
A ma garde enlevé par ce peuple séduit,
Il a saisi pour fuir, la faveur de la nuit;
Et peut-être en ces lieux du fond de sa retraite,
Il tend, par ses amis, quelque embûche secrète.

BAYARD.

Ses amis, comme lui, se pourront découvrir:
Le crime à force d'art parvient à se trahir.

ALTÉMORE, *avec dissimulation.*

J'en doute... Mais du moins par cette expérience,
Tous vos chefs connoîtront enfin la défiance.
L'impétueux Français ignore les détours;
Son ame est dans ses yeux et passe en ses discours.
Soit fierté, soit foiblesse, il ne peut se contraindre,
L'éclat de ses transports avertit de les craindre.
Ici, l'homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe son cœur;
De ses traits à son ame il fait un masque utile,
Et la haine en cet art est toujours plus habile.

Elle offre en souriant le front de l'amitié;
Et d'un glaive couvert vous perce sans pitié...
(*A part.*)
Le signal tarde bien!

BAYARD.

Si je meurs par un crime,
L'assassin tremblera, mais non pas la victime:
Au moment de frapper, peut-être l'inhumain
Sentira que son cœur veut retenir sa main.

ALTÉMORE, *à part.*

(*Entendant venir quelqu'un.*)
Il dit vrai, mais n'importe... Ah! que vient-on m'apprendre?
(*Il se retire un peu en arrière.*)

SCÈNE XI.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE, BAYARD, SOLDATS ITALIENS.

EUPHÉMIE, *à Bayard.*

Nemours n'est point ici?

BAYARD.

Nemours vient de se rendre
Dans votre palais même.

EUPHÉMIE.

Ah! ciel! il est perdu!...
C'est là, Seigneur, c'est là que le piége est tendu,
(*Voulant sortir.*)
Que la foudre... Ah! courons...

ALTÉMORE, *l'arrêtant.*

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible!

(*A part, en entendant le bruit affreux que fait l'explosion du palais d'Avogare.*)

C'est toi dont la fureur..... Dieu! quel fracas terrible!

(*Elle s'appuie sur une colonne.*)

La terre s'est émue, et ces murs ont tremblé.

BAYARD, *à part.*

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé.

ALTÉMORE, *avec éclat.*

Enfin du joug français j'ai sauvé l'Italie...

(*A Bayard.*)

Vois l'ami d'Avogare et l'amant d'Euphémie.

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand Dieu!

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi! perfide!...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui, par ce foudre infernal,

J'ai de mes deux rivaux détruit le plus fatal...

EUPHÉMIE, *tombant évanouie.*

Je me meurs!

ALTÉMORE, *à Bayard.*

Et ton sang va combler ma vengeance,

(*Il va pour lui porter un coup de lance.*)

BAYARD, *prenant sa lance près de son lit, et la tenant en arrêt sur Altémore.*

Viens, traître! je t'attends.

ALTÉMORE, *étonné.*

Quelle est ton espérance?

Crois-tu

Crois-tu combattre seul et mes soldats et moi?

(*Les soldats s'avancent sur Bayard.*)

BAYARD, *voyant paroître Gaston.*

Tremblez, voilà Nemours!

(*Altémore et ses soldats tournent la tête, et aperçoivent Gaston. Altémore, comme anéanti, reste immobile et laisse tomber sa lance.*)

SCÈNE XII.

GASTON, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇAIS, URBIN, ALTÉMORE, EUPHÉMIE, BAYARD, SOLDATS ITALIENS.

GASTON, *à Altémore, en écartant les soldats italiens à coups d'épée.*

C'EST la foudre pour toi!...

(*A Bayard, qu'il embrasse.*)

O mon ami!

BAYARD.

Cher prince!...eh! qui l'auroit pu croire?

GASTON, *montrant Altémore et Urbin.*

Voilà de l'Italie et l'opprobre et la gloire...
Urbin vient te défendre.

BAYARD, *tendant la main au duc d'Urbin.*

Il ne m'étonne pas.

GASTON, *aux soldats français, en montrant Altémore.*

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas...

(*Des soldats français entraînent Altémore et les soldats italiens.*)

SCÈNE XIII.

GASTON, URBIN, EUPHÉMIE, BAYARD,
CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

GASTON, *à Euphémie, qu'il voit évanouie, en courant à elle.*

Mais, ô nouveau malheur! ô ma chère Euphémie!

BAYARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

GASTON, *à Euphémie, en lui prenant la main.*

Euphémie!

EUPHÉMIE, *revenant à elle, à part, en levant les yeux au ciel.*

(*A Gaston, qu'elle aperçoit, en rebaissant les yeux.*)

Il n'est plus.... Ah! Prince! vous vivez!

GASTON, *la relevant, et désignant le vieux transfuge français.*

Oui, ce digne vieillard... il nous a tous sauvés.

EUPHÉMIE, *avec transport.*

Qu'il m'est cher!

GASTON.

J'arrivois dans ce palais terrible
Où mon ordre assembloit notre élite invincible,
Quand je le vois entrer frémissant, éperdu,
Suivi de l'espagnol à ses bienfaits vendu,
Et qui, se promettant un plus riche salaire,
Avoit du nouveau foudre épié le mystère :
« Fuyez, s'écrioient-ils ; fuyez : ne tardez pas.
» Vous n'avez qu'un moment ; le gouffre est sous vos pas.

» Courez sauver Bayard ; il en est temps encore.
» Ce héros va tomber sous les coups d'Altémore. »
A leurs cris, vers ces lieux, nous avons volé tous.
Mais des portes du fort à peine approchions-nous
Qu'avec un bruit affreux une nue enflammée,
Un noir torrent de feu, de soufre et de fumée
Roule au loin dans les airs, à nos regards surpris,
D'un vaste monument les immenses débris.
Heureux qu'en échappant à ce piége effroyable,
(*En embrassant Bayard.*)
J'arrache encor mon père au sort plus déplorable
De voir des assassins, vil rebut des bourreaux,
Souiller la dernière heure et le sang d'un héros!

URBIN, *à Bayard.*

Pardonne, j'ai trop tard suivi mon digne maître.
Bayard, pour sauver Jule, avoit livré le traître...
(*A part.*)
Beaux jours du nom romain, qu'êtes-vous devenus?
Des Français maintenant sont nos Fabricius.

GASTON, *à sa suite.*

Allons, marchons, amis ; revolons vers Pescaire.
Voudrois-je qu'à ma chaîne il eût pu se soustraire?
Sous ces murs embrasés me croyant englouti,
De son repaire obscur peut-être il est sorti.
(*Il veut partir.*)

BAYARD, *le retenant.*

Arrêtez...

SCÈNE XIV.

GASTON, URBIN, EUPHÉMIE, BAYARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

D'ALÈGRE, *vivement à Gaston.*

La victoire est complète et soudaine :
Tous vos ordres suivis ont mis dans notre chaîne
Les guerriers de Venise et les soldats romains,
Enfermés, foudroyés dans les deux souterrains.

GASTON.

Mais Pescaire?...

D'ALÈGRE, *l'interrompant.*

Seigneur, son adroite prudence
Pour des lieux plus ouverts réservoit sa prudence.
De la porte Faustine il assailloit les tours,
Qu'au bruit de son tonnerre il croyoit sans secours.
Mais, au lieu de l'effroi, trouvant partout l'audace,
Et des Vénitiens apprenant la disgrâce,
Il va cacher au loin sa honte et ses débris.

GASTON, *désignant le vieux transfuge français.*

Eh! que fait ce vieillard?... Qu'il vienne avec ses fils...
Que mes bienfaits...

D'ALÈGRE, *l'interrompant.*

Plaignez son infortune extrême!
Instruit qu'en son palais Avogare lui-même,
Pour allumer sa foudre, avoit su se cacher,
Loin de suivre vos pas, il l'a couru chercher.
Il vouloit, ou punir, ou désarmer sa rage :
Mais soit que du Bressan le perfide courage

De périr avec vous fit son plaisir affreux :
Soit qu'il ait mal connu, mal mesuré ses feux,
De tous deux, à la fois, loin du palais en poudre,
J'ai vu les corps sanglans rejetés par la foudre.

EUPHÉMIE, *à part.*

O mon père!

BAYARD, *à part.*

O soldat qu'honore un beau trépas!
J'ai bien vu que ton cœur ne se pardonnoit pas.
Tes fils seront les miens.

EUPHÉMIE, *à part.*

Le désespoir m'accable :
De la mort de mon père, hélas! je suis coupable.

GASTON, *vivement.*

Lui seul fut criminel, lui seul il s'est perdu.

EUPHÉMIE.

Ah! respectez les pleurs qu'il coûte à ma vertu...
La nature m'imprime un sacré caractère,
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel père.

GASTON.

Je respecte, à la fois, et ressens vos douleurs...
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs.
Je veux, pour le former, que Bayard me ramène
Plus digne encor de vous, et vainqueur de Ravenne...

(*A Bayard.*)

Je vais t'attendre, ami, sous ce fameux rempart :
Gaston regretteroit de vaincre sans Bayard.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Va, mais modère, au moins, ton ardent caractère.
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reste à faire.
Songe qu'en peu de jours tu sus vivre long-temps.
Ta carrière d'honneurs est remplie à vingt ans;
Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire,
Mais crains de t'oublier au sein de la victoire.

FIN DE GASTON ET BAYARD.

Digitized by Google

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 12 juillet 1777.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

RAOUL DE COUCY.
LE COMTE DE FAYEL.
GABRIELLE DE VERGY.
MONLAC, écuyer de Coucy.
ALBÉRIC, écuyer de Fayel.
ISAURE, amie de Gabrielle.
D'ARMANCE, chef des gardes de Fayel, } personnages muets.
UN OFFICIER de Fayel, }
GARDES.

La scène est en Bourgogne, dans le château d'Autrey. Les quatre premiers actes se passent dans une galerie qui communique aux appartemens de Fayel et de Gabrielle, et le cinquième dans le cachot d'une prison.

GABRIELLE DE VERGY,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *à part, après avoir observé de loin, Fayel, qui paroît très-agité.*

Fayel tremble et gémit! Le fiel qui le dévore,
Tout prêt à s'épancher, semble s'aigrir encore.

FAYEL, *à part, en s'asseyant.*

Je mandois Albéric... j'allois tout révéler.
Le voilà devant moi... je frémis de parler.

ALBÉRIC, *s'approchant de Fayel.*

Seigneur, vos yeux, chargés de sinistres nuages,
D'un sombre désespoir m'annoncent les orages;
Au fond de votre cœur vos soupirs retenus,
S'échappant malgré vous, craigent d'être entendus.
Je vois du noir chagrin dont l'excès vous consume,
Fermenter dès long-temps la brûlante amertume.

Ce malheur dans Autrey consternant tous les cœurs,
Change ce lieu paisible en un séjour de pleurs.
Votre épouse mourante a vu par la tristesse
Se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
Quels revers inconnus sèment ici l'effroi?
Ce secret renfermé doit offenser ma foi;
Il eût volé jadis au-devant de mon zèle.
Albéric n'est-il plus cet écuyer fidèle,
Entre tous vos vasseaux choisi par l'amitié,
A vos destins divers dès l'enfance lié,
Qui, dans les champs d'honneur suivant votre vaillance...

FAYEL, *lui prenant la main.*

Des bords de la Syrie aux rives de la France,
Philippe est arrivé. Je vais approfondir
Des horreurs que je brûle... et crains de découvrir.

ALBÉRIC.

Comte, vous m'étonnez. Quelle crainte importune
Dans le retour du roi vous montre une infortune?
Honorant sa couronne et le sang des Capets,
Ce roi, l'amour du monde, et le dieu des Français,
A qui mille vertus donnent le nom d'Auguste,
Pour vous seul aujourd'hui deviendroit-il injuste?
Pour vous qui, secondant ses rapides exploits,
Au Bourguignon rebelle imposâtes ses lois?
Déjà le premier don de sa reconnoissance
Des fruits de la victoire accrut votre puissance.
Sa politique sage en vous a raffermi
Le rempart qu'il oppose à son fier ennemi.
Quand le duc de Bourgogne, opprimant sa famille,
Armoit contre Vergy, qui lui donna sa fille,

Quand ce père offensé, vous prenant pour vengeur,
De la duchesse encor vint vous offrir la sœur,
Le roi, favorisant cet illustre hyménée,
Par un ordre secret en pressa la journée :
Contre les Musulmans prêt à porter ses pas,
Il voulut à vous seul confier ces climats;
Autrey fut par ses soins la dot de votre épouse.
Par vous, bornant du duc l'ambition jalouse,
Il voit avec plaisir tant d'intérêts nouveaux
Diviser pour toujours deux célèbres rivaux.
Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage,
Et de votre grandeur sa parole est le gage.
Ce qu'il promet, Seigneur, est un arrêt des cieux.
Jamais il n'a tissu ces traités captieux
Où l'art, dans les détours d'une trame trompeuse,
Délie, en l'engageant, sa promesse douteuse.
Ce vil talent des cours, frêle appui de leurs droits,
Philippe l'abandonne au vulgaire des rois.

FAYEL.

Le roi n'est pas l'objet du trouble qui m'agite.
Je crains un ennemi qu'il ramène à sa suite,
Un rival détesté, de qui l'art suborneur
M'a ravi sans retour ma gloire et mon bonheur.

ALBÉRIC.

Comment! et quel rival pour vous si redoutable?...

FAYEL, *à part.*

Triste et honteux secret, dont le fardeau m'accable,
Ton aveu plus honteux doit encor m'alarmer!
Mais tu brises mon cœur qui veut te renfermer.
(*Il se lève.*)
Il s'ouvre, enfin, ce cœur violent et sensible;

D'un chagrin concentré l'éclat sera terrible.

ALBÉRIC.

Parlez : vous trahissez les droits de votre ami,
S'il ne sait à l'instant quel est votre ennemi.

FAYEL.

Eh bien! connois l'objet de ma fureur jalouse,
Connois le séducteur de ma perfide épouse,
Celui qui cause seul mes tourmens et ses pleurs,
Celui de qui le sang va payer mes malheurs :
C'est Coucy.

ALBÉRIC.

Quoi! Raoul?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Ce que tu viens d'entendre,
Ce secret qu'en ton sein le mien a pu répandre,
Qu'il y reste caché... Si jamais il en sort,
S'il t'échappe un seul mot, c'est l'arrêt de ta mort.
(*Avec violence, voyant frémir Albéric.*)
Crains-tu de me trahir? Quelle terreur te glace?

ALBÉRIC, *tranquillement.*

Je frémis du soupçon, et non de la menace;
Je frémis de vous voir outrager à la fois,
Moi, Coucy, votre épouse, et vous plus que nous trois.

FAYEL.

Je maudis, plus que toi, mes soupçons détestables;
Prouve-moi, s'il se peut, qu'ils sont faux et coupables.
(*A part.*)
Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir
A la douceur d'aimer le tourment de haïr,
Toi que ma bouche accuse et que mon ame adore,
Que j'admire et flétris, que j'offense et j'implore;

Plein des feux dévorans qui m'embrasent pour toi,
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi!
Mais tu hais ton époux... vérité trop funeste!
Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste.

ALBÉRIC.

Eh quoi! votre tendresse...

FAYEL, *l'interrompant.*

Est mon crime à ses yeux.
Mes soins sont importuns, mes respects odieux.
Ma présence l'irrite, ou la remplit d'alarmes.
Ses yeux à mes transports répondent par des larmes.
Au jour de notre hymen sa haine commença;
Sa main reçut ma main, son cœur la repoussa.
Malheureux! je croyois, dans ce moment terrible,
Que son ame encor simple, à l'amour insensible,
Opposoit à l'hymen cette douce terreur,
Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur;
Mais j'aperçus trop tard, dans sa tristesse amère,
Des regrets de l'amour le brûlant caractère:
S'enivrer de ses pleurs étoit son seul plaisir;
Elle aimoit ses tourmens, cherchoit à les aigrir.
Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
Un tendre souvenir la retint seul au monde.
Elle imploroit la mort qui m'ôtoit tous ses vœux;
Elle craignoit la mort qui rompoit d'autres nœuds.
Aux portes du trépas je la voyois charmée
D'être libre, à la fois, d'aimer et d'être aimée:
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
Cessant d'être à l'époux, se rendoit à l'amant.

ALBÉRIC.

Eh! Seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,

Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare?
Vous cherchez le malheur, et vous vous tourmentez
Par des illusions que vous-même enfantez.

FAYEL.

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidèle;
J'aime, cher Albéric, et je souffre comme elle.
Va, les yeux que l'amour remplit de ses douleurs,
Sans peine en d'autres yeux reconnoissent ses pleurs.
Apprends tout; quand l'ingrate alloit perdre la vie,
Employant de Monlac l'indigne perfidie,
Raoul osa près d'elle ici porter ses pas;
Il vit ses yeux éteints qui ne le voyoient pas.
Il scella dans ces lieux, d'une bouche insolente,
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

ALBÉRIC.

D'où pouvez-vous savoir?...

FAYEL, *l'interrompant.*

D'Armance l'a surpris...
Mais le traître étoit loin quand on m'a tout appris.

ALBÉRIC, *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice
Ne rend pas de ses feux votre épouse complice;
Elle ignora peut-être, en revoyant le jour,
Et l'audace et l'éclat d'un téméraire amour.
Mais, depuis que Raoul s'éloigna de la France,
Auroient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence?

FAYEL.

Non; c'est l'unique frein qui peut me retenir;
C'est le doute fatal que je veux éclaircir.
Que dis-je? au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuser des vertus que le soupçon profane.

Depuis que, par nos cris, le ciel importuné
L'a rendue aux besoins d'un peuple infortuné,
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire et son étude :
Son ame, adoucissant et nos lois et nos mœurs,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.
Hélas! les sons touchans de sa voix affoiblie
Pénètrent plus avant dans mon ame attendrie;
La langueur de ses yeux désarme leur fierté;
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté.
Grâces, talens, vertus, dont l'éclat l'environne,
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne.
Mais du doute mortel dont je suis déchiré,
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré.
D'Armance est dans Dijon, et va bientôt m'apprendre
Si ce rival funeste à la cour se doit rendre.
Là mon triste devoir m'appelle près du roi;
Mon épouse à ses pieds doit paroître avec moi;
Là mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont sait s'envelopper une flamme infidèle;
Et Coucy...

ALBÉRIC, *l'interrompant.*

Que je crains votre bras et le sien!
Rivaux en gloire...

FAYEL, *avec fureur, l'interrompant à son tour.*

Attends son trépas ou le mien;
Et peut-être avant tout, la mort de la perfide.
J'éprouve, à chaque instant ce passage rapide
De la rage au respect, de l'amour à l'horreur.
Mon destin dépendra d'un moment de fureur.

Je pourrois immoler et venger mes victimes,
Devenir criminel et punir tous mes crimes :
Vainement la vertu voudroit les ralentir ;
Je ne la connoîtrois qu'au cri du repentir.

ALBÉRIC.

Vous pourriez...

FAYEL, *l'interrompant.*

Tout est dit ; et si j'instruis ton zèle,
Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle ;
Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi,
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi :
Voilà l'unique soin que Fayel te demande ;
Un ami t'en conjure, un maître le commande.

ALBÉRIC.

Quand je vous blâmerois, il faudroit obéir ;
Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

FAYEL.

Va voir si la comtesse au palais revenue...

ALBÉRIC, *l'interrompant, en apercevant entrer Gabrielle.*

La voici.

SCÈNE II.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, ISAURE.

GABRIELLE, *bas, à Isaure, dans le fond, en voyant Fayel.*

Soutiens-moi... Je frémis à sa vue.
Quelle contrainte ! ô ciel !

FAYEL, *bas, à Albéric.*

As-tu vu sa rougeur,

Qu'efface tout à coup la plus morne pâleur ?
Ah! mes yeux dans les siens retrouvent-ils la joie
Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie ?...
(*Albéric sort, en voyant s'avancer Gabrielle, et Isaure reste dans le fond.*)

SCÈNE III.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL.

Goutez-vous en ce jour quelques fruits de vos soins ?
Nos sujets comptent-ils des malheureux de moins ?
C'est pour vous que sur eux une loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne.
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,
Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflamme...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Fayel, la bienfaisance est un besoin de l'ame.
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts;
Malheureux, elle charme et suspend nos misères :
On ressent moins ses maux en consolant ses frères.

FAYEL.

Eh! quels maux si pressans cherchez-vous à calmer ?
Quelle plainte ou quels vœux pouvez-vous donc former ?
La faveur des destins rassemble sur nos têtes
Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes :
Puissance, dignités, gloire, trésors, plaisirs,
Tout prévient votre espoir; rien n'attend vos désirs.

Cependant, les ennuis, les regrets vous dévorent;
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent;
Et ce brillant éclat des jours les plus sereins
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah! si vous chérissez un époux qui vous aime,
Si nos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-même,
L'univers n'offre rien, après des nœuds si doux,
Non, rien à désirer ni pour moi, ni pour vous...
(*La voyant en pleurs.*)
Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre?
Vos yeux en sont couverts, et semblent se confondre.

GABRIELLE.

N'avez-vous point ma foi? Quel vain désir, hélas!...

FAYEL, *l'interrompant.*

Eh! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas?
C'est un présent honteux. Il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours, s'il fait votre supplice.
L'amour, premier devoir qu'exige votre foi,
Ici, comme une grâce, est réclamé par moi;
Mais vos tristes froideurs...

GABRIELLE, *l'interrompant à son tour.*

Est-ce à vous de vous plaindre,
Seigneur? et quels devoirs me voyez-vous enfreindre?
Depuis deux ans qu'ici mon sort m'unit à vous,
J'ai chéri, révéré, consolé mon époux.
Vous avez vu la mort, à mes côtés errante,
Vingt fois m'environner de sa faulx menaçante;
L'abîme du tombeau se fermer, se rouvrir:
Il prend, lâche sa proie, et la vient ressaisir.
Dans ce corps défaillant si l'ame est affaissée,
Le sentiment flétri, la raison éclipsée,

Ah! Seigneur, est-ce à moi qu'il le faut reprocher?
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour, dont je suis attendrie,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie;
Eh! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur,
D'affliger un ami dont il veut le bonheur!
Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre,
Quand le ciel va bientôt séparer l'un et l'autre?
Bientôt, Fayel, ces traits, ce cœur que vous aimez,
A la terre rendus, y seront consumés.
Souffrez avec courage un malheur nécessaire,
Qui détruit, tôt ou tard, l'union la plus chère.
Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi,
Et je meurs sans regret, ainsi que sans effroi.

FAYEL.

Sans regret? Votre cœur m'en auroit dû, sans doute...
(*Avec amertume.*)
Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte?
(*Gabrielle étonnée le regarde : il se reprend vivement.*)
Un père à votre amour n'en peut-il arracher?
Mais il forma nos nœuds; il ne vous est plus cher.
A vos yeux, cependant, il va bientôt paroître;
Vergy dans nos climats revient avec son maître.
Sortis, depuis deux jours des remparts de Lyon,
L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon.
Par leur ordre, à l'instant, on vient de me prescrire
De les suivre à Paris, et de vous y conduire.

GABRIELLE.

Moi, Seigneur?

FAYEL.

Oui, Madame : il faut que ce grand jour
Vous rende aux soins brillans, aux pompes de la cour.
Je vais tout préparer. Ma franchise rigide
Demande, près des rois, votre douceur pour guide;
L'éclat peut dissiper vos ennuis odieux,
Toujours nourris d'eux-même en ces paisibles lieux.
S'il vous manque un printemps pour compter quatre lustres,
Vos vertus à la cour n'en sont pas moins illustres.
Ses superbes beautés, que vous seule effacez,
Vous aiment, en pleurant leurs attraits éclipsés;
Et dans le sein des arts, que vous savez connoître,
Votre esprit occupé va reprendre son être.

GABRIELLE.

Ah! Seigneur, je frémis! où me conduisez-vous?
(*Se jetant à ses pieds.*)
Si vous m'aimez encor... je tombe à vos genoux;
Laissez-moi, par pitié, dans ce lieu solitaire.

FAYEL, *la relevant.*

Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un père:
Moi, plus amant qu'époux, vous savez si ma voix
Usa du droit cruel de vous dicter des lois?
Fayel, s'il eût jamais voulu parler en maître,
Eût commandé l'amour; mais l'amour ne peut l'être.
(*Il sort, et Isaure se rapproche de Gabrielle.*)

SCÈNE IV.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *tombant dans un fauteuil.*

Isaure, je succombe! hélas! c'en est donc fait!
Ils avoient à mon cœur gardé ce dernier trait...

« Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un père! »
Leurs ordres en tout temps ont causé ma misère.
Quoi! mon père et mon roi sont mes premiers bourreaux?
Mon ame les adore, et leur doit tous ses maux...

(*A part.*)

Ah! cruels! poursuivez; traînez votre victime,
De l'autel à la tombe et du malheur au crime.

(*A Isaure.*)

Vois-tu de mes destins quel est l'horrible cours,
Et l'abîme où je suis, et l'abîme où je cours?
Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare,
Et quels nouveaux tourmens sa rigueur me prépare?
Combien il abusa de ses droits paternels,
Il m'enchaîne aux malheurs par des nœuds éternels:
Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance,
Dont ma mère approuvoit l'espoir et la constance;
Sa main, pour m'asservir à ses injustes lois,
Surprend l'autorité du plus juste des rois;
Et, déployant soudain l'arrêt de ma ruine,
Précipite en secret le nœud qui m'assassine.
Loin de toi, de l'hymen j'allumai le flambeau.
Je ne vis point d'autel; je ne vis qu'un tombeau.
Interdite, et voulant douter de ma misère,
Mes timides regards se levoient sur mon père.
L'inhumain! à Fayel il présenta ma foi,
Comme un don de ce cœur qu'il disoit être à moi.
Sa hauteur s'assuroit que ma simple jeunesse,
Aux yeux d'un inconnu renfermant ma foiblesse,
Devant vingt chevaliers n'oseroit démentir
Un père à qui son sang ne savoit qu'obéir.

Hélas! j'écoutai trop la voix de la nature,
Et mon père étoit sourd à ce tendre murmure.

ISAURE.

Il est trop vrai; toujours sa stoïque froideur
Des passions en lui sut étouffer l'ardeur;
Sur elles conservant un empire suprême,
Il les juge en autrui, comme il les sent lui-même.
Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux,
Qui, des sens enivrés tyrans impétueux,
Donnant un nouvel être à notre ame asservie,
Font du premier soupir le destin de la vie.
Il crut que, respectant et bénissant son choix,
L'amour devoit s'éteindre et renaître à sa voix.
De son âge glacé froide et cruelle idole,
La politique, hélas! par ses mains vous immole.

GABRIELLE, *à part.*

Bien plus, mon cher Coucy, son horrible pouvoir
Me défend de t'aimer, et me force à te voir.
Ah! pour vaincre un amour dont ma vertu s'indigne,
Pour rendre à mon époux ce cœur dont il est digne,
Le ciel m'en est témoin, j'ai tout fait, tout tenté:
Mes forces ont toujours trahi ma volonté;
Et j'irois de Raoul braver encor la vue,
Ses regards tout remplis du poison qui me tue,
Son affreux désespoir dont la tendre langueur
Viendroit me rappeler tous ses droits sur mon cœur,
Son génie éclatant, son courage sublime,
Et son fidèle amour dont l'idée est un crime!...
Raoul, si je te vois, pourrai-je un seul moment
Oublier près de toi les traits de mon amant?

Oublier ce héros dont l'aimable sagesse
De son siècle grossier sut polir la rudesse,
Dont l'esprit, déjà mûr dès sa jeune saison,
Mêle aux fleurs des talens les fruits de la raison?...

(*A Isaure.*)

L'instinct de la vertu, sa pente naturelle
Rapprocha sans dessein nos deux cœurs dignes d'elle.
Quand ce rapport charmant eut su les ressembler,
Ils s'excitoient encore à se mieux ressembler.
Sa grande ame éclairoit, affermissoit la mienne,
Et pour les malheureux j'attendrissois la sienne.
Ah! tout va m'arracher de coupables regrets!

(*A part.*)

Non, je te jure, ô ciel! de ne le voir jamais!...
Roi, père, époux, tyrans que je ne veux plus craindre,
Vos menaces, vos cris, rien ne m'y peut contraindre.

SCÈNE V.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

FAYEL, *à ses gardes.*

Qu'on l'arrête à l'instant et qu'on le traîne ici.

(*La plupart des gardes sortent. Il n'en reste que deux dans l'enfoncement.*)

SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel, avec inquiétude.*

Eh! qui donc arrêter?

FAYEL.

L'écuyer de Coucy,
Monlac. En ce palais il cherche à s'introduire.
Quel dessein l'y conduit? quel prétexte l'attire?
Son perfide embarras, ses soins mystérieux...
(*Voyant que Gabrielle est troublée.*)
Vous frémissez!... C'est vous qu'il cherchoit en ces lieux.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ta flamme infidèle
Amena dans Autrey l'amant qu'elle y rappelle.

GABRIELLE.

Que dites-vous?

FAYEL.

Mes yeux à la fin sont ouverts,
Tes crimes dévoilés, tes complots découverts.

SCÈNE VII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, ISAURE, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

Bannissez vos soupçons, Seigneur. Dans cette ville,
Monlac, pour peu d'instans, demandoit un asile.
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas.
On connoît ses desseins; il ne les cèle pas.
Au père de Raoul, dans sa douleur mortelle,
Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE, *à part, avec effroi.*

Qu'entends-je?

FAYEL, *à Albéric, avec joie.*

Quoi! Raoul... il n'est plus?

GABRIELLE,

GABRIELLE, *à part.*

Je me meurs!

(*Elle tombe dans les bras d'Isaure.*)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs.

(*A Gabrielle.*) (*A Isaure et aux gardes.*)

Elle l'aime!... Parjure!... Ah! la mort l'a saisie!...
Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie!

(*Isaure et les deux gardes emportent Gabrielle évanouie.*)

SCÈNE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

FAYEL, *à part, voulant d'abord suivre Gabrielle, mais s'arrêtant tout à coup et revenant vers Albéric avec un éclat de joie.*

Mon rival a donc vu terminer son destin?...
Mais il étoit aimé!... Je pourrai l'être enfin...
O mon ame, reçois ce rayon d'espérance...

(*Il veut encore sortir, et revient avec réflexion.*)

Quel nuage importun me rend ma défiance?

(*A Albéric.*)

O soupçons! ô terreur!... Les lettres de Vergy
Parmi nos guerriers morts ne nomment pas Coucy.
Vivroit-il? et Monlac par sa fourbe insolente....
Oui, mon pressentiment m'éclaire et m'épouvante.
Ils m'ont trompé jadis; et ce bruit répandu

N'est qu'un piége nouveau qui m'est ici tendu...
(*A part.*)
Malheureuse! frémis, si tes perfides charmes...
Nous périrons tous deux; je le sens à mes larmes.
Je sens que mon amour, qui se change en fureur,
Peut faire de ces lieux un théâtre d'horreur...
(*A Albéric.*)
Viens; perçons ce mystère... Ah! voyons l'infidèle!
Je jure son trépas, et je tremble pour elle!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ton secours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penses remplir les devoirs d'une amie?
Mon cœur, déjà glacé, goûtoit quelque repos;
Avec le sentiment, tu réveilles mes maux.

(*A part.*)

O doux sommeil de l'ame, ô langueur insensible!
Si la mort te ressemble, est-elle si terrible?

(*A Isaure.*)

Isaure, il ne vit plus ce héros adoré!
Gloire, vertu, la tombe a donc tout dévoré?
O perte dès long-temps par l'amour pressentie!
Le ciel même, en secret, m'en avoit avertie.
Ecoute ce prodige: il te souvient du temps
Où, pour ravir Solime au joug des Musulmans,
L'Europe frémissante arma ses plus grands princes?
Philippe et Richard même avoient, dans nos provinces,
De Londre et de Paris rassemblé les héros,
Surpris que l'amitié confondît leurs drapeaux.

Ils partoient pour voguer aux champs de l'Idumée,
Quand ma vie en ces lieux paroissoit consumée :
La mort couvrit mes yeux de son voile pesant :
Aux yeux de l'ame encor Raoul étoit présent.
Je crus le voir ici, non tel que la victoire
Me l'a vingt fois offert embelli par la gloire,
Mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
Levant de loin sur moi son œil désespéré,
S'élançant, tout à coup, sur cette main glacée
Que ses lèvres de feu sembloient tenir pressée ;
Et parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots :
« C'est le dernier adieu!... » Cent fois, ma chère Isaure,
Ici, depuis deux ans, j'ai cru l'entendre encore ;
Je vois pâlir son front et palpiter son sein :
Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main...

(*A part.*)

Surtout, depuis trois mois, cette image effrayante,
Raoul, revient sans cesse affliger ton amante.
Mon cœur m'a dit l'instant qui terminoit ton sort :
Il a senti ton cœur sous le fer de la mort.

ISAURE.

Amie infortunée, ah! ce n'est point un songe,
Où l'erreur de vos sens aujourd'hui vous replonge.
Vous avez vu l'amant si digne de vos pleurs :
Prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs ;
Pour ce dernier adieu son désespoir horrible
Vint hasarder ses jours dans ce palais terrible.

GABRIELLE.

Il vint ?

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché,
A votre main, Madame, il mouroit attaché.
Votre époux, surprenant sa funeste imprudence,
Eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.
Fayel sait tout, sans doute, et ses fougueux éclats,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas...

GABRIELLE, *l'interrompant très-tendrement.*

Dernier prodige, hélas! d'une ardeur si chérie!
C'est sa présence encor qui m'a rendu la vie...
(*A part.*)
Tu perds, en me pleurant, ce jour que je te doi;
Tu me vis expirante, et tu meurs avant moi!

ISAURE.

Mais Fayel...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

As-tu vu sa joie impitoyable?
Au bruit de cette mort, son triomphe effroyable?
Comme il va s'applaudir, à travers ses fureurs,
D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs!
(*Très-vivement, à part.*)
Infortuné Raoul! Ah! douleur qui me tue!
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue,
Je verrai mon tyran, mon cruel ravisseur
Me reprocher mes maux, dont lui seul est l'auteur!
Quoi! j'outrage Fayel?... Mais m'a-t-il opprimée?
Quel est son crime, enfin, que de m'avoir aimée?
Est-ce à moi, qui le hais, d'accuser mon époux?
Quand le ciel me punit, quand son juste courroux

Vient m'enlever l'objet de ma flamme infidèle,
Ah! sachons nous domter... mourons moins criminelle!..
(*Apercevant Monlac.*)
Mais on entre... Monlac s'avance ici vers moi?

SCÈNE II.

GABRIELLE, MONLAC, ISAURE.

GABRIELLE, *à Monlac.*

IMPRUDENT, oses-tu?...

MONLAC, *l'interrompant.*

Dissipez votre effroi,
Madame. En liberté je puis enfin paroître:
Fayel s'est assuré du trépas de mon maître.
J'ignore quels soupçons, agitant ses esprits,
Ont démenti la foi de mes premiers récits;
Mais, par de longs détours, sa tranquille colère
Vient de m'interroger avec un front sévère.
La simple vérité, par ma voix, par mes pleurs,
A bientôt devant lui confirmé mes malheurs.
Tandis que son départ promptement se dispose,
Il permet qu'à vos yeux ici je les expose.
Madame, il ne sait point que c'est le triste emploi
Dont Raoul expirant s'est remis à ma foi.

GABRIELLE.

Eh bien! pleurons tous deux... Mais le puis-je sans crime?
Oui, pleurons un héros que mon malheur opprime.
Ornement de son siècle, hélas! il a vécu
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu!
Ose me l'avouer, sa mort est mon ouvrage:
Son désespoir, sans doute, égara son courage;

Il aura prodigué des jours si précieux,
Mais que l'amour trompé lui rendit odieux.

MONLAC.

Je ne vous nierai point qu'aux champs de la Syrie
Sa valeur n'étoit plus qu'une aveugle furie,
Qui cherchoit les dangers, plutôt que les combats,
Dédaignoit la victoire et couroit au trépas.
Mais la gloire, en tout temps, par lui si bien servie,
Préparant son triomphe au terme de sa vie,
Lui gardoit une mort que les cœurs des Français
Vont tous à sa mémoire envier à jamais :
Dans ces assauts fameux, comptés pour des batailles,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles,
Philippe, le premier sur la brèche élancé,
De nombreux ennemis partout se vit pressé ;
Raoul accompagnoit sa superbe imprudence ;
Dans les rangs enfoncés tous deux brisent leur lance ;
Soudain un musulman, plus terrible et plus fort,
Porte au roi désarmé l'inévitable mort.
Raoul, à qui Philippe a tout ravi peut-être,
Se jette sur le coup, le reçoit pour son maître,
S'applaudit, en mourant, que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire et son roi.

GABRIELLE, *à part, avec force.*

Ah! Raoul, que ta mort est digne de ta vie!
Oui, j'adore ta cendre, et tout me justifie.
(*A Monlac, avec tendresse.*)
N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir?

MONLAC.

Pendant la nuit cruelle où, forçant la nature,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure,
Baigné des pleurs du roi qui recueilloit les siens,
J'entendois ses regards qui vous nommoient aux miens.
Que Raoul étoit grand, pleuré par un tel maître !
Le roi, qui le pleuroit, étoit plus grand peut-être.
A travers mes douleurs, quel spectacle pour moi!
L'amitié sur le trône et dans le cœur d'un roi!...
Enfin nous restons seuls... Plein du soin qui vous touche,
Son ame en liberté vient alors sur sa bouche.
Quels regrets! quels transports! quels étranges adieux!
Je crois le voir, Madame; il est devant mes yeux:
« Donnons-lui, disoit-il, au-delà de ma vie,
» D'un amour sans exemple une marque inouïe. »
Il se soulève à peine, il trace lentement
De ce fidèle amour le dernier monument;
Et lorsque des sermens le lien redoutable
Enchaîne encor ma foi qu'il sait inviolable :
« Dans mon corps expiré ta main prendra mon cœur....
» Tu frémis!... S'il t'est cher, est-ce un objet d'horreur?
» Quitte un vain préjugé. Que le cœur de ton maître,
» A la tombe ravi, te doive un nouvel être.
» Une amante, un ami l'occupoient tour à tour :
» Je charge l'amitié de le rendre à l'amour.
» Ton cœur, où je vivrai, doit au mien ce service.
» Si tu crains de Fayel la jalouse injustice,
» Au généreux Rhétel tu peux te confier.
» Surtout, que ce billet soit offert le premier. »

(*Il tire le billet de son sein.*)

GABRIELLE, *à part.*

Qu'il me fait bien sentir l'horreur de lui survivre!

MONLAC, *présentant le billet à Gabrielle.*

C'est l'écrit....

GABRIELLE, *prenant le billet, et en détournant les yeux.*

Je crois voir l'objet qui va le suivre!

(*Elle lit.*)

« Je meurs!... Mon ame vit à jamais pour t'aimer;
» J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle,
» Ce cœur que pour toi seule elle dut animer!
» La moitié de ton cœur, ma chère Gabrielle,
» Au tombeau loin de toi ne veut pas s'enfermer;
» Elle va te rejoindre.... Hélas! quel triste hommage!
» Qu'il va t'épouvanter!... Non, c'est Raoul, c'est moi;
» C'est ce fidèle amant qui compta sur ta foi....
» Adieu.... Mon ame fuit, emportant ton image....
» Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi. »

(*A part, après avoir lu, et sans oser tourner ses regards du côté de Monlac.*)

Ah! ton ame long-temps n'attendra point la mienne:
Ton cœur vient dans ma tombe, échappé de la tienne.
La mort, brisant mon joug, va reformer nos nœuds....
Monlac, je n'ose plus vers toi tourner les yeux.

MONLAC.

Madame....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, arrête.... Attends que mon courage
Prépare ma tendresse à cette affreuse image....

C'en est fait.... Il le faut.... expirons de terreur!
(*Elle se tourne vers Monlac.*)

MONLAC.

Ah! ne redoutez point ce spectacle d'horreur,
Le ciel (dirai-je, hélas! ou propice ou sévère?)
Interdit à mes mains ce fatal ministère.

GABRIELLE.

Dieu! quel espoir me luit?

MONLAC.

Apprenez des malheurs
Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs :
C'étoit peu que Raoul mourût pour la patrie,
Le sort voulut deux fois sacrifier sa vie.

GABRIELLE.

Que dis-tu?

MONLAC.

Ce billet m'est à peine remis,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis;
Je vois l'horreur, le sang, les flambeaux et les armes
Remplir le camp français de débris et d'alarmes.
Saladin, trop instruit du grand art des guerriers,
Venoit à ses vainqueurs dérober leurs lauriers.
De nos chrétiens captifs son adroite imposture
Avoit aux Musulmans fait revêtir l'armure;
La mort voloit, sans bruit, sur notre camp trompé.
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé,
Fut, sous mon corps sanglant, massacré sans défense;
Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance,
Expiant notre erreur, chassant les Sarrasins,
M'eût arraché mourant de leurs bras inhumains,

Ni ses yeux, ni les miens ne purent reconnoître
Les restes déchirés de mon malheureux maître.
Dans des monceaux de morts mutilés et meurtris,
Chacun cherchoit en vain ses frères ou ses fils;
Les monstres, au sultan fier de telles conquêtes,
De nos chefs égorgés alloient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin, malgré moi,
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi.
Pour comble de disgrâce, en quittant la Syrie,
La tempête me jette aux rochers de Candie :
Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour,
A peine ai-je du roi devancé le retour;
Et j'arrivois de Gêne aux rives de la Saône,
Quand sa flotte rentroit dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE, *à part, dans le plus grand accablement.*

Est-ce éprouver assez les cruautés du sort?....
Il veut multiplier ton trépas et ma mort!....
(*A Monlac.*)
Monlac, daigne épargner ma misère profonde!
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands....
Une douleur stupide absorbe tous mes sens.
Va, mon dernier moment, que cette lettre avance,
Sera marqué pour toi par ma reconnoissance.

MONLAC.

Eh! qu'ai-je à désirer? j'ai perdu mon ami.
Quand j'osai lui survivre, il fut trop obéi.
Je vous donne la mort... je la porte à son père,

Et la trouver moi-même, est le bien que j'espère.
Adieu, Madame.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *se jetant dans les bras d'Isaure.*

(*Après un court silence, la repoussant.*)

Isaure!... amie.... Eloigne-toi.

ISAURE.

Permettez que mes soins...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, dis-je... Laisse-moi...
L'amitié même, hélas! me devient importune...
Mon cœur veut être seul avec son infortune.

(*Isaure sort.*)

SCÈNE IV.

GABRIELLE.

Dans ses chagrins profonds qu'il s'abîme à loisir.
Jouir de ma douleur est mon dernier plaisir...
Elle a quelque douceur, puisqu'elle est légitime;
Rien n'y mêlera plus l'amertume du crime;
Rien ne pourra troubler, par de lâches désirs,
Mes regrets innocens et mes justes soupirs.
Dieu! permets-tu sa mort pour épurer ma flamme,
Et n'a-t-il qu'à ce prix pu vivre dans mon ame?

Cher Raoul! en mourant, tu m'envoyois ton cœur!
J'en ai frémi! Je sens qu'il manque à ma douleur.
Croyant te voir en lui, te parler et t'entendre,
J'épancherois mon ame avec ce cœur si tendre;
Bientôt elle pourroit, libre de tout lien,
En sortant de mon cœur s'arrêter sur le tien...
Le ciel me prive encor de ce plaisir funeste,
Et de toi désormais c'est là tout ce qui reste.
(*En regardant le billet.*)
Relisons ce billet, ce garant de ta foi...
Que ce gage sacré me tienne lieu de toi.
J'y recueille ton ame, à ton heure dernière,
L'amour sur cet écrit la porta toute entière.
(*Elle se remet à lire le billet.*)

SCÈNE V.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à Isaure, qui paroît avec lui, et veut l'empêcher d'entrer.*

Tu m'arrêtes en vain. Sors.

(*Isaure s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à part.*

Que puis-je penser?

GABRIELLE, *à part, cessant de lire pour pleurer, sans voir d'abord Fayel.*

Ah! retenons mes pleurs; ils vont tout effacer.

FAYEL, *à part, en s'approchant de Gabrielle.*

Que lit-elle ?

GABRIELLE, *à part, apercevant Fayel.*

Grand Dieu!

FAYEL, *se jetant sur la lettre et la lui arrachant.*

Donnez, donnez, parjure!...
Il est temps d'éclairer ta honte et mon injure!...
(*Parcourant la lettre d'un coup-d'œil.*)
C'est le seing de Coucy!... C'est ton arrêt fatal!
Tu me fais annoncer la mort de mon rival;
Il respire, il t'écrit!... L'ardeur qui vous anime,
Par des détours si bas, concerte encor le crime ?
Tremble! tu vas périr!

GABRIELLE, *avec la plus grande tranquillité.*

Lisez, et rougissez.

FAYEL, *déconcerté.*

Comment! quel calme! Eh quoi! mes transports insensés...
Puissé-je avoir bientôt à me punir moi-même!
(*Il lit le billet rapidement et bas.*) (*Après avoir lu.*)
C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême!...
(*Avec joie.*)
Ce gage de sa mort...

GABRIELLE, *l'interrompant, en voyant sa joie.*

Est bien doux à vos yeux ?

FAYEL, *redevenant sombre.*

Un amant adoré fait seul de tels adieux.

GABRIELLE.

Oui, je l'aimois, Seigneur, et j'ai dû vous le taire,
Quand j'ai craint, pour vous deux, cet aveu trop sincère,

Allié de mon roi, fils des braves Coucy,
Digne, en tout, de ma main et du sang des Vergy,
Ce héros me fut cher dès l'âge le plus tendre;
Mon cœur à tous ses droits fut contraint de se rendre.
Si ma mère eût vécu, Vergy, dans son courroux,
Ne m'auroit jamais fait accepter d'autre époux.
Mais, par un ordre affreux, à l'autel appelée,
A de vains intérêts en esclave immolée,
Du pouvoir paternel je subis la rigueur:
Il fallut par serment renoncer au bonheur:
Traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée,
A ne le voir jamais je m'étois condamnée:
Il paya de ses jours ses vœux sacrifiés...

(*Montrant la lettre que tient Fayel.*)

Voilà ce qui m'en reste... et vous me l'enviez!
J'ai combattu deux ans cette invincible flamme,
Ce sentiment, la vie et l'ame de mon ame.
Sans vous, la vertu même approuvoit ses transports;
J'ai connu, par vous seul, la honte des remords.
Osez me reprocher un penchant légitime,
Qui devient mon supplice, et ne fut point mon crime.
Je devois vous garder et vous gardois ma foi;
Mais l'instinct de mon cœur dépendoit-il de moi?
Je dis plus: au milieu des tourmens que j'endure,
Me suis-je devant vous permis un seul murmure?
Ah! c'est mon père encor qu'ici j'ose accuser:
De ma main, sans mon cœur, il voulut disposer;
C'est lui qui perd enfin par sa rigueur extrême,
Raoul, sa fille, vous, et peut-être lui-même.
Son refus pour vous seul eût été douloureux;

Mais m'unissant à vous il fit trois malheureux.
(*A part.*)
Dieu! par ses seuls regrets daigne punir mon père!
Des enfans immolés que je sois la dernière!
FAYEL, *voulant se jeter aux pieds de Gabrielle.*
Qu'ai-je fait?... Je m'abhorre, et tombe à vos genoux...
(*Gabrielle le retient.*)
Ah! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux...
Mais quel supplice affreux, moi-même, je m'impose!
Je sens deux fois tes maux, quand c'est moi qui les cause!..
Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
Je ne puis gouverner mes sens impétueux;
Et depuis que l'amour, sans rapprocher nos ames,
Dans mon cœur, tout de feu, répand encor ses flammes,
Fayel est vers vous seule emporté loin de soi.
Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi;
Mes jours, si vous m'aimiez, seroient purs et tranquilles.
Hélas! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles!
(*Avec un peu de joie.*)
Je crois qu'enfin le ciel, qui nous unit tous deux,
T'enlève mon rival pour mieux serrer nos nœuds;
Il détruit l'aliment de ta flamme funeste;
Il veut que, sans combats, la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger et plus doux;
Remplis ton seul devoir, règne sur ton époux;
Inspire-moi ton ame et si pure et si tendre;
Sur tout ce qui t'approche elle sait se répandre:
A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur;
Rends-moi tel qu'il étoit pour mériter ton cœur.
(*Très-vivement.*)
Arbitre de mon sort, maîtresse de ma vie,

Tu vas de mes destins répondre à ma patrie.
Sur les pas des héros j'ai su me signaler;
Soutenu par ta voix, je puis les égaler.
Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance;
Je veux la surpasser. Ah! vois, pour l'indigence,
Pour mon peuple épuisé tous mes trésors s'ouvrir;
Je ferai des heureux : ce sera m'enrichir.

(*Tendrement.*)

Mais promets-moi du moins qu'une cendre insensible
Ne rendra plus ton ame à mes soins inflexible,
Que tu vivras pour moi; que, respectant tes jours,
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours.

GABRIELLE, *le regardant avec douceur.*

Eh! contre tant d'amour mon cœur put se défendre!
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre!
Vous qui me demandez des leçons de vertus,
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.
Ah! combien devant vous il faut que je rougisse!
Commandez, je vous dois le plus grand sacrifice.

(*A part.*)

Ciel! le puis-je achever, et détruire en un jour
Le sentiment profond du plus constant amour?

(*A Fayel.*)

Je vous offense encor... Mais pourriez-vous me croire
Si je vantois déjà cette prompte victoire?
Daignez attendre tout du temps, de mes efforts,
Du droit de vos vertus, du pouvoir des remords.
J'ai honte de n'oser promettre davantage;

De ma sincérité cette crainte est le gage.

(*Avec fermeté.*)

Seigneur, ne gardons rien qui puisse entretenir
La dangereuse erreur d'un fatal souvenir.
Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
Le don cher et cruel qu'annonce cette lettre...
Surtout à mes regards ne la montrez jamais,
Et ne me nommez point le héros que j'aimois...
Je sais que ce n'est plus vous rendre un digne hommage,
Ce n'est plus signaler ma foi ni mon courage,
Qu'après sa mort, hélas! oublier mon amant...

(*A part, avec douleur.*)

Que n'ai-je le bonheur de l'oublier vivant!...

(*A Fayel.*)

Mes jours sont votre bien, et ma juste tendresse...

FAYEL, *l'interrompant.*

Mon ame s'abandonne à la plus douce ivresse..
Quoi! du bonheur enfin l'aurore luit pour moi,
Et le don de ton cœur suit le don de ta foi!

SCÈNE VII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

On vient de m'annoncer une étrange nouvelle,
Qu'à vous seul, en secret, il faut que je révèle.

FAYEL, *vivement, en lui montrant Gabrielle.*

Ah! parle sans contrainte et ne lui cache rien;
Ami, mon cœur n'a plus de secrets pour le sien.

ALBÉRIC, *hésitant.*

Seigneur... si vous saviez...

FAYEL.

Quel est donc ce mystère?

ALBÉRIC.

A tout autre que vous mes soins le doivent taire.

FAYEL, *à part.*

Je tremble!

GABRIELLE, *à part.*

D'où me vient cette sombre terreur?

FAYEL.

Madame, permettez... Excusez son erreur...
Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre,
Croyez qu'en votre sein je courrai les répandre.
(*Elle sort en regardant Fayel et Albéric avec la plus vive inquiétude.*)

SCÈNE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Des remparts de Dijon d'Armance est revenu,
Seigneur... Raoul respire et d'Armance l'a vu.

FAYEL, *à part, avec le plus grand éclat.*

(*A Albéric, en lui montrant le billet de Raoul.*)

O ciel!.. Quoi! ce billet!... Ah! vois leur imposture.
(*Il donne le billet à Albéric, qui le lit bas.*)
Et je viens de tomber aux pieds de la parjure!...

J'avois bien pressenti leurs noires trahisons ;
Mon cœur m'avoit tout dit par ses premiers soupçon
Malgré l'appât flatteur d'une odieuse histoire,
Mes doutes obstinés refusoient de la croire...
(*Reprenant la lettre, avec fureur, des mains d'Albéric, après qu'il l'a lue.*)
Eh bien! vante-moi donc leur candeur et leur foi.

ALBÉRIC.

Je reste confondu. Raoul est près du roi;
Ils sortoient de Dijon. Philippe, à son passage,
Veut aux murs de Vergy, recevoir votre hommage.
D'Armance en vains discours ne s'est pas étendu ;
Ignorant le faux bruit par Monlac répandu,
De l'objet de votre ordre instruit par ses yeux même,
Pour hâter son retour, son zèle étoit extrême...
Mais Raoul, un héros!... Il faudroit éclaircir...

FAYEL, *l'interrompant.*

Lui-même, cette fois, m'apprend à le punir...
Oui, son billet infâme et m'inspire et me guide...
Allons plonger ce fer au sein de la perfide,
Et courons aussitôt offrir son cœur fumant
Aux yeux épouvantés de son indigne amant.
(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

ALBÉRIC.

Seigneur...

FAYEL, *s'arrêtant, à part.*

Pourquoi frémir?... Elle est la plus coupable,
C'est elle qui verra ce spectacle effroyable!...
(*Avec une joie amère.*)
Que le cœur de Raoul soit percé le premier!
J'apporterai ce don, qu'il feignoit d'envoyer;

Au milieu de la cour, sous les yeux de son maître,
En montrant cet écrit, je vais frapper le traître.

ALBÉRIC.

Ah! daignez...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je voudrois de leur sang odieux
Les abreuver l'un l'autre, et moi-même après eux!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

RAOUL DE COUCY, *sous l'habit et l'armure d'un écuyer;* UN OFFICIER *de Fayel.*

COUCY.

Va, sers un inconnu que son bonheur t'adresse.
C'est Rhétel qui m'envoie auprès de la comtesse.
Du sang qui les unit je dois chérir les nœuds.
Je viens chargé de soins importans pour tous deux.

(*L'officier sort.*)

SCÈNE II.

COUCY.

Respire enfin, Raoul, dans les lieux qu'elle habite.
Tous mes sens sont émus d'une ivresse subite...

(*Considérant le lieu où il se trouve.*)

Voilà de notre amour les premiers monumens...
Ces murs, témoins chéris des plus purs sentimens...
Que de doux souvenirs dont le charme suprême
A qui n'est plus heureux tient lieu du bonheur même!
Je gémis!... Gabrielle, en d'autres temps, hélas!
Près de te voir ici, je ne gémissois pas!

Là, même avant nos yeux, nos ames se cherchèrent;
Dans nos premiers regards elles se rencontrèrent.
Là, vingt fois, en secret, sortant des champs d'honneur,
Ta main ceignit mon front des lauriers du vainqueur;
Lorsqu'au prix de mon sang je vengeai tes injures,
Tes pleurs, dans ce palais, ont lavé mes blessures.
Ton ame fugitive et prête à s'exhaler,
Par mes derniers adieux s'y sentit rappeler.
Enfin, malgré la mort, mon cœur venoit s'y rendre,
Et, pour être avec toi, survivoit à ma cendre...
Trop ingrate Fayel, quels droits j'ose attester!
Fayel!... Est-ce le nom que tu devrois porter?
Sous un joug odieux, séchant dans l'amertume,
La langueur du trépas lentement te consume...
Et mes jours, presqu'éteints, ont pu se rallumer!...
Ne meurs point pour l'amour... vis plutôt sans m'aimer...
Sans m'aimer!... Quel espoir!... Ah! je fuirai ta vue;
Que pour un seul moment elle me soit rendue!
Je ne puis accorder mon bonheur et le tien:
Juge combien je t'aime; oui, je renonce au mien.

SCÈNE III.

COUCY, MONLAC.

MONLAC, *à part, sans reconnoître d'abord Coucy.*

Pourquoi me retenir et m'observer sans cesse?
Quel ami de Rhétel cherche à voir la comtesse?...

(*A Coucy, qui est détourné, et dont il ne voit pas les traits.*)

Est-ce vous?

COUCY, *apercevant et reconnoissant Monlac.*

Toi, Monlac, encor dans ce séjour!
Aurois-tu donc appris que je revois le jour?

MONLAC, *immobile d'étonnement, à part.*

Ses traits... sa voix... Mon maître!... O céleste clémence!
Il vit! tu veux encor le bonheur de la France!...
(*Il se jette dans les bras de Coucy, qui les lui tendoit.*)
Par quel miracle enfin nous êtes-vous rendu?
Le ciel, le juste ciel en doit à la vertu.

COUCY.

O mon ami! connois quel destin nous rassemble...
Mais dis-moi, le premier, les raisons...

MONLAC, *l'interrompant.*

Ah! je tremble.
Songez que pour vos jours tout est à craindre ici.
Le soupçonneux Fayel...

COUCY, *l'interrompant à son tour.*

Est aux murs de Vergy.
Je ne crains rien pour moi. C'est pour sa digne épouse
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre et l'or des chevaliers,
J'emprunte les couleurs des simples écuyers,
C'est pour elle, un moment, qu'à la honte de feindre
Mon austère candeur a daigné se contraindre;
Et j'ai choisi l'instant qu'appelé près du roi,
Fayel porte à ses pieds les gages de sa foi,
Pour venir m'acquitter d'un soin cruel et tendre,
Le seul qu'à mon amour l'honneur ne peut défendre.
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats?
Chez mon père d'abord as-tu porté tes pas?

Que

Que son ame sensible alarme ici la mienne!
Le récit de ma mort aura causé la sienne?

MONLAC.

Seigneur, il n'a point su sa perte et mon erreur.

COUCY, *à part, avec transport.*

Nature, il est encore un plaisir pour mon cœur!

MONLAC.

L'inconstance des mers a retardé mon zèle.
Depuis une heure, à peine, aux mains de Gabrielle
J'ai remis ce billet où vos tristes adieux...

COUCY, *l'interrompant.*

Des pleurs, en le lisant, ont-ils rempli ses yeux?

MONLAC.

Ah! j'ai cru cet instant le dernier de sa vie.

COUCY, *vivement.*

J'aurois dû le prévoir... Quelle étoit ma furie!
Quels coups ce vain hommage eût portés à l'amour!
Va la tirer d'erreur; apprends-lui mon retour...
Mais non, c'est lui donner une mort plus certaine;
Et d'un secours trop prompt l'imprudence inhumaine,
Arrachant le poignard, va déchirer son cœur.
Ménage habilement ce dangereux bonheur.
Surtout, si sa vertu redoute ma présence,
De mes feux toujours purs peins-lui bien l'innocence:
Dis que d'un chevalier je remplis le devoir;
Dis que j'aime sans crime et même sans espoir;
Que je suis, en un mot, quelque ardeur qui m'inspire,
Trop digne de son cœur pour vouloir le séduire.

(*Monlac sort.*)

SCÈNE IV.

COUCY.

MOMENT tant souhaité, que tu me fais frémir!...
(*Apercevant, de loin, Gabrielle arriver par un côté opposé à celui par où Monlac est sorti.*)
Dieu! la voici!... Monlac n'a pu la prévenir...
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure.
Je vois ses traits divins, l'honneur de la nature.
Non, jamais sa beauté, dans sa brillante fleur,
N'eut cet appas touchant de la tendre langueur,
Qu'un chagrin, que je cause, imprime à tous ses charmes!
Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de larmes...
Elle parle, écoutons.
(*Il se retire sous un portique sombre.*)

SCÈNE V.

COUCY, *caché*, GABRIELLE.

GABRIELLE, *à part, se promenant sans voir Coucy.*
RAOUL! du sein des morts,
Ton cœur me suit partout et brave mes remords.
Mais Fayel est parti sans rien daigner me dire...
Cet ami de Rhétel va peut-être m'instruire...
Je l'ai cru dans ces lieux... Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur....
(*Coucy paroît un peu sans qu'elle le voie.*)
Toi qui ne m'entends plus, hélas! dès notre enfance
C'est ainsi que l'amour m'annonçoit ta présence.

COUCY, *paroissant tout à fait.*

C'en est trop : approchons. Je le puis sans effroi :
Son cœur l'a prévenue ; il lui parle de moi.

GABRIELLE, *à part.*

O ciel ! quel son de voix sorti de ce lieu sombre?...
(*Regardant du côté de Coucy.*)
Quel objet?

COUCY, *à part, en s'approchant un peu..*

Elle tremble ; et moi-même...

GABRIELLE, *se détournant avec frayeur.*

Chère ombre !
Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés,
Ne persécute plus mes sens trop agités.

COUCY.

Daignez voir...

GABRIELLE.

Où fuirai-je?

COUCY.

Eh quoi ! votre épouvante...

GABRIELLE, *s'appuyant sur une colonne.*

C'est un songe ; et ce cœur dont l'image présente...

COUCY, *l'interrompant, en se jetant à ses pieds et en lui prenant la main.*

Ce cœur respire... Il vit... Il brûle encor pour toi !

GABRIELLE, *avec un grand cri.*

Ah !... Se peut-il ?... Raoul !... tu vis !... je te revoi !...
(*Tendrement.*)
Je ne m'étonne plus si, formé pour te suivre,
Au bruit de ton trépas mon cœur a pu survivre.

SCÈNE VI.

COUCY, GABRIELLE, MONLAC, ISAURE.

GABRIELLE, *à Isaure, avec transport.*
(*A Monlac.*)

Chère Isaure... Ah! Monlac! sais-tu notre bonheur?

MONLAC.

Oui, Madame, et déjà...

GABRIELLE, *à Isaure, en montrant Coucy.*

Le voilà, mon vainqueur,
L'honneur des chevaliers, l'idole de la France!

COUCY.

J'ai tout fait pour l'amour : est-il ma récompense?
L'amante qu'enchaînoit le plus tendre lien...

GABRIELLE, *l'interrompant, très-vivement.*

N'a d'ame que ton ame et d'être que le tien.
Je renais avec toi dans ce jour plein de charmes;
Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes,
Mais des larmes de joie, et de ces pleurs heureux
Que depuis si long-temps nous ignorions tous deux.
Mon cœur, séché d'ennuis, flétri par la tristesse,
S'épanouit enfin dans sa pure allégresse.
Apprends que de ce cœur rien ne put t'arracher.
Le temps serra nos nœuds, loin de les relâcher :
Mes chagrins conservoient cette empreinte si tendre
Que sur le désespoir l'amour seul sait répandre.
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau,
D'un cœur qui se donnoit au-delà du tombeau,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore;

Plus que je ne t'aimois je sens que je t'adore!...

(*A part, avec la plus grande indignation contre elle-même.*)

(*A Coucy.*)

Que dis-je?... Ah! malheureuse!... Et vous, cruel! et vous,
Qui savez que je suis sous les lois d'un époux,
S'il ne vous reste plus, comme j'aime à le croire,
De projets ni de vœux indignes de ma gloire,
Pourquoi devant mes yeux venez-vous vous offrir?
Ingrat! de mes douleurs cherchiez-vous à jouir,
Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
Rouvriroient de mon cœur les blessures mortelles?

COUCY.

Moi jouir de vos pleurs, ou trahir vos vertus?
Gabrielle, grand Dieu! ne me connoît donc plus?
Elle apprend de Fayel à devenir injuste...
Va, mon cœur est encor le sanctuaire auguste
Où brûla pour toi seule un feu toujours sacré,
Aussi pur que l'objet qui l'avoit inspiré.
Née avec ma vertu, non moins durable qu'elle,
Comme mon ame, enfin, ma flamme est immortelle...
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
Tous les vœux... Votre aspect me fait tout oublier!
Je sens, plus que jamais, dans mes veines brûlantes,
S'irriter de l'amour les fureurs dévorantes...

(*A part.*)

Je suis près de l'objet dont je fus adoré,
O rage! et sans espoir, je m'en vois séparé!...

(*A Gabrielle.*)

A d'infidèles nœuds votre devoir vous livre;

Au jour de votre hymen j'ai dû cesser de vivre...
(*A part, avec la plus grande fureur.*)
Que ne m'écrasiez-vous, murs de Ptolémaïs,
Avec tant de chrétiens mourans sous vos débris!
Hélas! ces malheureux chérissoient tous la vie,
Je la hais, c'est à moi qu'elle n'est point ravie!

GABRIELLE.

Modérez donc, cruel! ces ardentes fureurs,
Et, par pitié pour moi, commandez à vos pleurs.
Mais dites-moi, du moins, quel sujet vous amène,
Et qui vous a sauvé d'une mort si prochaine?

COUCY.

Vous, Madame... Oui, vous-même; et je ne dois le jour
Qu'à ces tendres vertus que m'enseigna l'amour...
Lorsque l'altier Richard, plein de ce fanatisme
Dont la férocité dégrade l'héroïsme,
Egorgeoit ses captifs, au nom de notre foi,
Je suivis vos leçons, je sauvai ceux du roi.
Je réclamai pour eux la loi constante et pure
Que la religion reçoit de la nature.
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense, à mon tour, aux Sarrasins livré,
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage;
Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du sultan, qui prit soin de mes jours,
Je me vis prodiguer l'utile et prompt secours
De cet art qui commande à l'ame fugitive;
Art négligé par nous, que l'arabe cultive...
(*Vivement.*)
Ranimé par ses soins, je me dis en secret,
Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,

Le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir prêteroit mille charmes;
Cet espoir, ce désir, qui réchauffoit mes sens,
Rendit des végétaux les efforts plus puissans.
Enfin ce fier sultan, que l'ignorance abhorre,
Me renvoie à mon roi, qui me pleuroit encore :
Tant la reconnoissance a d'invincibles droits
Par qui l'humanité nous rappelle à ses lois!
Sans distinguer le culte et l'empire où nous sommes,
L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes.

GABRIELLE, *avec douleur.*

Quoi! l'Asie en Raoul vante son bienfaiteur,
En lui mon souverain voit son libérateur,
Partout où le destin nous donna la victoire,
Son nom est le premier qu'ait prononcé la gloire,
Et quand tout l'univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus,
Moi que chérit ton cœur, qui t'aimai la première...

COUCY.

Ton ame m'appartient, malgré la terre entière...
Eh! dépend-il de nous d'éteindre un si beau feu?
A-t-il pour s'allumer attendu notre aveu?
Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait naître.

GABRIELLE.

Dieu! quel oubli honteux égare nos esprits!
Tous les deux, à l'instant, nous en serons punis...

(*Voulant s'éloigner.*)

Je triomphe en fuyant; je sors de ta présence...
Ne me voyez jamais : respectez ma défense.

COUCY, *la retenant.*

Arrêtez un moment. Promettez-moi, du moins,
Que vos jours conservés...

GABRIELLE, *l'interrompant vivement.*

Ah! quels funestes soins
De prolonger mon crime et l'horreur qui m'accable!
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable.

COUCY.

Envers qui?... Vous!

GABRIELLE, *plus vivement.*

Envers un époux vertueux,
Qui donneroit son sang pour voir mes jours heureux...
Que j'aimerois sans toi... mais dont mon injustice
Regarde les bontés comme un affreux supplice.
Sais-tu qu'à cet époux, ici même, en ce jour,
Mon devoir a promis d'oublier ton amour?

COUCY.

Quoi! Fayel a connu notre ardeur mutuelle?

GABRIELLE.

Ta lettre est dans ses mains.

COUCY.

Vous avez pu, cruelle!...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Eh! n'en sois point jaloux!... Va, cet écrit vainqueur,
Sans cesse, en traits de feu, se retrace en mon cœur...
(*A part.*)
Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre?
(*A Coucy.*)
Pars, sauve à ma vertu l'affront de se défendre.
Tu mourois pour l'amour; va vivre pour l'honneur.

COUCY, *avec accablement.*

Eh! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur?

GABRIELLE.

Ton roi que tu chéris...

COUCY, *l'interrompant.*

C'est lui qui nous sépare.

GABRIELLE, *avec vivacité.*

Sans savoir nos malheurs, ingrat! il les répare.
Tu règnes dans sa cour; ses bienfaits...

COUCY, *l'interrompant.*

Ah! sans toi
La cour, le monde entier n'est qu'un désert pour moi.

GABRIELLE.

Tu devrois me donner l'exemple du courage.

COUCY, *toujours abattu.*

Je dois, perdant le plus, me plaindre davantage.

GABRIELLE, *toujours vivement.*

Ton ame peut, du moins, exhaler sa douleur,
Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur.
Va gémir loin de moi; rien ne peut te contraindre.
Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre...
Allez, enfin; songez que des murs de Vergy
Fayel, en peu d'instans, peut revoler ici.
Du bruit de votre mort sa haine détrompée
A découvrir vos pas est sans doute occupée.
Peut-être il sait déjà qu'arrivé dans ces lieux...

COUCY, *l'interrompant.*

D'Armance étoit le seul dont je craignois les yeux.
Mais il ne m'a point vu.

GABRIELLE, *à part, en entendant du bruit au loin.*

Quel bruit se fait entendre?..

(*A Monlac et Isaure.*)

Voyez tous deux.

(*Isaure et Monlac sortent.*)

SCÈNE VII.

COUCY, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Hélas! s'il venoit vous surprendre!..
Eh! comment pourriez-vous échapper à ses traits?

SCÈNE VIII.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *à Coucy.*

Seigneur, c'est Fayel même.

GABRIELLE, *à Coucy.*

Ah! fuyez pour jamais!

COUCY, *avec fierté.*

Moi fuir?

GABRIELLE.

Veux-tu risquer mon honneur et ma vie?

COUCY, *tendrement.*

Je sors... A votre honneur le mien se sacrifie...

(*Il fait un pas et revient.*)

(*A Isaure.*)

Mais Monlac...

ISAURE, *l'interrompant.*

Il arrête et va tromper Fayel.

(*Coucy sort par une des coulisses du devant du théâtre.*)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Allons cacher ma honte et mon trouble mortel.

(*Elle sort, par l'autre côté, avec Isaure.*)

SCÈNE X.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en entrant, par le fond du théâtre l'épée à la main, et regardant sortir Gabrielle.*

Elle fuit!.. Elle est seule!.. Ah! c'est Monlac, ce traître...
En osant me combattre, il a sauvé son maître...
Du moins, le téméraire est tombé sous mes coups.

ALBÉRIC, *voyant paroître Monlac, blessé, et qui marche avec peine.*

Le voici tout sanglant qui se traîne vers vous.

SCÈNE XI.

FAYEL, MONLAC, ALBÉRIC, GARDES.

MONLAC, *à Fayel.*

Seigneur, que de ma mort votre haine contente...
Raoul... est vertueux... votre épouse... innocente...
J'expire.

(*Il meurt et tombe.*)

FAYEL, *à part.*

(*A Albéric.*)

L'imposteur! Qu'on l'ôte de mes yeux.

(*Des gardes emportent Monlac.*)

SCÈNE XII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *aux gardes qui sont restés.*

Qu'on ferme ce portique. Environnez ces lieux,
Poursuivez, découvrez, amenez son complice.

(*La plus grande partie des gardes sort.*)

SCÈNE XIII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part.*

Que devant la parjure ici même il périsse!...

(*A Albéric.*)

Fais-la venir.

ALBÉRIC.

Seigneur, ce courroux violent...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant...
(*A part, en remettant son épée dans le fourreau.*)
Tes crimes à mes yeux ont flétri tous tes charmes;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes...
Non, ni pitié, ni grâce!... Ah! mes justes fureurs
Sauront de tes forfaits surpasser les horreurs...

(*Il se promène à pas précipités.*)

Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,

Voir les maux de Raoul accrus par tes supplices;
Ralentir son trépas pour prolonger le tien;
L'arracher de ton cœur, t'immoler dans le sien;
Et, sous des flots de sang répandus par ma rage,
Eteindre mon amour et laver mon outrage.

(*Il s'appuie sur une colonne.*)

ALBÉRIC.

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci?
Pourquoi publioient-ils le trépas de Coucy?

FAYEL, *se relevant avec fureur.*

Que sais-je? aux pieds du roi dès que j'ai pu paroître,
Parmi les courtisans ne voyant point le traître,
J'ai su qu'avec mystère on l'avoit vu partir.
J'ai jugé qu'en ces lieux il venoit me trahir,
Et, sans plus m'informer, sans vouloir rien entendre,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre...
Le mensonge, fertile en détours si divers,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers.
Tantôt, lorsque l'ingrate employoit la prière
Pour rester, loin de moi, dans ce lieu solitaire,
Son refus obstiné de me suivre à la cour
De son amant ici ménageoit le retour.
Ce lâche confident, ce précurseur du crime,
(Qui dut être, en effet, ma première victime)
De son maître, avec art, vient devancer les pas;
Il couvre son retour du bruit de son trépas.
On me laisse ravir cette lettre odieuse,
De l'imposture encor recherche industrieuse:
Et la parjure affecte un aveu plein d'honneur,

Pour pouvoir sans danger recevoir son vainqueur...
Mais on ne revient point... Il échappe à ma haine.

ALBÉRIC.

Je conçois trop, Seigneur, que toute excuse est vaine,
Leur entrevue ici prouve assez leurs amours...
Mais pourquoi cette lettre et tous ces noirs détours?
Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue
Ait voilé des projets...

FAYEL, *l'interrompant.*

N'en vois-tu pas l'issue?
Monlac, dans son transport, m'alloit percer le sein:
Son maître, en se cachant, a le même dessein;
(*Se promenant encore.*)
Et l'ingrate... Ah! souvent une épouse infidèle,
Dans le sang d'un époux plonge sa main cruelle:
Elle se lasse, enfin, d'attendre son bonheur
D'une mort qu'en secret peut hâter sa fureur;
Et, suivant des forfaits la pente trop rapide,
Quelquefois l'adultère entraîne au parricide...
(*A part.*)
Oui, ma mort est l'objet de tes lâches amours...
Je ne puis plus t'aimer, que m'importent tes jours?
Allons, il faut du sang à ma vengeance avide...
(*A Albéric.*)
A mes yeux, dans l'instant, amène la perfide;
Je le veux.
(*Albéric sort.*)

SCÈNE XIV.

FAYEL, GARDES.

FAYEL, *à part.*

Mais, plutôt, pour se faire un effort,
Je sens en ce moment mon courroux assez fort...
Que ma rage tranquille en soit plus implacable!
Imitons Gabrielle en son art détestable;
Prêtons un front serein aux plus noires fureurs;
Et, pour que son supplice ait encor plus d'horreurs,
Laissons-lui quelques temps sa crédule allégresse,
Paroissons ignorer les piéges qu'on nous dresse.

SCÈNE XV.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

La voici.

FAYEL, *à part, en mettant la main à son poignard, et puis s'arrêtant.*

Dieu, commande à mon bras égaré...
(*A Albéric.*)
Cours, vois si son amant va m'être enfin livré.
(*A tous les gardes.*)
Je t'attends... Vous, restez sous la voûte prochaine.
(*Albéric sort d'un côté, et les gardes se retirent d'un autre.*)

SCÈNE XVI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL.

Madame, auprès de vous mon amour me ramène :
Prêts à nous séparer, sans doute pour long-temps,
Je viens vous confier quelques soins importans.
Vous voulez fuir la cour, et j'y souscris sans peine.
Seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris vous ne sortirez pas.
J'ai su près du monarque excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance :
Votre vertu craignoit de revoir un amant,
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment;
Car, je n'en doute pas, vous êtes informée
Que Raoul, démentant la vaine renommée,
Vit et revient vainqueur? Jugez si, dans ce jour,
Où j'ai connu par vous sa flamme et votre amour,
J'approuve et je chéris la noble retenue
(*Avec ironie.*)
Qui fuit si prudemment les dangers de sa vue.
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter;
Je sais sur vos sermens combien je dois compter.
Vous n'abuserez point du temps de mon absence
Pour souffrir de Raoul la coupable présence,
Et si dans ce palais il osoit pénétrer,
(*Avec menace.*)
Vous-même à mes vengeurs il faudroit le livrer.

GABRIELLE.

Seigneur, sans mon aveu, si sa flamme indiscrète
Osoit chercher ma vue et troubler ma retraite,
Je croirois que l'honneur, l'exilant sans retour,
Et vous révélant tout, fléchiroit votre amour.

FAYEL, *impétueusement.*

Rien ne le sauveroit de ma fureur extrême...
(*A part.*)
Je m'emporte.

GABRIELLE, *à part.*

Gardons de me trahir moi-même!

FAYEL, *plus tranquille.*

Ce nouvel écuyer, dans ma cour inconnu,
Au nom de votre amant est peut-être venu?

GABRIELLE, *tremblante.*

De Raoul!... vous croiriez?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Que j'aime à voir ce trouble;
(*Ironiquement.*) (*Gabrielle paroît encore plus effrayée.*)
Il me rassure... Eh quoi! votre frayeur redouble!
Quel en est donc l'objet?

GABRIELLE, *se remettant.*

Rien ne doit m'effrayer;
Sans mystère en ces lieux j'ai vu cet écuyer.
Monlac a su par lui le retour de son maître.

FAYEL.

Monlac l'attend ailleurs, pour peu d'instans peut-être.
Mais l'ami de Rhétel devroit-il se cacher?

GABRIELLE.

Il est parti.

FAYEL.

J'en doute, et je le fais chercher...

(*Amèrement.*)

Comme il connoît Raoul, je lui voudrois apprendre,
S'il songe à me tromper, le sort qu'il doit attendre...

(*A part, avec joie, en voyant entrer ses gardes.*)

Il vient, j'entends du bruit...

SCÈNE XVII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à Albéric.*

Eh bien?

ALBÉRIC, *bas.*

C'est vainement
Qu'on le cherche au palais; on croit qu'en ce moment
Dans la ville...

FAYEL, *l'interrompant.*

(*Bas.*) (*Haut, à Gabrielle.*)

J'y cours... Il faut qu'en mon absence
D'Autrey contre le duc j'assure la défense:
Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir;
Mais dans quelques instans je pourrai vous revoir...

(*Après avoir fait quelques pas pour sortir et s'arrêtant, à part.*)

Ma flamme à son aspect malgré moi se ranime:

Tout prêt à la frapper j'adore ma victime.

(*Il sort avec Albéric et les gardes.*)

SCÈNE XVIII.

GABRIELLE, *seule et anéantie.*

De mon accablement j'ai peine à revenir...
Quels sont ces noirs transports qu'il sembloit retenir?
Sauroit-il que Raoul?...

SCÈNE XIX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ah! viens, ma chère Isaure!
Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévore.
Si j'en crois de Fayel le courroux inquiet,
Il a su de Raoul le voyage secret.
Monlac en le quittant a-t-il frappé ta vue?
Et de leur entretien sait-on quelle est l'issue?

ISAURE, *avec saisissement.*

Madame, la terreur est dans tous les esprits.
Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits.
Tout semble en ce palais se troubler, se confondre.
Quand j'interroge, à peine on ose me répondre.
Quand je nomme Monlac, on me fuit en tremblant.
J'ai cru voir un soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, *avec éclat.*

Ah! c'en est fait. Voilà le signal du carnage :

Monlaç est le premier qu'ait immolé leur rage...
(*A part.*)
O malheureux Coucy! qu'allez-vous devenir?...
(*A Isaure.*)
Viens, que j'aie avant lui le bonheur de mourir,
Et que Fayel, enfin, dans sa haine barbare,
Rejoigne en les perçant ces deux cœurs qu'il sépare!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Isaure, vainement tu me veux rassurer,
Dans mes sens éperdus l'espoir ne peut rentrer:
Autour de nos remparts cette garde assemblée,
Que Fayel, en partant, a même redoublée,
M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir;
Et tant qu'il est ici puis-je ne point frémir?

ISAURE.

Dans les remparts d'Autrey quand il seroit encore,
Que craignez-vous pour lui, puisque Fayel l'ignore?
Pensez-vous, si Fayel l'eût jamais soupçonné,
Que, sans rien éclaircir, il se fût éloigné?
Votre époux vers Paris vient de suivre Philippe.
Qu'au moins par son départ votre effroi se dissipe!
Eh! n'avez-vous pas vu, dans ses tendres adieux,
Que le soupçon jaloux ne troubloit plus ses yeux?

GABRIELLE.

Ce honteux sentiment, soigneux de se contraindre,
Donne aux cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre.

ISAURE.

Mais toujours de Fayel les transports enflammés
Décèlent, malgré lui, ses chagrins renfermés.
Je n'ai plus retrouvé sur son visage empreinte
D'un jaloux inquiet la pénible contrainte.

GABRIELLE.

Hélas! en un moment peut-il ainsi changer?
C'est ce calme suspect, dans son ame étranger,
Qui redouble l'effroi dont je me sens frappée.
A m'observer moi-même en secret occupée,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.
D'ailleurs, avec Monlac son paisible entretien,
Le récit qu'en ont fait Albéric et d'Armance,
Sont autant de raisons contre ma défiance;
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
Qu'on ne m'ait répondu des destins de Coucy.
Vois, du moins...

ISAURE, *l'interrompant.*

Je voudrois qu'il pût encor paroître;
Qu'un dernier entretien lui fît enfin connoître
Que vos jours exposés par un nouveau retour
Révolteroient ensemble et l'honneur et l'amour;
Qu'un héros, un amant généreux et fidèle
Doit à votre repos une absence éternelle.
Vous seule à ces raisons donneriez tout leur poids.
L'amant désespéré n'entend plus qu'une voix :
L'arrêt qui le résout à s'immoler lui-même,
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

GABRIELLE.

Non, ce n'est pas de moi qu'il le doit recevoir.
Epargne-moi plutôt le danger de le voir.

Que, depuis ce matin, son aspect m'épouvante!
O terrible réveil d'une ardeur si puissante!
Isaure, ce n'est plus cette douce langueur
Qui nourrissoit ensemble et consumoit mon cœur;
C'est un feu dévorant que rien ne peut contraindre,
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre :
C'est lui qui me soutient, et son fatal poison
A ranimé mes sens, en troublant ma raison.
Si je pouvois bannir Raoul de ma mémoire...
Je sens que j'en mourrois en pleurant ma victoire...
Je maudis les vertus que je veux embrasser;
Je déteste mon crime, et n'y puis renoncer.

ISAURE.

Ah! revenez à vous; ces honteuses alarmes...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Que ne puis-je effacer par de plus dignes larmes,
La honte de ces pleurs que je verse en ton sein!
Ah! remplis par pitié, ton devoir inhumain!
Ose avec dureté me reprocher mon crime :
Dis-moi que ton amie a perdu ton estime;
Redouble, aigris ma honte afin de me guérir :
On revient d'une erreur à force d'en rougir.
Va, s'il est dans ces lieux, porte à ce cœur fidèle
D'un éternel exil la sentence mortelle...
Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler :
Hélas! en le frappant, cherche à le consoler;
Dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance,
Dis-lui que j'ordonnois... et pleurois son absence...
Quel emploi je te donne!... Ah! la seule amitié
Sait joindre le courage à la tendre pitié!
(*Apercevant Coucy.*)
Va... Le voici... Fuyons.

SCÈNE II.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

COUCY, *à Gabrielle, en entrant par où il est sorti au commencement de l'acte précédent, et arrêtant Gabrielle, qu'il voit s'éloigner.*

Ah! souffrez ma présence.
Cruelle! je rougis de mon obéissance,
D'avoir fui par votre ordre un horrible danger,
Qu'avec vous et Monlac je reviens partager.

GABRIELLE.

Ce danger cesse enfin. Mais l'honneur vous exile.
Fayel ignore tout; il est parti tranquille.
Monlac, l'éblouissant de discours captieux,
Pour le mieux abuser, est sorti de ces lieux.
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre,
(Si l'on ne cherche pas, du moins, à me surprendre)
Que Monlac vous attend assez près de nos murs.
Allez, vous connoissez tous les sentiers obscurs...

COUCY, *l'interrompant.*

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grâce.

GABRIELLE.

Non.

COUCY.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez.

GABRIELLE, *voulant sortir.*

Il veut que je vous fuie.

COUCY, *l'arrêtant, et se jetant à ses pieds.*

Ah! je meurs à vos pieds.

GABRIELLE.

GABRIELLE.

Vous m'osez retenir?

COUCY.

Oui, je l'ose, inhumaine!

GABRIELLE, *avec impétuosité.*

Téméraire! c'est-là le vrai soin qui t'amène;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir,
M'enivrer de mon crime!... Ah! ce transport coupable
Enfin à ma vertu te rend moins redoutable.
Raoul veut devenir indigne de mon cœur;
Il faudra le haïr, c'est mon plus grand malheur.

COUCY, *la retenant encore.*

Ingrate! rougissez d'un soupçon qui m'outrage...
A vous parler encor c'est l'honneur qui m'engage...
(*Elle commence à l'écouter.*)
Tantôt du foible amour les plaintives douleurs,
En nous attendrissant, ont relâché nos cœurs;
La mort fut votre espoir et votre unique envie:
Je veux qu'un beau triomphe assure votre vie.
C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment;
Renoncez... pour jamais... à ce funeste amant...
(*A part.*)
Ciel!... et Raoul prononce un arrêt si terrible?
(*A Gabrielle.*)
Oui, j'exige de vous ce qui m'est impossible.
Mais nos cœurs ont besoin dans ce moment cruel
De se prêter encore un secours mutuel.
Pour régler mon destin, c'est vous que je contemple,
Et ma vie ou ma mort dépend de votre exemple.

Fixez, encouragez mes esprits éperdus;
L'un à l'autre, en tout temps, nous dûmes nos vertus.

GABRIELLE, *avec douceur.*

Eh bien! mon cher Raoul, que des chaînes si belles,
Que formoient ces vertus, soient toujours dignes d'elles!

(*Avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.*)

Les grandes passions naissent dans un grand cœur:
Qui les sent fortement sait en être vainqueur.
Le courage n'est point dans la froideur stoïque;
C'est une ame de feu qui seule est héroïque.
Je sens que notre amour ne se peut étouffer,
Mais c'est en l'épurant qu'il en faut triompher.
Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flammes,
Au seul nom de vertu venoient saisir nos ames;
Comme, leur union redoublant leur vigueur,
Toutes deux s'excitoient, se portoient vers l'honneur!
Comme l'amour lui-même à la gloire fidèle,
Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle!
Tu viens de rallumer le même zèle en moi;
Je vois qu'à mes discours il se réveille en toi.
Prévenons à l'instant, dans l'ardeur qui nous presse,
Quelque lâche retour, quelque indigne foiblesse.
Profitant du transport qui vient nous émouvoir,
Promettons-nous de vivre, et de ne plus nous voir...
Tandis que, loin des rois, je vais dans ces asiles
Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles,
Sur un plus grand théâtre, en triomphe porté,
Oracle de la France et de l'humanité,
Présentez aux mortels le flambeau du génie;
En éclairant le monde, honorez la patrie.

Ami de votre maître, allez devant ses pas
Etre encor son égide au milieu des combats;
Et, de vos grands succès m'offrant toujours l'hommage
Quand l'amour vous viendra retracer mon image,
Alors de vos vertus me croyant le témoin,
Pour les accroître encor prenez un nouveau soin.
C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime,
Notre amour deviendroit un sentiment sublime,
Et que, malgré l'hymen, le devoir et le sort,
Nous pourrions à jamais nous aimer sans remord.

COUCY, *à part.*

Où suis-je?... quelle ivresse en mes sens excitée!...
Par un torrent de feu mon ame est emportée!
Que je sens de plaisirs et de tourmens divers!
Quel cœur m'avoit choisi! quelle amante je perds!
Son excès de vertu me désole et m'enchante.
(*A Gabrielle.*)
Vergy, par votre voix que la gloire est puissante!...
(*A part.*)
Quel est de la beauté le charme séducteur!
Qui peut contre elle-même armer un foible cœur?
(*A Gabrielle.*)
C'en est fait; je dois compte au monde, à ma patrie,
Des trésors dont par vous mon ame est enrichie.
Combien je serois vil de les ensevelir!
C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
Sûr d'être encore aimé, je renais pour vous plaire;
Je vivrai pour la France, à nos deux cœurs si chère;
Pour tant d'infortunés... qui le sont moins que nous.
Je veux entendre dire à cent héros jaloux:

« Raoul, sans nul espoir, privé de Gabrielle,
» Eut la force de vivre et d'être aussi grand qu'elle. »

GABRIELLE.

Je reconnois Raoul : ce glorieux vainqueur,
S'il l'eût moins mérité, n'auroit pas eu mon cœur...
Il est temps d'exercer ma constance et son zèle...
(*D'un ton ému.*)
Allons... séparons-nous.

COUCY, *en frémissant, et après un peu de silence.*

Mon courage chancèle !

GABRIELLE, *le regardant avec fermeté.*

Non, Seigneur.

COUCY.

Pardonnez!... Prêts à se séparer,
Nos cœurs par plus de nœuds semblent se resserrer...
(*A part.*)
Triomphe douloureux plein d'horreurs et de charmes !

GABRIELLE.

(*A part.*)
Eh ! me coûte-t-il moins ?... Dérobons-lui mes larmes.
(*Elle s'éloigne.*)

COUCY, *la suivant.*

Ah ! je les sens tomber jusqu'au fond de mon cœur.

GABRIELLE, *s'arrêtant.*

Cher Raoul !... pour jamais... hélas !...
(*Avec effort et vivement, en s'éloignant davantage.*)
Adieu, Seigneur !

COUCY, *s'éloignant de son côté.*

Adieu !

GABRIELLE, *à Isaure.*

Toi, va l'aider à cacher sa retraite.

(*Il sort par la coulisse par laquelle il est entré, et Isaure le suit.*)

SCÈNE III.

GABRIELLE.

Ta loi sévère, ô ciel! doit être satisfaite...
Nous venons d'épuiser, dans ces combats cruels,
La constance permise à de foibles mortels.
A tes puissans secours mon ame s'abandonne:
Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne.
Prends soin de ce héros, de ses jours précieux...
L'aurois-tu ramené pour le perdre à mes yeux?...
(*Entendant un bruit éloigné.*)
Mais... j'entends retentir le signal des alarmes...
Le bruit croît, il approche; et le fracas des armes...

SCÈNE IV.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ah! que devient Raoul?

ISAURE.

Madame, il est perdu!

GABRIELLE, *à part, voyant paroître Fayel et Coucy se combattant.*

Que vois-je?

SCÈNE V.

COUCY, FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, ISAURE, GARDES.

FAYEL, *à Coucy, qui se débat contre lui et ses gardes, et en lui voulant faire rendre son épée.*

Rends ce fer.

COUCY.

Tu ne m'as pas point vaincu ;
Je brave encor le nombre.

(*Son épée tombe de sa main, et Albéric s'en saisit.*)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, qu'on l'enchaîne...

(*Albéric met Coucy aux fers.*)

(*A Coucy.*)

Va tout étoit prévu : la résistance est vaine...
(*A quelques-uns des gardes.*) (*A Coucy et à Gabrielle.*)
Vous, ouvrez ce portique... Et vous, vils scélérats,
Voyez votre complice immolé par mon bras.
(*On leur montre, dans la coulisse, Monlac mort.*)

GABRIELLE, *à part.*

Ciel !

COUCY, *à part.*

Monlac égorgé !

GABRIELLE, *à Isaure.*

Que n'as-tu pu me croire !

COUCY, *à part, allant vers le corps de Monlac.*
(*A Fayel.*)

O mon ami!... Jouis de ta lâche victoire,
Monstre!

FAYEL, *tranquillement, en lui montrant Gabrielle.*

Voilà l'essai des châtimens affreux
Que mon juste courroux vous réserve à tous deux...
(*Avec fureur.*)
Traître! tu prétendois voiler ta perfidie,
Comme en ce jour de crime où, partant pour l'Asie,
Ton amour insolent vint ici m'outrager;
Mais toi-même as pressé l'instant de me venger.
Tantôt à mon retour, ma recherche inutile
M'a fait voir qu'en secret retiré dans la ville,
Tu paroîtrois bientôt au bruit de mon départ,
Et moi qui dédaignois les souplesses de l'art,
Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre.
Te voilà dans le piége où tu m'as cru surprendre,
Et que vos noirs complots, vos infâmes détours
Tendoient à mon honneur, et peut-être à mes jours...
(*Il le prend par la main, et le traîne vers Gabrielle.*)
Viens, que ton sang sur elle à l'instant rejaillise...
(*A Gabrielle.*)
Malheureuse! sa mort commence ton supplice!
(*Il veut percer Coucy de son épée.*)

GABRIELLE, *se jetant sur Fayel.*

Arrêtez!

ALBÉRIC, *à Fayel, en l'arrêtant aussi.*

Ah! Seigneur.

COUCY, *à Fayel.*

Ah! tigre furieux!
Frappé!... Je meurs content, si je meurs à ses yeux:
Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes.
Faut-il, pour m'immoler, lui supposer des crimes?
Qui? nous! contre tes jours tramer quelque dessein!...
Sans doute, quand tes feux m'alloient ravir sa main,
Si de ce coup fatal j'avois eu connoissance,
Tu m'aurois vu bientôt, armé par la vengeance,
Même aux yeux de son père, osant te défier,
L'obtenir, ou la perdre en digne chevalier.
Mais toi, pour m'égorger, sans armes, sans défense,
De forfaits inventés tu noircis ma vaillance:
Eh bien! vil imposteur! j'ose te démentir.
Devant la France entière, avant que de mourir,
Je déclare innocens Monlac, moi, Gabrielle...
Tu n'es plus son époux; tu t'es armé contre elle.
La loi des chevaliers, que trahit ta fureur,
A sa gloire, à ma mort, promet plus d'un vengeur.

FAYEL.

La loi des chevaliers? c'est moi qui la réclame.
Je respecte son titre, en méprisant ton ame...

(*A ses gardes.*) (*A Coucy.*)

Qu'on lui donne une armure... Allons au champ d'honneur.
Ma justice y remet son glaive à ma valeur.
Je pourrois te punir; j'en ai le droit, sans doute.
Tu croirois, en mourant, que Fayel te redoute.
Non, français comme toi, l'honneur de me venger

M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.

(*Albéric ôte les fers de Coucy, et des gardes lui donnent des armes.*)

COUCY, *montrant Gabrielle.*

Ah ! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle...
Marchons.

GABRIELLE, *se mettant entr'eux.*

Qu'allez-vous faire? et quelle horreur nouvelle!
(*A Coucy.*)
Téméraire! arrêtez... Qui? vous ! barbare! vous!
Plonger vos bras sanglans au sein de mon époux!
Vous, charger ma vertu d'un affreux parricide ?
Je maudis et l'amour et l'espoir qui vous guide.
Votre abord en ces lieux m'apportoit le trépas :
Vous deviez le prévoir... et je ne m'en plains pas ;
Vous hasardiez vos jours en exposant ma vie.
Mais que votre imprudence et la mienne s'expie ;
(*Montrant Fayel.*)
Et, si nous ne pouvons détromper son courroux,
C'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous...
(*A Fayel.*)
Vous, Seigneur, écoutez...

FAYEL, *l'interrompant, avec la dernière violence.*

Que pourrois-tu me dire
Qui de ton lâche amour ne servît à m'instruire?
A mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts
Tu m'en rends le témoin ; il parle en tes regards.
Dans tes moindres discours mon déshonneur s'imprime...
(*Montrant Coucy.*)
Il t'aime, il est aimé : voilà ton double crime...

Ah! tu portes la mort et l'enfer dans mon cœur...
(*Montrant Coucy.*)
Tu mourras avec moi... quand il seroit vainqueur!
(*Aux gardes, en leur montrant Gabrielle.*)
Soldats, loin de mes yeux entraînez l'infidèle.
Sur l'ordre d'Albéric vous disposerez d'elle.
(*Des gardes entraînent Gabrielle.*)
COUCY, *aux gardes.*
Barbares! de ses jours vous répondrez au roi.
FAYEL, *aux gardes.*
Seul, je réponds pour vous; n'obéissez qu'à moi...
(*A Coucy, en le prenant par la main.*)
Viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore,
L'ardente soif du sang d'un rival qu'on abhorre!...
(*A Gabrielle.*)
Ingrate! puissions-nous l'un par l'autre périr!...
Que tout ce qui t'aima se puisse anéantir!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un cachot où l'on voit une table de pierre et deux siéges. La table est en partie cachée par un pilier.

SCÈNE I.

GABRIELLE, *seule, assise près de la table, sur laquelle il y a une lampe.*

Ah! que ma dernière heure est douloureuse et lente!..
(*Considérant le cachot où elle se trouve.*)
Voici donc mon sépulcre! On m'y plonge vivante!
O suprême justice! après tant de rigueur,
Daignez juger vous-même entre vous et mon cœur.
Hélas! un cœur sensible est un présent céleste,
Pourquoi de tous vos dons est-il le plus funeste?
Tant de traits dont le mien s'est senti déchirer,
Quel crime volontaire a pu les attirer?
Est-il, dans l'univers, une ame infortunée
Qui, voyant mes malheurs, plaignît sa destinée?
Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel.
Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Fayel;

Sans doute il me réserve à quelque horreur secrète...
(*Avec vivacité.*)
Raoul est en danger et mon sort m'inquiète...
Raoul, les Sarrasins ont épuisé ton flanc;
Comment défendrois-tu les restes de ton sang?
De tes bras affoiblis à peine as-tu l'usage,
Tes languissantes mains vont trahir ton courage.
Que fais-je? O mon époux! pleine d'un lâche effroi
Mon ame formeroit quelques vœux contre toi!...
(*Elle se lève.*)
Non, fais-moi périr seule; et par mes justes peines,
Taris, avec mon sang, la source de vos haines.
Gardez tous deux vos coups aux rivaux des Français;
Laissez ce faux honneur, le père des forfaits.
Eh! pour qui bravez-vous l'humanité trahie?
Est-ce à moi de coûter un fils à la patrie?...
(*Voyant paroître Albéric.*)
On m'apporte la mort, mes destins sont trop doux.

SCÈNE II.

GABRIELLE, ALBÉRIC, *suivi de deux gardes.*

GABRIELLE, *à Albéric, en hésitant.*
Eh bien! Fayel, Raoul?...

ALBÉRIC.
Vous n'avez plus d'époux.

GABRIELLE, *à part.*
Grand Dieu!

ALBÉRIC.

Près de la tour que sa crainte cruelle,
Pour mieux veiller sur vous, confioit à mon zèle,
J'ai vu ce long combat, où la seule fureur,
Madame, a remplacé l'adresse et la valeur.
Deux guerriers n'ont jamais, dans un champ de carnage,
Laissé tant de débris témoins de leur courage.
Leurs lances dans les airs ont volé par éclats;
Les glaives fracassés sont semés sous leurs pas;
De cent coups redoublés les casques retentissent;
Des boucliers rompus mille éclairs rejaillissent :
Mais, par un coup plus sûr mortellement percé,
J'ai vu de son coursier votre époux renversé,
Et Raoul, triomphant sur la sanglante arène,
S'élancer vers ces lieux pour briser votre chaîne.

GABRIELLE, *avec véhémence.*

Courez contre Raoul défendre ce palais;
Je m'immole à ses yeux s'il y rentre jamais.

(*Albéric sort avec quelques gardes, et en laissant deux à la porte.*)

SCÈNE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE, *à part.*

Cruel! dans ces climats conduit par la vengeance,
Voilà de ton retour l'objet et l'espérance :
Et pendant ce combat peut-être la terreur
A parlé pour toi seul dans le fond de mon cœur...

Peut-être, d'un époux, trahissant la mémoire,
Je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire...

(*Avec un sombre accablement.*)

O malheureux Fayel! ô crime! affreux remord!
Pour prix de ton amour, j'ai pu causer ta mort!
Je suis donc parricide?... Ah! son ombre plaintive
Poursuivra, l'œil en feu, son épouse craintive;
Jusque dans les enfers il sera mon bourreau...

(*Avec éclat.*)

Anéantis, grand Dieu! dans la nuit du tombeau
Cette coupable, hélas! que ta haine a formée
Pour percer, en tout temps, les cœurs qui l'ont aimée.

(*Voyant Fayel qu'on apporte blessé.*)

Mais quel spectacle horrible effraie encor mes yeux?
Mon époux expirant qu'on apporte en ces lieux!

SCÈNE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, GARDES, *avec des flambeaux.*

GABRIELLE, *à Fayel.*

PUNISSEZ-MOI, Seigneur; votre mort est mon crime.

FAYEL, *blessé, soutenu par des soldats, et le corps entouré d'une écharpe.*

(*Aux gardes, en montrant Gabrielle.*)

Tu seras satisfaite... Eloignez ma victime.
Que mes ordres vengeurs soient promptement suivis.
Vous la ramenerez quand ils seront remplis.

GABRIELLE, *qu'on emmène.*

Ah! je vois vos malheurs, voilà mes vrais supplices.

SCÈNE V.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en s'asseyant près de la table.*

Je t'en réserve encor, dont je fais mes délices...
C'est le soin qui m'amène en ces murs ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh quoi! blessé d'un coup peut-être dangereux...

FAYEL, *l'interrompant.*

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre;
Il se croyoit vainqueur en voyant ma blessure.
Relevé par d'Armance et prompt à me venger,
Au sein de mon rival mon bras s'est pu plonger.
Nous mourons satisfaits, teints du sang l'un de l'autre.
(*A part.*)
Perfide! ton trépas suivra de près le nôtre.

ALBÉRIC.

Calmez ce noir courroux: je vous ai dit, Seigneur,
Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
Et maudissant Raoul...

FAYEL, *l'interrompant.*

Est-elle moins coupable?
Leurs secrets entretiens et leur fourbe exécrable...
Par le sang de Raoul leur forfait est écrit.
Le ciel fut notre juge et le ciel le punit...
(*Aux gardes.*)
Soldats, cachez sa mort: je veux que la cruelle,

En croyant qu'il triomphe, ait son cœur devant elle.
(*Un soldat sort pour porter cet ordre.*)

SCÈNE VI.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

Mais votre sang versé...

FAYEL, *l'interrompant.*

Les restes de ce sang,
Par la rage allumés, bouillonnent dans mon flanc:
Il semble que soudain, de mon cœur élancées,
Des flammes ont rempli mes veines épuisées...
Va, je ne mourrai pas de ce coup incertain;
Quand je serai vengé, je mourrai de ma main.

ALBÉRIC.

Quel projet! Ah! vivez...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je déteste la vie;
Il n'est plus au pouvoir de ce cœur en furie,
Qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
De survivre à l'ingrate, ou de lui pardonner.
(*A part.*)
Si le trône du monde eût été mon partage,
Je ne l'aurois aimé que pour t'en faire hommage...
Je te donne en pleurant la mort que je te doi...
Que puis-je pour l'amour?... M'immoler après toi...
(*A Albéric.*)
Albéric, quand l'amour s'empara de mon ame,
Je prévis cette fin de ma funeste flamme.

Je ne sais quel effroi, quelle sombre douleur
Vint troubler les transports de ma naissante ardeur.
Un noir pressentiment, une horreur inouie
M'annonça dans l'amour le malheur de ma vie.

SCÈNE VII.

FAYEL, ALBÉRIC, UN GARDE, *apportant un vase couvert et une lettre, qu'il pose sur la table;* GARDES.

FAYEL, *à part, voyant le vase et la lettre.*

Tout est prêt... Repaissons mes yeux de ses tourmens...
J'en contemple à loisir les premiers instrumens?...
(*Il prend la lettre et la montre à Albéric.*)
Reconnois le billet où leur lâche imposture
M'enseigna l'art cruel de venger mon injure...
(*Mettant la main sur le vase.*)
Tu recevras ce don par Raoul inventé...
Ce don devient affreux par mes mains présenté...
(*Découvrant le vase.*)
Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémisse...
(*Le recouvrant.*)
L'objet de ton amour en sera le supplice.

ALBÉRIC.

Quoi!...

FAYEL, *l'interrompant.*

Quel plaisir pour moi quand son œil égaré,
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,

Verra pour châtiment ce gage de ses crimes!
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes...
(*Voyant paroître Gabrielle et frémissant à sa vue.*)
Elle vient.

SCÈNE VIII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel.*

TERMINEZ l'horreur où je me vois:
L'attente de la mort fait mourir mille fois.

FAYEL.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever d'ici recherche encor la gloire?
Qu'après m'avoir pour toi percé du coup mortel,
Pour forcer ta prison il n'attend que Rhétel?

GABRIELLE.

Frappez, et prévenez sa coupable espérance.

FAYEL, *lui donnant le billet.*

(*Lui montrant le vase.*)

Tiens, voilà ton arrêt... Et voici ma vengeance.
Prends... Juge si Raoul doit encor m'alarmer!
(*En allant prendre le vase qu'elle croit rempli de poison, elle jette un regard tendre sur Fayel, et il la retient.*)
(*A part.*)
Arrête!... Son regard vient de me désarmer...
Il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême,
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime...
Ma fureur est au comble... et mon amour plus fort.

Oui, je veux qu'elle meure... et ne puis voir sa mort.
Sortons.

(*Il sort. Albéric et les gardes le suivent en emportant les flambeaux, et il ne reste qu'une lampe pour toute lumière.*)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, *seule, tenant encore la lettre.*

Que je le plains!... Mais l'écrit qu'il me laisse...
(*Regardant le billet, et reconnoissant que c'est celui de Coucy.*)
Hélas! traçant ces mots si chers à ma tendresse,
Raoul ne croyoit pas vivre encore après moi...
(*Elle lit.*)
« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi... »
(*Elle pose la lettre sur la table.*)
Allons... Voici la fin de mon affreux supplice,
(*Elle regarde le vase couvert.*)
Et des dons de Fayel le seul que je chérisse.
Mon cœur vers ce poison s'élance avec transport...
(*Elle s'approche de la table, met la lettre dessus et pose la main sur le vase.*)
Raoul, tu me survis: je dois bénir mon sort...
(*Elle découvre le vase, et jette un cri terrible.*)
Ciel!... un cœur tout sanglant! ô noirceur effroyable!..
(*D'une voix sourde et brisée.*)
Ah! Raoul! c'en est fait.
(*Elle tombe sur un siége. Il est necessaire d'observer encore que le vase est fait de manière que le spectateur ne voit rien.*)

SCÈNE X.

GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *parlant aux gardes qui sont à la porte en dehors.*

Vous la croyez coupable;
Je suis donc sa complice, et le suis sans remord;
Laissez-moi partager ses tourmens et sa mort;
(*A Gabrielle, qui lui fait un geste sans pouvoir parler.*)
Quoi! que me montrez-vous avec tant d'épouvante?...
(*Ayant regardé le vase.*) (*A part, voyant que Gabrielle s'évanouit.*)
O crime!... Gabrielle! Ah! je la vois mourante,
Immobile, l'œil fixe, attaché sur ce cœur,
Qui semble sur lui seul concentrer sa douleur;
Pâle, froide, insensible et comme anéantie.
Tâchons de soulever sa tête appesantie...
(*Elle lui soulève la tête, et voit qu'elle s'efforce inutilement de vouloir lui parler.*)
Elle veut me parler. Ses efforts impuissans
Ne trouvent dans son sein que des gémissemens...
C'est la mort... oui, ce sont ses muettes alarmes,
Meurtrières douleurs qui n'ont ni cris ni larmes...
(*Gabrielle se lève avec une espèce de convulsion.*)
Mais quels profonds sanglots, et quels transports soudains!

GABRIELLE, *égarée, à part.*

Raoul! mon cher Raoul!...
(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Permettez que mes mains
Eloignent...

(*Elle veut ôter le vase.*)

GABRIELLE, *à part, et arrêtant Isaure.*

Sur ton cœur, ah! que le mien expire.

ISAURE, *recouvrant le vase, le met derrière le pilier auquel la table est appuyée.*

De ses sens égarés déplorable délire!

GABRIELLE, *à part, regardant à l'endroit où étoit le vase, et croyant toujours le voir.*

Cher amant! le voilà sous mes yeux éperdus,
Ce cœur où je régnai, mais... où je ne suis plus!
Errante autour de lui, ton ame fugitive
Se plaint, m'appelle, attend que la mienne la suive...
(*Elle se relève.*)
Ce cœur auprès du mien semble se ranimer,
Dans ce vase odieux je vois ton sang fumer...
(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triste objet d'alarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'ensevelir dans un torrent de larmes.
Hélas! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs.

ISAURE.

Madame, votre père entré dans cette ville...

GABRIELLE, *à part, et montrant toujours la place où étoit le vase, sans écouter Isaure.*

De tous les opprimés ce cœur étoit l'asile.

ISAURE.

Repreuez vos esprits. Votre père et Rhétel
Arrivoient à l'instant, et demandoient Fayel.
Ils vont, trop tard, hélas! détromper sa furie...
Mais pour l'amour d'un père il faut souffrir la vie.

GABRIELLE, *à part, et, dans son égarement, croyant voir son père.*

C'est vous, mon père? Eh bien! contemplez mes malheurs,
Ce sang, ce cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs.
Qui plongea votre fille en cet abîme immense?
Qui?... L'abus de vos droits et mon obéissance.

(*Elle retombe appuyée sur la table et affaissée par la douleur.*)

ISAURE, *à part, entendant un bruit prochain, et voyant paroître Fayel.*

Quel bruit ai-je entendu?... C'est son barbare époux...
Eploré, chancelant, il se traîne vers nous.

SCÈNE XI.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, ISAURE, D'ARMANCE, GARDES.

ISAURE, *à Fayel.*

Tigre! viens voir encor, dans ton infâme joie,
Sous tes coups se débattre et palpiter ta proie.

FAYEL, *à part, les cheveux épars, et dans le plus grand désordre.*

Qu'ai-je appris? Ah! cruels! laissez-moi mon erreur.
Rhétel, en m'éclairant, tu combles mon malheur!...

Elle étoit innocente! O crime irréparable!...
(*A ses soldats.*)
Vengez-vous, vengez-la d'un monstre impitoyable!...
Je viens d'offrir au monde, au ciel épouvanté,
Un prodige d'horreurs, par moi seul inventé!...
(*A Albéric, en tombant dans ses bras, pour se dérober à la vue de Gabrielle.*)
Mais parle... Je ne puis lever les yeux sur elle.
Respire-t-elle encore?

ALBÉRIC.

Oui, Seigneur.

FAYEL, *d'une voix foible, à Gabrielle, en s'approchant d'elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE, *toujours égarée, lui jetant un coup-d'œil, sans le voir, et le prenant pour son père.*

Mon père!... approchez-vous... Ouvrez-moi donc vos bras...
(*Fayel lui tend les bras, et elle s'y jette.*)
J'y meurs digne de vous, et vous n'en doutez pas.
J'immolois mon amant à l'époux qui me tue...
Mais empêchez Fayel de venir à ma vue
Compter tous les degrés de mes affreux tourmens,
Insulter et sourire à mes derniers momens.

FAYEL, *désespéré.*

Non; je viens implorer le plus cruel supplice.

GABRIELLE, *à part, le reconnoissant à la voix, et se rejetant sur la table, avec un cri d'horreur.*

Ah!... je meurs!

FAYEL, *lui présentant son épée.*

Prends ce fer... Que ta main me punisse.

Qu'il déchire mon cœur, par la douleur brisé,
Dévoré de remords, par la honte écrasé!
Mes yeux, avec terreur, ont vu ton innocence.
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.
(*Il veut se tuer.*)

ALBÉRIC, *le désarmant.*

Seigneur, que faites-vous?

FAYEL.

Rendez-moi, par pitié
Ce fer, le seul secours que me doit l'amitié...
Donne... ou frappe, toi-même... Ah! ma femme outragée
Mourra moins malheureuse en se voyant vengée.
Que ses derniers regards, tournés vers son époux,
Sur un monstre puni s'arrêtent sans courroux!

GABRIELLE, *à part, revenant de son évanouissement, et regardant le vase.*

Raoul!...

FAYEL, *à un garde, en lui donnant le vase.*

Délivrez-la de ce spectacle horrible.
(*Le garde emporte le vase.*)

SCÈNE XII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, ISAURE, D'ARMANCE, GARDES.

GABRIELLE, *à part, tendant les mains machinalement.*

Il t'arrache à mes mains, objet cher et terrible!
Eh! quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté?...
(*A Isaure, en regardant Fayel.*)
Isaure, le vois-tu?... Ce tigre ensanglanté
S'acharne

S'acharne à déchirer les restes du carnage...
Vois ce cœur palpitant que frappe encore sa rage...
Sous les couteaux tranchans j'entends ce cœur gémir...

(*Fayel désolé tombe sur un siége.*)

Vois ses lambeaux épars, que Fayel vient m'offrir....

(*A Fayel.*)

Arrête, monstre! arrête!... Eh quoi! tes mains fumantes
Osent porter ce cœur sur mes lèvres sanglantes!

FAYEL, *à part.*

Dieu! suis-je assez puni?

GABRIELLE, *à part, respirant à peine, et d'une voix éteinte.*

Ce coup finit mon sort,
Tout mon sang se remplit des glaces de la mort....

(*Elle prend la lettre et la contemple un moment.*)

O moitié de mon cœur, à qui l'autre ravie
Dans un trépas si long vécut anéantie,
Avec toi je la sens enfin se réunir!
Je renais un moment à mon dernier soupir!

(*Elle expire.*)

FAYEL, *à part, se levant, avec transport.*

Elle meurt!... Je la suis... J'en vois la route sûre...
O parricides mains, déchirez ma blessure!
Que mon ame et mon sang, qui brûlent de sortir,
Par ce triste chemin se puissent affranchir!

(*Il veut arracher l'appareil qui est sur sa blessure.*)

ALBÉRIC, *à d'Armance.*

Secondez-moi, d'Armance, arrêtons sa furie.

FAYEL, *repoussant Albéric qui veut s'approcher de lui, et se jetant sur d'Armance, lui prend son poignard et se frappe.*

Mon bras seul m'est fidèle, il termine ma vie....

(*Il tombe aux pieds de Gabrielle.*)

Ah! j'expire à ses pieds... Amis, qu'un seul tombeau

(*Désignant le cœur de Coucy.*)

Avec elle... et ce cœur... enferme leur bourreau...

(*A Gabrielle, en lui prenant la main.*)

Ton ame fuit en vain mon ame qui l'adore;
Qu'à ta main, malgré toi, ma main s'unisse encore!...
Impitoyable amour! où nous as-tu conduits?...
Les crimes... les malheurs... voilà tes dignes fruits!

FIN DE GABRIELLE DE VERGY.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

SPARTACUS, tragédie . . . . . Page. 5
Notice sur Saurin 7
BLANCHE ET GUISCARD, tragédie. 75
LE SIÉGE DE CALAIS, tragédie 143
Notice sur De Belloy. 145
GASTON ET BAYARD, tragédie 233
GABRIELLE DE VERGY, tragédie 323

Fin de la Table du tome vingt-septième.

8131

REGISTRATO

Digitized by Google

3131

Digitized by Google

Digitized by Google

B